

HENRI VERNES

BOB MORANE

l'Ombre Jaune



POCKET MARABOUT

HENRI VERNES

BOB MORANE

L'OMBRE JAUNE



MARABOUT

I

Londres. La nuit pesait lourdement, en ce début de printemps, sur Green Park désert, dont une brume légère voilait les frondaisons jusqu'à leur donner un aspect de paysage onirique, à mi-chemin de la fantasmagorie et de la réalité. Sur la droite, si l'on se tournait vers la boucle de la Tamise, on distinguait les silhouettes estompées de Buckingham Palace et des Royal Mews.

Il était près d'une heure du matin et les constables Wilkins et McReady, qui longeaient Constitution Hill en direction du Mall, avaient l'air de s'ennuyer ferme durant leur ronde. Ils allaient avec cette assurance paisible d'hommes ayant derrière eux toute la puissance de la loi anglaise, mais aussi avec ce détachement propre à ceux qui ne trouvent aucun plaisir à l'existence.

McReady, géant au visage de pugiliste et aux poings pareils à des masses de carriers, faits pour la bagarre, devait ressentir plus particulièrement cet ennui, car il posa son énorme poigne sur l'épaule de son compagnon, en disant :

— Si tu veux mon avis, mon vieux Wilkins, la vie de policier ne vaut pas la peine d'être vécue. Les malfaiteurs sont devenus des clampins. S'ils aperçoivent un casque de loin, pfft, plus personne. Ah ! où est le bon vieux temps du Blitz ? Les bombes tombaient comme grêle mais, au moins, il y avait à faire dans le secteur...

Wilkins ne répondit pas. Il se contenta de soupirer, marquant ainsi un accord total avec les paroles de son compagnon.

Tournant à gauche dans Constitution Hill, les deux représentants de la loi s'engagèrent dans une allée filant à travers le parc, en direction de Piccadilly. Ils marchaient depuis une dizaine de minutes environ, quand une tache blanche, devant eux, attira leur attention. Tout d'abord, ils ne

distinguèrent pas très bien de quoi il s'agissait, car les ténèbres étaient assez épaisse ; mais une torche électrique jaillit comme par miracle dans la main de Wilkins et le cône de lumière jaune éclaira une forme humaine étendue sur un banc, au bord de l'allée. Le dormeur – mais était-ce bien un dormeur ? – portait une chemise immaculée, dont la blancheur avait seule attiré l'attention des policiers. Ceux-ci s'approchèrent et se rendirent compte que l'homme portait un manteau noir, léger, ouvert sur un smoking. Non loin de lui, sur le sol, gisait un chapeau melon. A son visage aux traits fins, mais déjà marqué, aux cheveux gris tachant ses tempes, on pouvait déduire que l'inconnu avait dépassé la quarantaine.

— Drôle d'idée de choisir un banc de parc pour dormir, surtout en cette saison, fit l'agent Wilkins.

Déjà, McReady avait saisi l'homme par l'épaule et le secouait, en disant à haute voix :

— Allons, l'ami, debout ! Rentrez chez vous et mettez-vous au lit. Jusqu'ici, on n'a encore rien inventé de mieux pour bien dormir.

Mais le policier eut beau secouer le gentleman de toutes ses forces, et il en avait, il ne parvint pas à l'arracher à son inertie.

— Si vous voulez mon avis, Mac, fit remarquer Wilkins, cet homme est aussi saoul qu'une demi-douzaine d'Ecossais.

— Ne dites pas de mal des Ecossais, Wilkins. Vous savez que je suis fort chatouilleux à ce sujet... Mais vous avez raison. Pour dormir aussi profondément, ce particulier doit être ivre mort pour le moins.

Le géant se pencha sur le visage de l'homme en smoking et renifla à la façon d'un chien de chasse flairant une piste. Au bout d'un moment, il se redressa et secoua la tête.

— Pas la moindre odeur d'alcool, constata-t-il. Et, comme vous le dites, un Ecossais s'y connaît.

A nouveau, il secoua le gentleman, mais toujours sans obtenir la moindre réaction de sa part. Les deux policiers échangèrent un long coup d'œil, puis Wilkins demanda d'une voix sans timbre :

— Serait-il... ?

McReady hocha la tête.

— Mort ?... S'il dormait, on pourrait le réveiller. S'il était ivre, il sentirait l'alcool... J'ai bien peur en effet que...

Le grand policeman s'interrompit. Il venait seulement d'apercevoir le billet épingle au revers du smoking de l'inconnu. Avec précaution, il s'en empara et dit à son compagnon :

— Éclairez-moi...

Wilkins obéit et braqua la torche sur le billet afin que McReady pût lire. Il s'agissait de quelques mots seulement, tracés en caractères d'imprimerie :

A Monsieur le Commissioner¹ de Scotland Yard,

Si, dans huit jours, la décision n'est pas prise de démanteler le Centre de Recherches Atomiques de Harwell, cet homme mourra.

L'Ombre Jaune.

Dans le coin du billet, un chiffre 3 était tracé au crayon rouge.

Les deux policiers avaient encore échangé un long regard dans lequel se lisait à la fois la surprise et l'incredulité.

— Si vous voulez mon avis, Mac, fit Wilkins, il doit s'agir d'une mauvaise plaisanterie.

— Vous êtes optimiste, Wilkins. Le terme « mauvaise plaisanterie » n'est pas assez fort. C'est « très mauvaise plaisanterie » que vous auriez dû dire. Enfin, puisque ce billet affirme que ce gentleman ne mourra que dans huit jours, c'est qu'il doit encore être en vie.

Sur cette vérité de La Palice, McReady entreprit de fouiller l'homme toujours inanimé. Dans la poche intérieure du smoking, il découvrit un portefeuille contenant une respectable liasse de billets de banque et des papiers d'identité au nom de Lord Elmet Eastcomb.

¹Commissioner = Commissaire. Chef suprême de Scotland Yard, nommé par le roi.

Une nouvelle fois, les deux constables s'entre-regardèrent, puis Wilkins laissa échapper un petit sifflement.

— Un pair, rien de moins ! murmura-t-il. Il nous faut signaler au plus vite notre découverte. Peut-être notre avancement en dépend-il.

— Ou notre rétrogradation, enchaîna McReady, qui avait ses petites idées personnelles en ce qui concernait la politique.

Soudain, Wilkins poussa une exclamation car, en braquant sa lampe sur le visage de Lord Eastcomb, il venait de faire une nouvelle découverte. Des caractères étranges étaient tracés, sans doute à l'encre de Chine, sur le front du dormeur. Un dormeur qui ne devait pas tarder à s'éveiller, car il ouvrit les yeux et ses lèvres remuèrent, pour laisser tomber ces paroles énigmatiques :

— *L'Ombre Jaune est la vie, mais il est aussi la mort... Il peut sauver l'humanité, mais il peut aussi la détruire.*

— Que voulez-vous dire, sir ? interrogea McReady. Expliquez-vous...

Lord Eastcomb ne semblait pourtant rien entendre. Ses yeux étaient grands ouverts, mais ils ne devaient rien voir non plus, car ils demeuraient fixes. La frayeur se lisait sur son visage et il répéta :

— *L'Ombre Jaune est la vie, mais il est aussi la mort... Il peut sauver l'humanité, mais il peut aussi la détruire.*

Ces mots avaient été prononcés sur un ton à ce point halluciné que McReady et Wilkins, sensibles au surnaturel comme tout Britannique qui se respecte, ne purent s'empêcher de frissonner.

— Tout cela sent le soufre, dit McReady. On dirait que ce malheureux est ensorcelé. Ou je me trompe fort, ou il se passe du vilain. Faut faire quelque chose... Appeler un car de patrouille...

— Je vais courir jusqu'au prochain poste avertisseur, enchaîna Wilkins. Restez ici près de notre client, et attendez-moi.

La dernière chose que McReady eût aimé faire, c'était demeurer seul auprès de cet homme qui semblait revenir de l'autre monde et dont le front portait une marque que Satan lui-

même aurait pu y tracer de sa griffe. Le géant n'eut cependant pas le temps de s'opposer au départ de Wilkins car, déjà, ce dernier, emportant la torche électrique, s'était mis à courir le long de l'allée, au détour de laquelle il disparut bientôt.

L'agent McReady demeura seul. Il était courageux et, pourtant, il n'aimait pas ça du tout. Mais là, pas du tout. Être là, dans le noir, avec ce ressuscité qui ne cessait à présent de dire, de la même voix atone : *L'Ombre Jaune est la vie, mais il est aussi la mort... Il peut sauver l'humanité, mais il peut aussi la détruire...* – il y avait de quoi flanquer la frousse aux plus braves.

McReady dut serrer les poings pour ne pas s'abandonner à la panique, et ce fut seulement quand, au loin, il entendit monter le bruit des sirènes de police, qu'il retrouva sa contenance.

Cette même nuit, un homme marchait le long d'une de ces rues infâmes de l'East End, quelque part entre Commercial Road et Whitechapel. Il était de haute taille, mince de hanches et large d'épaules et, sous des cheveux noirs et drus, il montrait un visage énergique, jeune encore mais aux traits durement taillés. On ne voyait rien de son costume car, par-dessus, il portait un vieux trench à la ceinture nouée. Il devait être chaussé de solides souliers, car son pas sonnait sec sur le pavé.

Le quartier que notre homme traversait n'avait rien de bien rassurant, car la misère la plus sordide s'y étalait avec complaisance et, comme chacun sait, là où la misère règne, le crime ne tarde guère à montrer le bout du nez. Pourtant, Bob Morane – c'était là le nom de notre noctambule – en avait vu bien d'autres. Il avait bourlingué sur toutes les mers, sous tous les cieux, crevé de soif dans les déserts, souffert de la chaleur et de l'humidité dans la forêt vierge, du froid dans les steppes polaires ; il avait affronté les bandits les plus abjects, les plus dénués de scrupules, et ce n'étaient pas les rôdeurs de l'East End qui lui faisaient peur. S'il n'avait pas l'habitude de chercher la bagarre, étant, quoi que l'on puisse en penser, de tempérament plutôt paisible, il savait néanmoins se tirer à son avantage d'un combat corps à corps, même contre plusieurs

adversaires, et plus d'un malfaiteur en avait déjà fait l'amère expérience.

Cet après-midi là, Morane avait erré à travers les docks de Londres, cet univers en miniature, où toutes les races se côtoient, à tel point que c'est tout juste si, à tout moment, on ne s'attend pas à voir surgir un Martien ou un Jupitérien au détour d'une rue. Bob avait dîné dans un miteux restaurant chinois de Limehouse, où la nuit l'avait surpris en train de trinquer avec des matelots suédois hauts et larges chacun comme un panneau publicitaire, et aussi propres à s'imbiber de whisky et de gin que des éponges de grand format. Bob Morane, lui, était sobre et, sachant que l'ivresse, autant que la paresse, est mère de tous les vices, il ne tenait pas à s'y adonner. D'autre part, il n'ignorait pas que l'on ne refuse pas impunément de boire avec des gens de mer. Il trouva donc une excuse pour s'éclipser, prétextant un rendez-vous du côté de Bethnal Green avec un vieil ami qui revenait d'Australie.

Une fois seul dans la rue, Morane s'était mis à marcher droit devant lui, en direction de la Cité, où se trouvait son hôtel. Bien décidé à jouir le plus longtemps possible du mystère de ces vieux quartiers interlopes, semblant appartenir à une époque défunte, il avait songé au bout d'une demi-heure seulement à emprunter un moyen de transport quelconque. Hélas ! il était trop tard pour le métro et pour les bus. Quant aux taxis, ils brillaient par leur absence.

C'est à ce moment que nous retrouvons Morane, toujours à la recherche d'un véhicule qui le mènerait à son hôtel. Une fine brume s'était mise à tomber, voilant la lumière des rares suspensions électriques.

— Pourvu que ce ne soient pas les prodromes d'une offensive tardive du *smog*, murmura Bob. Je me vois mal perdu parmi la purée de pois dans ces quartiers inconnus.

A nouveau, il chercha un taxi, mais sans en apercevoir aucun. Seule, la rue déserte s'étendait devant lui, interminable semblait-il, avec les globes électriques, chicement disséminés, suspendus en l'air comme de grosses perles.

Comme Bob s'était remis à marcher, un bruit de moteur monta derrière lui. Il sursauta. « Enfin un taxi ! » pensa-t-il. Il

se retourna et aperçut la masse noire de la voiture qui passa près de lui, tandis qu'il hurlait :

— Taxi !... Hep !... Taxi !

L'auto ne s'arrêta pas, mais Morane avait cependant eu le temps de la reconnaître.

— Une Rolls, soliloqua-t-il. C'est raté.

Sa masse légèrement estompée par le brouillard, la voiture s'était éloignée à une allure réduite, vers l'extrémité de la rue. A deux cents mètres en avant de Morane cependant, elle s'arrêta au bord du trottoir, forme sombre à peine visible. Presque aussitôt, des cris retentirent, poussés par une voix aiguë. Une voix féminine.

— A l'aide ! A l'aide !

Sans attendre, Bob Morane se mit à courir dans la direction d'où venaient les appels. Quand il parvint à proximité de l'auto arrêtée, il aperçut une femme aux prises avec deux individus qui, visiblement, tentaient de lui arracher son sac à main. Déjà, Morane tombait à bras raccourcis sur les agresseurs, des voyous aux faces patibulaires, aux vêtements voyants. D'une droite sèche à la pointe du menton, Bob jeta l'un des scélérats sur le dos. Le second eut à peine le temps d'esquisser un mouvement de défense qu'un gauche au plexus solaire le forçait à se plier en deux. Presque aussitôt, le pied de Morane, lui crochant la cheville, l'envoyait, sans douceur, faire connaissance avec les pavés.

Le premier des malandrins s'était redressé. Il y eut un bref déclic et une lame brilla à son poing. La suite de l'action se déroula avec une extrême rapidité. D'un bond si rapide que l'œil pouvait à peine le saisir, l'homme au couteau se précipita en avant, mais Bob, d'un pas de côté, évita l'arme pointée et sa main droite, frappant de haut en bas, à la façon d'un sabre, faucha l'avant-bras de l'agresseur. Ce dernier poussa un cri de douleur et lâcha le couteau dont Morane, d'un coup de talon, brisa la lame.

La jambe droite en avant, les pieds disposés à angle droit, dans la position classique du jiu-jitsu, le Français se tint prêt à essuyer une nouvelle attaque. Celle-ci ne vint cependant pas, car les deux bandits, peu soucieux sans doute de se frotter encore à

un combattant aussi redoutable, préférèrent tourner les talons pour fuir et se perdre au loin dans la brume.

Quelques secondes s'écoulèrent. Alors seulement, Bob Morane se tourna vers celle qu'il venait de secourir. C'était une très jeune femme – vingt-deux, vingt-trois ans peut-être – et merveilleusement jolie. Visiblement, cela se remarquait à ses yeux bridés, à sa peau ambrée et à ses pommettes légèrement saillantes, il s'agissait d'une demi-Chinoise. De taille moyenne, elle possédait la grâce d'une poupée précieuse et son visage, que les yeux éclairaient telles deux étoiles noires, avaient de quoi inspirer des générations entières de poètes. Elle était tête nue et ses longs cheveux d'un noir bleuté étaient relevés et noués au sommet du crâne par une barrette de diamant, pour retomber en « queue de cheval » dans le dos.

Un élégant tailleur de velours gris la vêtait. Par-dessus, elle portait une jaquette d'astrakan, grise également.

Adossée à la voiture, l'inconnue considérait Morane avec une expression un peu hostile, comme si elle lui en avait voulu de s'être précipité à son secours. Bob se mit à rire doucement.

— Eh bien, fit-il, si vous continuez à tirer cette tête, je vais regretter de vous avoir arrachée des griffes de ces malandrins !

Il s'inclina et continua :

— Mais permettez-moi de me présenter. Mon nom est Robert Morane. Mes amis et mes ennemis m'appellent Bob.

La jeune femme parut se détendre un peu. A son tour, elle sourit, puis elle tendit à son sauveur une fine main gantée de peau grise.

— Mon nom est Tatiana Orloff, dit-elle. Tania pour les amis.

— Si je comprends bien, vous n'avez pas d'ennemis, fit Bob en guise de plaisanterie.

Elle ne répondit pas, se contentant de dévisager son sauveur avec une insistance un peu insolite. Dans ses prunelles, la même expression d'hostilité demeurait.

— Que vous voulait donc ce gibier de potence ? demanda Bob pour dire quelque chose.

Tania Orloff haussa les épaules.

— Je m'étais égarée dans ce quartier, et je me suis arrêtée à la hauteur de ces deux hommes afin de leur demander le

chemin de la Cité. L'un d'eux a brusquement ouvert la portière, et ils m'ont tirée hors de la voiture. Ils voulaient m'arracher mon sac et mes bijoux.

Il y avait quelques questions que Bob eût aimé poser à Tania Orloff. Lui demander ce qu'elle faisait, au volant d'une Rolls Royce valant presque son pesant d'or, dans ce *borough* mal famé ? Lui demander pourquoi aussi, quand lui-même l'avait hélée, elle ne s'était pas arrêtée, préférant s'adresser, peu de temps après, à ces deux mauvais sujets qui avaient tenté de la dévaliser. La discrétion empêcha cependant Bob de formuler ces questions.

— Si vous voulez gagner la Cité, je puis vous conduire, se contenta-t-il de dire. Je loge à proximité du British Museum et je connais le chemin. Justement, je cherchais un taxi pour regagner mon hôtel. Si vous voulez bien me véhiculer, je vous guiderai.

La jeune femme ne répondit pas tout de suite. Elle parut hésiter puis, désignant l'intérieur de la voiture à Morane, elle dit simplement :

— Montez.

Le Français obéit. Tania Orloff s'installa au volant et démarra. Vingt minutes plus tard, la Rolls s'arrêtait dans la rue Montaguë, en face de l'hôtel du même nom. Bob mit pied à terre.

— Eh bien, me voilà arrivé ! rit-il. Bonne chance, Miss Orloff.

Il se détourna et fit quelques pas en direction de l'hôtel. Alors, la jeune femme le rappela.

— Commandant Morane ! Commandant Morane !

Bob s'arrêta et se tourna à nouveau vers la jeune femme.

— Je crois avoir oublié de vous remercier pour votre providentielle intervention, dit-elle.

Il haussa les épaules.

— Je suis venu à votre secours, et vous m'avez véhiculé. Nous sommes donc quittes ?

Tania Orloff sourit. Un sourire discret, qui la rendait plus belle encore, et plus énigmatique.

— Quittes ? fit-elle doucement. On ne sait jamais.

Mais, déjà, Morane s'était détourné définitivement et avait pénétré dans l'hôtel. Une fois dans sa chambre cependant, alors qu'il se déshabillait, il ne put s'empêcher de songer à Tania Orloff, non seulement à cause de sa beauté, remarquable entre toutes, mais surtout de ce nimbe de mystère qui l'entourait. De nouvelles questions assaillaient en effet le Français. Comment se faisait-il que la jeune femme l'ait conduit directement à l'hôtel « Montaguë », alors qu'il ne se souvenait pas le lui avoir indiqué ? Comment se faisait-il aussi qu'avant de le quitter, elle l'ait appelé « commandant Morane », comme si elle le connaissait ?

Il se mit à rire doucement. « Après tout, songea-t-il, il est fort possible que, chemin faisant, je lui aie donné le nom de l'hôtel, mais je ne m'en souviens guère. Il est près de deux heures du matin, j'ai roulé ma bosse pendant toute la journée et, fatigué comme je le suis, il est normal que je n'aie plus les idées très claires... »

Morane aurait cependant été plus intrigué encore si, en ce moment même, il avait pu voir la Rolls arrêtée un peu plus loin dans la rue Montaguë et Miss Orloff qui, toujours installée au volant, surveillait avec insistance l'entrée de l'hôtel, à la façon d'un détective aux aguets. Elle n'était plus seule cependant. Un homme se trouvait assis à ses côtés. Un grand Chinois vêtu de noir, au crâne rasé et au visage de lune.

II

— Commandant Morane ! Commandant Morane !

Des coups sourds accompagnaient ces appels qui, pour Bob, semblaient venir des profondeurs d'un gouffre noir, insondable.

— Commandant Morane ! Commandant Morane !

Encore cette voix et ces coups issus de nulle part.

Puis, Bob se réveilla soudain et regarda autour de lui dans la chambre vide et enténébrée, se demandant où il se trouvait et s'il n'avait pas été le jouet d'un rêve. Mais les appels reprurent, plus pressants.

— Commandant Morane ! Commandant Morane ! Je vous en prie, ouvrez-moi. A l'aide. Ouvrez-moi.

Cette fois, le Français se trouvait tout à fait éveillé. Il se souvint qu'il était à Londres, dans une chambre de l'hôtel « Montaguë », et quelqu'un, là, derrière la porte, l'appelait. Il jaillit des couvertures à l'instant précis où de nouveaux coups désespérés ébranlaient le battant, tandis que la voix — une voix d'homme — reprenait, sur un ton de plus en plus faible :

— Commandant Morane ! Je vous en prie. Ouvrez-moi. Ouvrez... moi...

Déjà Bob se précipitait vers l'entrée de la chambre. Il fit de la lumière, tourna la clef dans la serrure et ouvrit la porte. Un corps croula vers lui. Il tenta de l'intercepter, mais sans y parvenir, et le visiteur nocturne dégringola la face contre le plancher, où il demeura immobile.

Pendant un instant, Morane demeura debout, comme médusé. Il ne comprenait rien à ce qui se passait, ou plutôt il comprenait trop bien que c'en était une fois encore fini de sa quiétude, que les ennuis recommençaient. Il avait débarqué à Londres deux jours plus tôt afin d'y rencontrer son vieil ami Bill Ballantine qui, le lendemain, devait arriver d'Ecosse où il demeurait, et voilà que, brusquement, sans crier gare, ou

presque, cet inconnu, qui n'était peut-être plus qu'un cadavre, lui tombait sur les bras.

Bob ne devait cependant pas continuer à se désespérer longtemps de ce mauvais sort qui l'accabliait. Il se pencha sur le corps étendu et, doucement, le retourna sur le dos. Aussitôt, Morane sursauta, étonné. Ce visage qui venait d'apparaître, il le reconnaissait. C'était celui, vieilli peut-être, marqué par une vie rude et aventureuse, de Jack Star, un ancien compagnon d'armes. Bob avait perdu Star de vue, et tout ce qu'il avait appris sur son compte, c'était qu'il se trouvait en Extrême-Orient, où il se livrait à d'obscurs trafics sur lesquels il n'avait pu obtenir la moindre précision. A présent, par il ne savait quel hasard, Jack Star se trouvait là, devant lui, mort en apparence.

Un détail attira soudain l'attention de Morane. Sur le front de son ancien compagnon d'armes, des caractères cabalistiques étaient tracés à l'aide d'une quelconque encre indélébile.

« Qu'est-ce que cela veut donc dire ? se demanda Bob. Et où donc ai-je déjà vu ces signes ? » Il n'y comprenait rien certes, car ils semblaient n'appartenir à aucune langue connue. Pourtant, ils évoquaient en lui des souvenirs imprécis, mais certains. Durant un moment, il se concentra, pour tenter de se rappeler mais, comme il n'y parvenait pas, il renonça bientôt, se contentant d'inspecter le corps de Jack Star, à la recherche d'une blessure. Il la découvrit aussitôt, au côté gauche de la poitrine. Elle avait selon toute probabilité été causée par un coup de poignard, lequel devait avoir manqué le cœur de bien peu. Elle avait saigné énormément mais, pour l'instant, la source du liquide vital semblait s'être tarie.

De plus en plus inquiet, Morane tâta le pouls de Star. Il battait encore faiblement. Bob laissa retomber le bras du blessé, et cela fit glisser le pan droit de la veste. Sur la chemise de Star, une inscription apparut, tracée grossièrement à l'aide d'un stylo à bille :

Ainsi périssent tous ceux qui tentent de se mettre au travers de ma route.

L'Ombre Jaune.

— Qu'est-ce que cela signifie ? fit Bob à haute voix.

Il ne s'attarda pas à se poser de nouvelles questions.

Ce qu'il fallait avant tout, c'était tenter l'impossible pour sauver Jack Star, s'il en était temps encore.

Se dirigeant vers le lit, Bob s'y assit et décrocha l'interphone installé au chevet. Quand il eut obtenu la communication, il demanda d'une voix impérative :

— Passez-moi Police-Secours... Aussi rapidement que possible... C'est une question de vie ou de mort.

Il y eut une série de déclics, un bourdonnement de sonnerie, puis quelqu'un demanda sur un ton impersonnel :

— Allô !... Ici la permanence de la Cité.

— Mon nom est Robert Morane, dit Bob. Je suis à l'hôtel « Montaguë », dans Montaguë Street. Il y a un blessé grave dans ma chambre. Un homme qui a été frappé d'un coup de couteau. Envoyez une ambulance au plus vite... Oui, c'est cela : Hôtel « Montaguë », dans Montaguë Street... Je vous attends.

Il raccrocha et comme, n'étant pas docteur, il ne pouvait rien faire pour Jack Star, il entreprit de s'habiller en hâte en attendant l'arrivée de la police.

Cinq minutes à peine s'étaient écoulées quand, au loin, monta le hurlement des sirènes.

Le chef de police de la Cité considérait Morane avec intérêt. Les deux hommes se trouvaient assis de part et d'autre d'un grand bureau de chêne fatigué par plusieurs générations de policiers dont les mains avaient poli le bois avec persévérance, sinon avec amour.

Thaddeus Morton – c'était le nom du chef – était un homme court et trapu, au faciès de bouledogue, animal dont il devait posséder l'irréductible entêtement. Pour l'instant, il froissait, lissait et refroissait sans cesse une feuille de papier posée devant lui, sur un sous-main. En même temps, de ses petits yeux en boutons de bottine, surplombés par des sourcils roussâtres et broussailleux, il considérait son « client » avec une insistance qui, si elle n'avait été le fait d'un policier, aurait pu paraître outrageante.

— Ainsi, finit-il par dire, c'est vous ce fameux commandant Morane, qui fait tant parler de lui ?

Bob sourit et hocha la tête.

— Je suis « ce fameux commandant Morane », comme vous dites, répondit-il. Mais croyez bien que, si l'on parle de moi, c'est bien contre mon goût.

— Contre votre goût ou non, le fait demeure.

Thaddeus Morton s'interrompit et une expression de gêne se dessina sur ses traits. Il continua ensuite :

— Il est regrettable, commandant Morane, que vous arriviez à Londres pour, presque aussitôt, vous retrouver avec un homme poignardé sur les bras. Je m'aperçois que votre réputation n'est pas surfaite : quand vous arrivez quelque part, les ennuis commencent.

Bob sourit à nouveau et, sans se démonter, répondit :

— On m'a tenu un langage semblable dans pas mal d'endroits déjà, mais qu'un policier anglais me le tienne, ici, à Londres, m'étonne. Après tout, nous sommes dans un pays de liberté. Mon passeport est en règle, et je ne crois pas, si vous me connaissez aussi bien que vous le dites, que vous puissiez mettre mon honnêteté en doute.

— Bien sûr, bien sûr, fit Morton en haussant doucement les épaules. N'empêche qu'il est bizarre qu'à peine arrivé à Londres, vous trouviez aussitôt l'Ombre Jaune sur votre chemin. Strictement entre nous, en aviez-vous déjà entendu parler avant cette nuit ?

Le Français ne répondit pas tout de suite, se contentant de regarder au-delà de son interlocuteur, par une fenêtre derrière laquelle pointait une aube grise. Tandis que l'on transportait Jack Star à l'hôpital le plus proche, Bob avait été conduit devant Thaddeus Morton afin de faire sa déposition, qui prenait le tour que l'on sait.

— Essayez de vous souvenir, commandant Morane, insistait le chef de police. Aviez-vous déjà entendu parler de l'Ombre Jaune auparavant ?

Cette fois, Bob répondit immédiatement, et avec assurance.

— Jamais, sir. Avez-vous déjà vu une ombre jaune, vous ? Je suis d'ailleurs persuadé que vous en connaissez davantage que moi-même à ce sujet. Pour tout vous dire, ma curiosité est éveillée, et vous seriez bien aimable en acceptant de me renseigner.

Le visage de Morton se ferma soudain.

— Vous renseigner sur l’Ombre Jaune ? Impossible, commandant Morane. Les ordres sont formels : top-secret là-dessus. D’ailleurs, je sais très peu de choses, et je suis convaincu, de mon côté, que vous en savez bien plus que moi.

— Pensez ce que vous voulez, sir, fit paisiblement Morane. Mais je dois vous prévenir : on n’a jamais tiré de sang d’une pierre.

Bien entendu, il aurait pu dire que les caractères tracés sur le front de Jack Star lui semblaient familiers, mais il préférait s’abstenir pour éviter de compliquer une situation déjà suffisamment embrouillée.

A ce moment, le téléphone sonna. Thaddeus Morton décrocha et demanda d’une voix rauque :

— Qu’est-ce que c’est ?

Mais, dès que son correspondant eut parlé, il se radoucit.

— Vous ne me dérangez pas du tout, monsieur le Commissioner. Pas du tout.

— Le commandant Morane, monsieur le Commissioner ? Bien entendu... Bien entendu... Doit-il être gardé sévèrement ?

— Le traiter avec égard, au contraire ! Il sera fait comme vous le désirez, monsieur le Commissioner.

— Je vous l’envoie immédiatement, monsieur le Commissioner. Sans retard.

Quand le correspondant eut interrompu la communication, Morton raccrocha à son tour. Ensuite, il releva la tête vers Morane. Il y avait comme un appel à la pitié dans ses petits yeux bleus, quand il dit :

— Je regrette de vous avoir traité avec suspicion, commandant Morane, mais vous savez, le métier.

Bob eut le geste de balayer une mouche importune.

— Oublions cela, voulez-vous ?

Il s’interrompit, pour enchaîner ensuite :

— Mais vous parliez de moi au téléphone, si je ne m’abuse.

Morton eut un signe de tête affirmatif.

— C’était le grand patron de Scotland Yard. Il veut vous voir immédiatement, commandant Morane.

Morane avait bien compris les choses de cette façon. Et il se demandait dans quel nouveau guêpier il venait de se fourrer bien malgré lui pour que le chef suprême du Yard s'intéressât ainsi à sa modeste personne.

III

Sir Archibald Baywatter, Commissioner de Scotland Yard, était de fort méchante humeur ce matin-là. Non seulement parce qu'on l'avait tiré de son lit en pleine nuit, mais surtout à cause des événements des dernières heures. Depuis près de trois mois en effet, l'Ombre Jaune était devenu une hantise pour ce haut fonctionnaire, et ce qui venait de se passer obscurcissait davantage encore un mystère déjà suffisamment impénétrable.

En dépit de ses mauvaises dispositions cependant, le Commissioner reçut Morane avec une aménité empreinte de gravité. Quand il lui eut serré la main et l'eut prié de s'asseoir, il le considéra longuement, comme s'il voulait le juger de façon définitive. Et, de fait, sous les regards des yeux gris, intelligents, d'Archibald Baywatter, Bob se sentait comme épluché moralement.

Quand il eut ainsi étudié son visiteur, le chef de Scotland Yard sourit.

— Je me trompe rarement sur quelqu'un, commandant Morane, dit-il, si je rencontre ce quelqu'un pour la première fois. En ce qui vous concerne, vous êtes servi par votre réputation, et je ne la crois pas surfaite. C'est que, voyez-vous, je vous connais mieux que vous ne le pensez, car nous avons un ami commun en la personne de Sir George Lester. Il m'a souvent parlé de vous.

A son tour, Bob sourit. Son amitié avec Sir George Lester, chef de la Brigade des Narcotiques pour le Moyen-Orient – et aussi agent de l'Intelligence Service – l'avait servi à de nombreuses reprises déjà.

— Sir George m'a toujours fait une excellente publicité, fit Bob. Je lui ai rendu quelques services – il m'en a d'ailleurs rendu lui aussi – mais il a tort de me considérer comme un Phénix.

— Qui sait ! Qui sait ! dit Archibald Baywatter en hochant doucement la tête. Mais je ne vous ai pas convoqué, commandant Morane, pour vous entretenir de la pluie et du beau temps, vous le devinez sans doute. Pendant que vous veniez ici, j'ai eu une seconde conversation téléphonique avec le commissaire Morton, et ce dernier m'a affirmé que vous ne saviez rien au sujet de l'Ombre Jaune. Est-ce exact ?

Morane eut un signe affirmatif.

— Exact, répondit-il. Jamais, avant cette nuit, je n'ai entendu prononcer ce nom. Pour tout vous avouer d'ailleurs, il m'intrigue assez.

— Et je vous comprends. Surtout que, pour moi-même, et aussi pour toutes les polices des pays où il fait parler de lui, l'Ombre Jaune demeure un mystère. Qu'est-il ? Quels sont ses buts ? Deux questions qui, à ce jour, demeurent sans réponse. Tout ce que nous pouvons faire, c'est juger l'Ombre par ses actes.

Sir Archibald Baywatter demeura un moment silencieux, le front barré d'une ride profonde, comme s'il tentait de rassembler ses souvenirs. Ensuite, il continua :

— Voilà à peu près trois mois maintenant que l'Ombre Jaune fait parler de lui, expliqua-t-il, et cela particulièrement aux Etats-Unis, en France et ici, en Angleterre. Il se signala tout d'abord par une série d'attentats bénins. Au Zoo de Chicago, la plupart des cages furent ouvertes et l'on eut toutes les peines du monde à y faire rentrer les animaux libérés. Cloué à la porte de la singerie, on découvrit le message suivant :

Ceci est un premier avertissement. Bientôt, l'Ombre Jaune frappera, et la civilisation occidentale tremblera sur ses bases.

Comme signature, il n'y avait que les étranges caractères que vous avez vus inscrits sur le front de Jack Star.

Peu après, en France, second attentat. Une rame de wagons, heureusement vides, qui regagnait un dépôt, dérailla. Sur l'un des wagons, le même avertissement que celui de Chicago mais rédigé en français. Dans le port de Southampton, un cargo brûla et il y eut quatre victimes. Ici même, près de Londres, une usine flamba et, au cours de l'incendie, deux veilleurs de nuit perdirent la vie. Chacun de ces sinistres portait la marque de

l’Ombre Jaune. D’autres attentats eurent lieu, aux Etats-Unis, en France et en Grande-Bretagne, causant la mort de nouveaux innocents. En même temps, les menaces de l’Ombre Jaune se faisaient plus précises...

Du tiroir de son bureau, le Commissioner tira une feuille de papier qu’il déplia et étala devant lui.

— Voilà un message qui me fut adressé après l’incendie d’un réservoir d’essence à Greenwich :

Monsieur le Commissioner,

J’ai fait incendier ce dépôt d’essence de Greenwich non par plaisir, mais parce que cela faisait partie d’un plan longuement préparé. Des hommes ont péri dans cet incendie. D’autres périront encore par la suite si, quand j’aurai dicté mes conditions, satisfaction ne m’est pas donnée. Bientôt, la civilisation occidentale tremblera sur ses bases.

L’Ombre Jaune.

Naturellement, nous ne pouvions demeurer indifférents devant de tels crimes, et mes services s’étaient mis en branle aussitôt. Hélas, tout ce qu’il nous fut possible de recueillir sur l’Ombre Jaune fut bien maigre. Non seulement sa personnalité demeura mystérieuse, mais nous fûmes impuissants à prévenir aucun des attentats suivants. Tout ce que nous pûmes déduire, ce fut que cette Ombre Jaune dirigeait une organisation composée surtout d’Asiatiques. Nous réussîmes à capturer plusieurs d’entre eux, mais sans parvenir à rien en tirer, et nous finîmes par les relâcher, faute de preuves.

— Bien sûr, vous avez songé au fameux Péril Jaune, dont l’énigmatique personnage en question pourrait être une sorte d’agent exécuteur, fit Bob.

— Nous y avons songé, en effet, commandant Morane, mais sans nous arrêter vraiment à cette explication trop simpliste. Les mots Péril Jaune font partie de l’arsenal des romanciers d’avant-guerre et, depuis la défaite des armées japonaises,

personne n'y croit plus réellement, en ce qui concerne un avenir immédiat tout au moins.

— Alors, quelle explication trouver ?

— Aucune pour l'instant. Mais revenons aux faits. Cette nuit, l'Ombre Jaune ne s'est pas manifesté par ce seul attentat contre Jack Star. En plusieurs endroits de Londres, on a découvert des corps d'hommes inanimés. Cinq en tout, porteurs chacun d'un message numéroté. Au front, les caractères mystérieux que vous connaissez et qui semblent être la signature de l'Ombre. Voici les messages en question.

D'un dossier, Baywatter tira une maigre liasse de papiers, dont il détacha un feuillet.

— Voilà le premier de ces messages, dit-il, épingle sur le corps inanimé de John Herbie, riche négociant de la Cité.

Il lut :

A Monsieur le Commissioner de Scotland Yard,

Vers midi, cet homme mourra. Si, par la suite, décision n'est pas prise de démanteler le Centre de Recherches Atomiques de Harwell, d'autres hommes périront à intervalles réguliers.

L'Ombre Jaune.

— Quatre autres personnages furent ainsi trouvés au cours de la nuit. Chacun portait un avertissement épingle à ses vêtements. Suivant ces avertissements, Samuel Windgery, un riche joaillier, doit mourir dans trois jours, Lord Eastcomb dans huit, Herbert Chancellor, armateur à Greenwich, dans deux semaines et Valentin Waling, le dernier de la série, dans un mois. Quand ces malheureux ont quitté, soit leurs clubs, soit les réunions auxquelles ils assistaient, ils étaient en parfaite santé. On les retrouva par la suite inanimés. Cependant, en revenant à eux, ils devaient se mettre à délirer, répétant sans cesse les mêmes mots, qui leur avaient sans doute été dictés : *L'Ombre Jaune est la vie, mais il est aussi la mort... Il peut sauver l'humanité, mais il peut aussi la détruire...*

Le Commissioner s'arrêta de parler. Bob fit la grimace.

— Tout cela me paraît bien mystérieux, remarqua-t-il. Une telle nouvelle va jeter la perturbation parmi la population quand la presse la diffusera.

— La presse n'en parlera pas, dit le chef de Scotland Yard avec une sourde obstination dans la voix. Tout ce qui concerne les attentats de l'Ombre Jaune est top-secret. Il faut éviter à tout prix de semer la panique.

— Je vous comprends. Mais ce que je ne comprends pas c'est pourquoi, si tout ce qui concerne l'Ombre Jaune est ainsi top-secret, vous venez de me faire ces confidences.

— Il m'est aisé de vous donner une explication, commandant Morane. Cette même nuit, votre ancien compagnon d'armes, Jack Star, a été poignardé. Le ou les assassins ont agi sur l'ordre de l'Ombre Jaune, il n'y a pas à en douter, puisque Star portait la marque de notre adversaire. Or, se sentant en danger, Star s'est traîné jusqu'à vous. Pourquoi ? Parce qu'il supposait que vous pouviez l'aider.

— Je me demande comment. Je me demande aussi ce que Jack peut bien avoir à faire avec votre Ombre Jaune.

— Souvenez-vous de ces mots griffonnés sur la chemise de Star. Quelque chose comme : *Ainsi périssent tous ceux qui tentent de se mettre au travers de ma route. L'Ombre Jaune.* Nous savons également que Star a séjourné longtemps en Asie. Y aurait-il, par hasard, découvert quelque chose sur notre énigmatique ennemi ? C'est fort possible. De toute façon, un fait demeure certain, c'est que Jack Star, gravement blessé, a tenté aussitôt de vous contacter. Pourquoi vous ? Sans doute parce que, vous sachant un homme énergique et courageux, il voulait se mettre sous votre protection. Mais il peut cependant y avoir une autre raison.

— Laquelle donc, Commissioner ?

Baywatter hésita, puis il sembla se décider tout à coup.

— Jack Star croyait peut-être que vous connaissiez l'Ombre Jaune et possédiez le moyen d'agir contre lui.

Mais Bob Morane secoua la tête avec force.

— Je dois vous répéter ce que j'ai dit déjà au commissaire Morton. Avant cette nuit, je n'avais jamais entendu prononcer le

nom de l'Ombre Jaune, de cela je vous donne ma parole. Pourtant...

Ce dernier mot prononcé, Bob hésita, et cette hésitation ne devait pas échapper à Baywatter.

— Pourtant... ?

Bob hésita à nouveau puis, brusquement, il prit la décision de se confier à son interlocuteur.

— Pourtant, il me faut reconnaître que les caractères tracés sur le front de Jack Star ne me sont pas tout à fait inconnus.

Un soudain intérêt se marqua sur les traits de Sir Archibald.

— Pas tout à fait inconnus, commandant Morane ? Que voulez-vous exactement dire par-là ?

— Oh, pas grand-chose ! J'ai la certitude d'avoir déjà vu ces caractères quelque part. Mais où ? Voilà ce qu'il faudrait savoir.

— Essayez de vous souvenir.

— Rien à faire. J'ai déjà essayé, mais en vain.

Le Commissioner n'insista pas.

— Cela vous reviendra peut-être, se contenta-t-il de déclarer. En attendant, ce que vous venez de me dire m'incite davantage encore à formuler la proposition que je comptais vous faire en vous convoquant ici.

— Une proposition ? fit Bob en sursautant et en se tenant aussitôt sur ses gardes. De quoi s'agit-il ?

— Je voulais vous demander de nous aider à combattre l'Ombre Jaune, tout simplement.

Un bref éclat de rire échappa au Français.

— Vous aider à combattre l'Ombre Jaune ? Moi, un simple particulier, alors que vous dirigez la meilleure police du monde ? Vraiment, monsieur le Commissioner.

— Avant de vous étonner, laissez-moiachever, coupa Baywatter. Votre collaboration a plus d'importance que vous ne le croyez. Non seulement, au cas où la mémoire vous reviendrait en ce qui concerne les caractères mystérieux, vous nous permettrez peut-être d'identifier notre ennemi, mais il y a aussi, et justement, le fait que vous soyez un simple particulier, libre d'agir à sa guise. Ma police, au contraire, est régie par des lois strictes, son action enrayée par toute une série de tabous. Par exemple : si mes hommes veulent perquisitionner dans un

immeuble, il leur faut un mandat. Le temps de l'obtenir, et il est trop tard : le gibier s'est envolé. A vous, au contraire, pour faire la même perquisition, il vous suffirait de crocheter une serrure, de forcer une fenêtre.

— Bref, enchaîna Morane, vous me proposez de jouer au loup solitaire.

Baywatter n'eut guère le loisir de répondre. Le timbre du téléphone posé sur le bureau grésilla. Le chef de Scotland Yard décrocha. Il y eut une brève conversation, puis Baywatter reposa le combiné sur sa fourche.

— Je dois me rendre sans retard à l'hôpital où sont soignés Jack Star et les cinq autres victimes de l'Ombre Jaune, dit-il. J'aimerais, commandant Morane, que vous m'accompagniez, au cas où Star aurait repris connaissance et aurait des révélations à faire. Il est fort possible qu'il refuse de parler à une autre personne qu'à vous.

Bob jugea qu'il ne pouvait, en la circonstance, refuser son aide. Il se leva donc et suivit Baywatter hors du bureau. Alors seulement, il se souvint qu'il n'avait répondu, ni par l'affirmative, ni par la négative, à la première demande du Commissioner, et il comprit que ce dernier pouvait fort bien prendre son silence pour un acquiescement.

Le Dr Stillman, chef de l'hôpital, avait reçu le Commissioner et Bob Morane dans un grand cabinet aux murs entièrement garnis de rayons bourrés de livres de médecine. Stillman était un petit homme vif, au crâne en partie dégarni et aux yeux noirs intelligents.

— Je vous ai convoqué de si bonne heure, monsieur le Commissioner, avait-il expliqué, parce que je suis à même maintenant d'énoncer un diagnostic précis au sujet de nos cinq morts-vivants de la nuit dernière. Tous se trouvent dans un état d'hypnose chimique provoqué selon toute probabilité par une drogue aux effets à peu près semblables à ceux de la scopolamine.

— Sont-ils en danger de mort ? interrogea Baywatter.

— Non. A part l'état hypnotique dans lequel ils sont plongés, ils sont en aussi bonne santé que vous et moi.

— Pourtant, les menaces de l’Ombre Jaune sont formelles. Si le Centre de Recherches Atomiques de Harwell n’est pas détruit, ils mourront. John Herbie, qui est le premier de la liste, est condamné de toute façon. Il doit en quelque sorte servir d’exemple.

— Un coup de bluff sans doute, risqua Morane.

Longuement, le Dr Stillman dévisagea le Français, puis il approuva de la tête.

— Je crois aussi à un coup de bluff. Je le répète, ces hommes ne souffrent d’aucune maladie grave.

— Malgré cela, si nous n’intervenons pas d’une façon ou d’une autre, fit Baywatter avec conviction, ils mourront l’un après l’autre. Jusqu’à présent, l’Ombre Jaune a toujours mis ses menaces à exécution.

— Intervenir ? fit le Dr Stillman. Mais comment ?

— Pourquoi ne pas faire envisager, par les autorités compétentes, la destruction du Centre de Recherches de Harwell ? glissa Morane sans grande conviction. Après tout, si c’est une grande perte pour la science, ce n’en serait pas une pour l’humanité.

Le Commissioner eut un haussement d’épaules.

— Vous savez bien que ce que vous proposez là est impossible, commandant Morane. On n’arrête pas la marche du progrès, et ce sera sans le moindre scrupule qu’on lui sacrifiera ces cinq hommes. Ce qu’il faudrait, c’est découvrir de quelle façon l’Ombre Jaune compte s’y prendre pour faire mourir ces malheureux à distance.

— Il existe des médicaments à effet retardé, dit Morane. La drogue est enrobée d’une matière spéciale qui, au bout d’un certain temps, se dissout dans l’estomac. Ne pourrait-on se servir de ce procédé pour un empoisonnement différé ?

— On le pourrait, bien sûr, reconnut le Dr Stillman, mais non dans ce cas. Au bout de quelques heures, c’est-à-dire la durée d’une digestion, le poison et la matière qui l’enrobe seraient évacués. Or, n’oubliez pas que si, suivant la menace de l’Ombre, John Herbie doit mourir aujourd’hui encore, Valentin Waling, lui, ne doit périr que dans un mois.

— Que faire alors ? interrogea Baywatter.

Le praticien eut un geste vague.

— Attendre. Les cinq morts-vivants ont été examinés avec soin et rien ne nous a permis de déceler la menace pesant sur eux. Si John Herbie meurt, peut-être pourrons-nous, en l'autopsiant, découvrir alors un indice qui nous permettra de sauver ses quatre compagnons d'infortune.

Un silence lourd et désespéré pesa, puis le chef du Yard demanda à l'adresse du médecin :

— Et Jack Star, quel est son état ? A-t-il, lui, quelque chance de s'en sortir ?

— Je le crois, mais il n'a pas encore repris connaissance. Il a perdu beaucoup de sang, et nous lui avons fait une transfusion. En principe, il sera tiré d'affaire d'ici quelques jours. Je vous préviendrai aussitôt qu'il sera en état d'être interrogé.

— Et, bien entendu, demanda encore le Commissioner, on ne peut rien apprendre non plus de nos cinq morts-vivants ?

— Rien. Ils demeurent les yeux grands ouverts, les regards fixes, sans répondre aux questions, sans paraître se préoccuper de ce qui se passe autour d'eux. De temps à autre, l'un d'eux se dresse sur son séant, pour prononcer les deux phrases que vous connaissez : *L'Ombre Jaune est la vie, mais il est aussi la mort... Il peut sauver l'humanité, mais il peut aussi la détruire...*

Sir Archibald Baywatter et Bob Morane n'avaient plus rien à faire, pour le moment du moins, auprès du Dr Stillman. Après avoir serré la main à celui-ci, ils quittèrent l'hôpital. Prétextant une grande fatigue, Bob demanda au policier la permission de regagner son hôtel, où il demeurerait toutefois à sa disposition.

En réalité, quand Bob fut couché, le verrou soigneusement poussé et les rideaux tirés, dans sa chambre de l'hôtel « Montaguë », il eut bien de la peine à trouver le sommeil. Au-dehors, il faisait grand jour maintenant et les bruits de la cité qui s'éveillait montaient, de plus en plus envahissants.

Ce n'étaient cependant pas ces bruits, feutrés par les fenêtres, par l'épaisseur des tentures, qui tenaient Bob dans un état de veille, mais la pensée de ces cinq hommes promis à une mort inéluctable afin de servir aux desseins énigmatiques d'un

être non moins énigmatique et dont la cruauté, le manque de scrupules, semblaient ne pas avoir de limites.

Se tournant et se retournant sur sa couche, le Français tentait de trouver une solution à ce problème lancinant qui l'occupait : sauver la vie de ces cinq hommes. Mais cette solution se refusait à lui. Sauf celle, bien entendu, consistant à convaincre les autorités de la nécessité de détruire le Centre de Recherches de Harwell. Pourtant, Bob savait qu'il serait aussi vain d'exiger un tel sacrifice que de demander de vider l'océan afin de sauver un malheureux petit chien en train de s'y noyer.

IV

Bob avait finalement trouvé le sommeil. Mais il y avait à peine quelques heures qu'il dormait, quand une douleur lancinante au maxillaire inférieur le réveilla : une vieille dent gâtée se rappelait ainsi à son bon souvenir. Encore à moitié endormi, il tendit le bras et attira à lui la petite trousse de pharmacie posée sur la table de nuit. Il en sortit deux cachets d'un analgésique puissant qu'il avala avec quelques larges gorgées d'eau. Presque aussitôt – par autosuggestion sans doute – il se sentit mieux.

« Dès mon retour à Paris, songea-t-il, il me faudra faire soigner cette maudite dent. Un bon plombage et tout sera dit... »

Soudain, il sursauta.

— Un plombage ! murmura-t-il. Un plombage ! Est-ce que ce serait la solution ?

Il demeura un instant immobile, dressé sur son séant, puis il fit encore, à haute voix cette fois :

— Un plombage ! Et si j'avais mis le doigt sur la solution ! Mais ce serait peut-être trop demander à la chance. Et puis, tant pis ! Il me faut tout tenter, même si mon intervention doit paraître ridicule.

Décrochant le combiné de l'appareil téléphonique installé à son chevet, il demanda à la standardiste de l'hôtel de former à son intention le numéro 999. La préposée parut surprise.

— Le 999, sir ? Mais c'est Scotland Yard !

— Je le sais, fit Morane avec impatience. Mais soyez sans crainte, cette fois personne n'a été assassiné sur le seuil de ma chambre.

La standardiste parut tout à fait rassurée et déclara presque aussitôt :

— Parfait, sir. Je vous sonne le 999.

Il y eut une série de déclics, le bourdonnement d'une sonnerie, de nouveaux déclics, puis une voix impersonnelle – celle d'un policier, il n'y avait pas à en douter – fit :

— Scotland Yard écoute.

— Je désirerais parler sans retard à M. le Commissioner, fit Bob de but en blanc, sans s'attarder à d'inutiles préambules.

— Le Commissioner ? On ne le dérange pas comme ça, sir, fit l'autre de sa voix de vieux phono au ressort fatigué.

— Annoncez-lui que le commandant Morane veut lui parler, jeta Bob d'un ton tranchant, autoritaire. Il y a extrême urgence.

L'assurance de Morane porta ses fruits, car le policier parut brusquement se décider.

— C'est très bien, sir. Je vais voir si M. le Commissioner accepte de vous parler.

Il y eut quelques secondes d'attente, encore une série de déclics, puis la voix de phono fatigué dit :

— M. le Commissioner est en ligne, sir.

Presque aussitôt, Sir Archibald Baywatter parla :

— C'est vous, commandant Morane ? Je ne croyais pas avoir de vos nouvelles aussi rapidement.

— Une idée qui m'est venue comme ça, commissaire. Elle vous paraîtra peut-être ridicule, mais je ne veux courir aucun risque en me taisant. Tout doit être tenté pour sauver ces cinq malheureux.

— Vous voulez dire plutôt ces « quatre » malheureux, commandant Morane...

Bob eut un haut-le-corps. Déjà, il avait peur de comprendre.

— Quatre ? fit-il. Est-ce que par hasard ?

— John Herbie serait mort ? C'est bien cela. Je viens de recevoir la nouvelle. Il est midi et demi. L'Ombre Jaune a tenu parole.

Ce fut un peu comme si une douche glacée s'abattait sur Morane. Il serra les poings jusqu'à ce que ses ongles meurtrissent ses paumes. « Trop tard, pensa-t-il. Trop tard... »

Le silence de son correspondant parut inquiéter le chef du Yard.

— Commandant Morane ! dit-il. Commandant Morane ! Êtes-vous toujours là ?

— Je suis toujours là, répondit Bob.

— Je croyais qu'on nous avait coupé.

— Excusez-moi, sir. Vous venez de m'annoncer une mauvaise nouvelle. Cela m'a surpris. Jusqu'au dernier moment, j'avais espéré que l'Ombre bluffait. Hélas, il n'en est rien.

Il s'interrompit durant un bref moment, puis il demanda :

— Comment Herbie est-il mort ?

— Empoisonné, répondit sans hésiter Baywatter. Sans doute un poison végétal extrêmement subtil, dont on n'a pas encore découvert la nature précise ni la façon dont il a été administré.

— Un poison, fit Bob d'une voix rêveuse. C'est bien ce que je pensais. Ne vous étonnez pas de ce que je vais dire, commissaire, mais si nous voulons sauver les quatre survivants, il nous faut envisager toute possibilité, même si elle doit nous paraître absurde. Vous m'avez demandé ma collaboration et j'essaie de vous aider de mon mieux.

— Je vous écoute, commandant Morane.

— Voilà, fit Bob. Il faut sans retard s'assurer si Herbie et les quatre survivants n'ont pas eu *une dent plombée récemment*. Non, non, ne m'interrompez pas, commissaire. Je dis *récemment* ou, mieux, *très récemment*. Laissez-moi m'expliquer.

Morane parla assez longuement. Quand il eut terminé, le Commissioner ne répondit pas immédiatement, comme s'il pesait les dernières paroles de son correspondant.

— Naturellement, ce serait là une possibilité, finit-il par dire. Je vais avertir aussitôt le Dr Stillman afin qu'il entreprenne ou fasse entreprendre les recherches nécessaires. Je vous resonnerai dès que j'aurai une réponse.

Sir Archibald coupa la communication. Une heure plus tard, la sonnerie du téléphone retentissait. Quand Bob eut décroché, la voix joyeuse du Commissioner se fit entendre aussitôt.

— On peut dire que vous avez mis le doigt dessus, commandant. Herbie et ses quatre compagnons d'infortune ont eu une molaire plombée, il y a peu de temps. Très peu de temps même, puisque l'opération, s'il faut en juger par l'état du ciment d'obturation, doit remonter à la nuit dernière. Drôle de moment pour se faire plomber une dent, n'est-ce pas ? Il a d'ailleurs été

aisé d'obtenir les adresses des dentistes traitant habituellement les cinq victimes de l'Ombre. Aucun de ces dentistes n'est responsable des plombages en question. Le Dr Stillman a sans retard fait procéder à l'ouverture des dents traitées. Et savez-vous ce que l'on a trouvé dans les cavités, sous le ciment ? De minuscules boules de poison. Minuscules, mais pourtant de grosseurs différentes et décroissantes. La plus forte dose était échue à Herbie, qui devait mourir le premier. Plus la dose était faible, plus l'action du poison devait être lente. Décidément, notre Ombre Jaune est un bien habile homme – s'il s'agit d'un homme, naturellement, car on serait tenté de voir en lui Satan en personne... Mais puis-je vous demander, commandant Morane, comment une telle pensée vous est venue ?

Dans l'état de satisfaction où il se trouvait, Bob ne fit aucune difficulté pour s'expliquer.

— Tout à l'heure, répondit-il, quand je me suis réveillé, je souffrais d'une rage de dents. Je pensai aussitôt à faire soigner la dent malade dans le plus bref délai. Et c'est alors que je me rappelai une information lue voilà plusieurs années dans un journal américain, information suivant laquelle un dentiste, voulant se débarrasser d'un parent riche, avait cimenté un poison lent à l'intérieur d'une dent malade. Un peu plus tard, pris de remords, il avait ouvert à nouveau la cavité pour en retirer le poison avant que ce dernier ait produit son effet. Ce fut seulement quand le dentiste mourut et que l'on trouva le journal dans lequel il consignait ses actes de tous les jours, qu'on eut connaissance de cette originale tentative de meurtre.

S'interrompant, Morane se mit à rire, d'un rire nerveux n'ayant rien à voir avec de la gaieté.

— Il a fallu cette rage de dents pour que je me souvienne, dit-il encore. Si ces douleurs s'étaient produites quelques heures plus tôt, il est possible que John Herbie eût été sauvé.

— Ne vous désolez pas, commandant Morane. Même si cette idée vous était venue avant la mort d'Herbie, il est probable que nous n'aurions pu le sauver, car le poison devait déjà avoir agi, et nous ne lui connaissons pas d'antidote. De toute façon, votre intervention a été réellement miraculeuse, et vous nous aideriez davantage encore si vous pouviez nous souvenir des

circonstances dans lesquelles vous avez vu déjà, par le passé, les caractères ornant le front des victimes de l'Ombre Jaune, caractères que, jusqu'à nouvel ordre, nous considérons comme la signature du criminel.

A grand-peine, Bob étouffa un bâillement, car la fatigue s'appesantissait réellement sur lui à présent.

— Si je me souviens, je vous avertirai. Vous avez ma parole. Pour l'instant, je n'aspire qu'à une seule chose : dormir pendant quelques heures. Un ami doit arriver d'Ecosse ce soir, et j'aimerais être frais et dispos pour le recevoir. Si vous voulez bien m'excuser, commissaire.

Quand la communication fut coupée, Bob se renversa en arrière sur son oreiller. Il pouvait être content de sa journée car, s'il n'avait pu sauver l'infortuné John Herbie, il avait sans doute réussi à arracher à la mort Samuel Windgery, Lord Eastcomb, Herbert Chancellor et Valentin Waling. Pourtant, la satisfaction de Morane n'était pas complète. Il eût aimé pouvoir combattre cet Ombre Jaune, non seulement parce qu'il l'intriguait, mais surtout parce qu'un tel monstre, capable de sacrifier sans le moindre scrupule, par simple terrorisme sans doute, des victimes innocentes, devait être au plus vite mis hors d'état de nuire. Le Français comprenait cependant que ce ne serait pas une affaire aisée de mettre la main sur l'énigmatique personnage. Là où les polices anglaise, française, américaine – et sans doute d'autres pays – avaient échoué, il était peu probable que lui, Bob Morane, réussisse.

Il haussa les épaules et murmura :

— Oublions l'Ombre Jaune. Il finira bien par trouver le châtiment de ses crimes. Pour l'instant, dormons.

Les trois jours qui suivirent devaient s'écouler comme si, jamais, Bob Morane n'avait entendu parler de l'Ombre Jaune. Bill Ballantine était arrivé d'Ecosse et les deux amis avaient erré dans Londres, à visiter les antiquaires et les brocanteurs à la recherche de la pièce ou du livre rare. Ils avaient fait quelques trouvailles peu onéreuses, quoique précieuses, quand, en fin de matinée du quatrième jour, comme ils n'avaient pas encore quitté l'hôtel « Montaguë », Sir Archibald Baywatter appela Morane au téléphone.

— Bonnes nouvelles aujourd’hui, commandant Morane, fit le chef de Scotland Yard lorsque Bob eut pris la communication. Samuel Windgery est toujours en vie alors que, suivant l’avertissement de l’Ombre, il devait mourir dans les trois jours. On ne peut plus douter à présent que votre intervention ait été salutaire.

— Je suis heureux d’avoir pu servir à quelque chose, dit Bob sans marquer la moindre vanité. En réalité, c’est en l’honneur du hasard qu’il faut brûler un cierge. Sans cette rage de dents providentielle...

— N’empêche, interrompit Baywatter, que Windgery, Lord Eastcomb, Herbert Chancellor et Valentin Waling sont saufs. Quand la drogue qui les plonge dans l’état d’hypnose où ils se trouvent aura cessé son effet, ils seront tous définitivement tirés d’affaire. Mais j’ai une autre bonne nouvelle à vous communiquer. Jack Star a repris des forces et se trouve en état de parler. Je compte aller l’interroger cet après-midi même et j’aimerais que vous m’accompagniez. Peut-être sera-t-il plus en confiance si vous êtes présent. J’appartiens à la police, ne l’oublions pas, et les gens, même honnêtes, ont souvent une tendance à se méfier des policiers.

Bob hésita. Il savait que l’Ombre Jaune était un adversaire redoutable et, au fond de lui-même, il trouvait plus sage de ne pas se lancer dans une aventure qui pouvait se révéler pleine de dangers. Cependant, il ne pouvait refuser de se rendre au chevet de son ancien compagnon d’armes et d’aider ainsi Scotland Yard à démasquer peut-être un criminel dangereux.

— D’accord, commissaire. A quelle heure dois-je me rendre à l’hôpital ?

— Je vous y attendrai à trois heures, répondit Baywatter.

Mais, à deux heures et demie, un nouvel appel du Commissioner surprenait Morane à l’instant précis où ce dernier allait quitter l’hôtel pour gagner l’hôpital. Cette fois, les nouvelles étaient mauvaises, car le chef du Yard venait d’apprendre que Star avait disparu, et cela en dépit de la surveillance dont il était l’objet. Sans doute l’avait-on enlevé, car les deux policiers qui gardaient sa chambre avaient été chloroformés. Sur l’oreiller du blessé, on avait trouvé seulement

tracée au crayon gras, la signature cabalistique de l'Ombre Jaune.

Le reste de l'après-midi, Morane le passa à tourner en rond dans sa chambre. Le sort de Jack Star l'inquiétait, et il eût aimé pouvoir se lancer au secours de son ancien compagnon d'armes même si, pour cela, il lui avait fallu déclarer la guerre à toutes les Ombres de la terre.

Vers le soir, Bill Ballantine, qui avait passé l'après-midi en ville, fit irruption dans la chambre de son ami. Dans sa main droite, il tenait la correspondance qu'on lui avait fait suivre d'Ecosse.

— C'est étonnant, constata Bill en secouant son épaisse chevelure rousse, ce que l'on peut m'écrire en ce moment. Bien sûr, il y a là une majorité de factures. Des factures et encore des factures. Une lettre du professeur Clairembart. Ma note de téléphone. Tiens, voilà une offre intéressante...

Le géant avait tiré une carte de la liasse et il se mit à lire en prenant la voix grave et absente d'une pythonisse en transes :

— *LE MASQUE SACRÉ DU TIBET vous apportera Bonheur et Santé. Retournez cette carte à l'adresse ci-dessous et vous recevrez un merveilleux petit masque d'argent qui, porté en breloque ou en pendentif, sera, pour tout le reste de votre vie, un talisman merveilleux. Profitez de cette offre gratuite, faite à titre de réclame et valable seulement pour une durée de quelques jours.*

L'Ecossais se mit à rire, puis il continua :

— Et l'auteur de cette offre mirifique n'est autre que Madame Mo – 26, Parrot Street – Stradford.

Quand Ballantine avait prononcé ces mots « Le Masque Sacré du Tibet », Morane avait sursauté, puis il avait écouté son ami avec intérêt. Lorsque Bill eut fini de lire, Bob lui demanda, d'une voix vibrante d'émotion :

— Cette carte, veux-tu me la passer, Bill ?

Le géant considéra son compagnon avec surprise.

— Ah ça ! commandant, est-ce que, par hasard, vous croiriez à la vertu de ce genre de talisman ?

— Passe-moi cette carte ! insista Bob.

Bill lui tendit la carte et, à peine Bob y eut-il jeté un coup d'œil qu'il blêmit.

— Lui ! balbutia le Français. Ce serait lui !

Sur la carte, en médaillon, se trouvait imprimée l'image d'un démon grimaçant, aux yeux féroces et exorbités, aux lèvres retroussées sur une impressionnante rangée de crocs aigus.

— Le signe ! murmura encore Morane. C'est le signe !... Seuls, les caractères manquent.

— Par exemple, commandant, allez-vous m'expliquer ?

— Ce serait trop long, Bill. Tout ce que je puis te dire, c'est que je sais maintenant où j'ai vu précédemment l'inscription mystérieuse qui sert de signature à l'Ombre Jaune. Quant à l'Ombre Jaune, il est fort possible que ce soit une de mes vieilles connaissances... Il nous faut au plus vite aller rendre visite à cette Madame Mo...

— Ma voiture est devant la porte, dit Bill. Mais, avant de tenter quoi que ce soit, ne vaudrait-il pas mieux avertir le Commissioner ? D'après ce que vous m'avez dit de l'Ombre Jaune, il ne plaisante pas et il serait sans doute imprudent d'aller seuls lui chatouiller le bout du nez.

Certes, Bob Morane était impatient d'en apprendre davantage sur cette Madame Mo qui l'intriguait tant. Malgré cela, il entendit l'appel à la prudence de son ami.

— Tu as raison, Bill, dit-il. Si l'Ombre Jaune se trouve derrière ceci, nous ne pouvons courir le risque de l'affronter seuls. Je vais avertir Sir Archibald.

Mais, quand Bob sonna Scotland Yard, il lui fut répondu que le Commissioner était absent et qu'il était impossible de le joindre pour le moment.

— Tant pis, fit Morane en revenant vers Bill, nous nous passerons du Yard. Après tout, cette Madame Mo ne nous mangera pas. Et puis, nous sommes de taille à nous défendre... Allons, viens, Bill... Peut-être, en faisant vite, parviendrons-nous à sauver Jack Star, s'il est encore en vie.

Et, tandis que son compagnon l'entraînait dehors, Bill Ballantine demanda encore :

— Enfin, commandant, daignerez-vous m'expliquer ?

— Dans la voiture, Bill. Pour le moment, nous n'avons pas un seul instant à perdre. Allons, avance, que je n'aie pas à te traîner comme un poids mort !

Ils franchirent le couloir en courant presque, gagnèrent le rez-de-chaussée et atteignirent la rue. Deux minutes plus tard, la voiture de Bill Ballantine, une puissante Jaguar sport, démarrait dans un tintamarre de fin du monde, pour filer en direction de Stratford.

V

Parrot Street était une infâme ruelle, bordée en partie par des terrains vagues, quelque part entre les dépôts de chemins de fer de l'Est et les Hackney Marsh. Un paysage d'énormes tubes métalliques, de locomotives renversées et rongées par les mille dents de la rouille, de rails tordus et s'enchevêtrant comme des macaroni pour mangeurs de fer, et des piles de traverses de bois, de tuyaux de toutes sortes, des roues, des chaudières ajourées comme des dentelles par les oxydes. Comme bruits, quelques sifflements, quelques halètements de machines ou, parfois, venant des marais proches, le cri sinistre d'un oiseau aquatique, tadorne ou courlis.

— Pas folichon le coin, fit Ballantine en arrêtant la Jaguar à l'entrée de la rue. Espérons maintenant que nous ne nous sommes pas trompés.

Mais, sur la droite, un écritage émaillé, fixé à un vieux mur, balaya les derniers doutes. « Parrot Street » disait l'écriteau.

— C'est le bon endroit, constata Morane. Abandonnons la voiture ici afin de ne pas éveiller l'attention, et trouvons le numéro 26.

En silence, ils s'avancèrent le long des terrains vagues encombrés de détritus de toute espèce, le long des maisons aux façades grêlées, aux toits percés comme des écumoirs. Ils n'eurent aucune peine à trouver le numéro 26 : une construction de meilleure apparence que ses voisines, à un seul étage et au toit pointu à l'extrême et faisant songer à un monstrueux éteignoir. Devant la maison, la séparant de la chaussée, s'étendait un étroit jardin mal entretenu où poussaient quelques fusains rabougris. Derrière la porte d'entrée de l'habitation dont le panneau supérieur était remplacé par une vitre dépolie protégée par un grillage en fer forgé, une faible lueur brillait.

— Il y a quelqu'un, dit Bill à voix basse. Au moins, on ne sera pas venus pour rien... On entre, commandant ?

— Bien sûr. Nous sommes là pour ça.

Il poussa une grille de fer rouillé et, suivi par l'Ecossais, pénétra dans le jardin. Quelques pas et les deux hommes atteignirent la maison. Sans hésiter, Morane mania un heurtoir de bronze fixé au chambranle. Il se tourna alors vers Ballantine et murmura :

— A présent, mon vieux Bill, attendons que Madame Mo daigne montrer le bout de son nez.

Ils ne durent pas patienter bien longtemps. La porte s'ouvrit presque aussitôt, mais ce ne fut pas Madame Mo qui parut, du moins tout le laissait supposer. L'homme dont la silhouette se découpait dans l'entrebâillement de la porte était d'assez haute taille, maigre, avec un visage sombre, à la mâchoire inférieure pendante et découvrant des dents jaunes, faisant songer à celles d'un cheval, des yeux d'un bleu délavé et des cheveux noirs, huileux qui, séparés au milieu du crâne par une ligne nette, pendaient en une double frange de chaque côté de son front. L'inconnu, qui portait un costume de grossier drap bleu, mal coupé, devait être indou ou, mieux, birman.

— Que pouvoir pour sahibs ? interrogea-t-il en mauvais anglais.

— Nous désirons voir Madame Mo, répondit Bob sans hésiter.

— Et pourquoi les honorables sahibs désirer voir m'am Mo ?

Bob tendit à son interlocuteur la carte de réclame pour le Masque Sacré du Tibet. Le métis s'en empara et y jeta un rapide regard.

— Sahibs entrer, dit-il. Eux voir m'am Mo.

On entendit le bruit d'une chaîne que l'on décrochait et la porte s'ouvrit toute grande. Sans se faire prier davantage, Bob Morane et Bill Ballantine pénétrèrent dans un corridor aux murs nus, où le plâtre s'écaillait jusqu'à découvrir par endroits la surface rugueuse des briques. Emprisonnée dans une tulipe de verre crasseux, une lampe de faible voltage brûlait, diffusant une pauvre lumière de feu follet.

Le métis avait refermé la porte d'entrée derrière les deux visiteurs. Il longea le couloir et ouvrit une seconde porte, pour se tourner ensuite vers Bob et l'Ecossais en disant :

— Entrer, sahibs.

Morane et son ami obéirent et pénétrèrent dans une pièce de cinq mètres sur cinq environ et encombrée d'objets hétéroclites qui la changeaient en un véritable antre de sorcière : hiboux et chouettes empaillés, bocaux d'alcool contenant des serpents, des crapauds et des lézards, bottes de plantes séchées pendant au plafond. Sur une étagère, une série de crânes, dont un crâne humain, semblaient ricaner en tournant vers les nouveaux venus les trous noirs de leurs orbites. L'obscurité presque totale régnant dans les coins les plus reculés accentuait encore le caractère sinistre de ces objets.

C'était cependant la table, dressée au milieu de la pièce, qui devait retenir l'attention de Bob et de Ballantine. Eclairée par une lampe à abat-jour d'opaline vert d'eau, posée sur l'un de ses coins, elle offrait elle aussi tout un bric-à-brac pseudo-magique. Une sphère de cristal y voisinait avec un jeu de tarots étalé, un petit crocodile empaillé avec un serpent desséché ; il y avait aussi quelques vieux livres parmi lesquels Bob n'aurait pas été étonné de découvrir les Admirables Secrets du Grand Albert et les Clavicules de Salomon.

Assise derrière la table, une créature aussi abracadabrante que tout ce qui l'entourait. C'était une femme à laquelle il eût été difficile, voire impossible, de donner un âge précis. Elle pouvait avoir cent ans, mais aussi soixante. Vêtue de soies voyantes, les doigts chargés de bagues sans valeur, elle montrait un visage ridé comme les flancs d'un volcan, aux pommettes saillantes, aux yeux bridés. Un visage de Chinoise.

Longuement, la sorcière dévisagea ses deux visiteurs. Cette inspection dut la satisfaire – Morane et Bill essayaient de paraître aussi innocents que possible – car elle déclara :

— Vous êtes de bien gentils jeunes gens pour venir ainsi rendre visite à cette vieille Madame Mo. Que puis-je pour vous ?

En dépit de son apparence, il n'y avait rien d'asiatique en cette femme, et Bob comprit qu'elle n'avait sans doute jamais vu la Chine, qu'elle devait être née à Londres. Son anglais parfait

tendait d'ailleurs à corroborer la supposition de Morane, et ce dernier comprit que, telle quelle, madame Mo serait peut-être plus facile à manier.

A nouveau, Bob montra la carte reçue par Ballantine.

— Nous venons pour le masque du Tibet, expliqua-t-il.

Les regards de la sorcière se firent soudain soupçonneux.

— Pourquoi vous êtes-vous dérangés ? interrogea-t-elle. Il suffisait de me retourner cette carte, et je vous aurais aussitôt envoyé le Masque Sacré.

— Nous devions venir à Londres, dit Ballantine en exagérant à dessein son accent écossais, et nous avions envie de vous voir. Madame Mo, c'est un drôle de nom.

Le géant cligna de l'œil.

— Et puis, continua-t-il, vous avez dit un jour la bonne aventure à l'un de nos amis. Paraît que vous lui avez annoncé des choses extraordinaires, qu'il deviendrait riche, et il a gagné le gros lot à la loterie. Alors, on voudrait que vous nous prédisiez aussi un peu notre avenir à nous.

Un sourire triomphant apparut sur le visage de la femme.

— Madame Mo est infaillible ! claironna-t-elle. Madame Mo ne se trompe jamais !

Elle se calma soudain et, se reculant un peu, ouvrit le tiroir de la table, en disant :

— En attendant que je vous prédisse votre glorieux avenir, jeunes gens, je vais vous donner le Masque Sacré du Tibet.

Du tiroir, elle tira deux petites boîtes de métal – du plomb à ce qu'il parut à Bob – qu'elle ouvrit. De ses doigts décharnés, elle souleva les couvercles des boîtes et découvrit deux petits masques d'argent, d'un diamètre de trois ou quatre centimètres chacun, et dont l'image de la carte était la représentation exacte.

« Aucune erreur possible, pensa Morane. Il ne peut s'agir que de Lui... »

Un petit frisson de terreur naquit au creux des reins du Français à la pensée de ce personnage que, jusqu'à présent, en son for intérieur, il n'avait désigné encore que par ce pronom personnel, « Lui », comme s'il craignait de formuler son vrai nom. On craint ainsi de nommer certaines puissances mauvaises, de peur qu'elles ne se manifestent.

Ce fut ce moment que Bob choisit pour passer à l'action. Comme Madame Mo poussait les deux petites boîtes vers Bill et lui, il saisit l'un des poignets décharnés et demanda sèchement :

— Pourriez-vous nous dire, Madame Mo, pourquoi ces masques sont enfermés dans des boîtes de plomb ?

La sorcière sursauta, parut se troubler, puis elle expliqua d'une voix mal assurée, où perçait une peur naissante :

— Ils viennent du Tibet comme ça. Sans doute pour éviter qu'ils perdent leur pouvoir. Le plomb protège des influences néfastes.

— Les influences néfastes ! Mon œil ! fit Bob, qui commençait à avoir sa petite idée au sujet des « masques sacrés ».

Il décida de pousser Madame Mo dans ses derniers retranchements.

— Avez-vous déjà entendu parler de l'Ombre Jaune ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Cette fois, la vieille devineresse se troubla tout à fait. Ses yeux bridés s'élargirent de terreur et ses lèvres se mirent à trembler convulsivement. Malgré cela cependant, elle secoua la tête, en disant :

— L'Ombre Jaune. Je ne connais pas.

Bob lâcha le poignet de Madame Mo. Il haussa les épaules.

— Tant pis, fit-il sur un ton d'indifférence feinte, si vous ne voulez pas nous parler, à nous, ce seront les hommes de Scotland Yard qui vous interrogeront. Ils n'hésiteront pas à vous accuser de complicité d'assassinat. ...

La terreur de Madame Mo parut monter davantage encore. Elle hocha la tête avec désespoir, tout en murmurant :

— Non. Pas Scotland Yard. Pas Scotland Yard.

— Alors, insista Morane, dites-nous ce que vous savez sur l'Ombre Jaune et nous vous laisserons en paix.

Un éclat de rire amer s'échappa de la gorge contractée de la sorcière.

— Me laisser en paix ! Si je parle, l'Ombre Jaune, lui, ne me laissera pas en paix... Il me fera exécuter. Exécuter.

Morane fit mine de ne pas avoir entendu ces dernières paroles.

— Puisque vous ne voulez pas parler, dit-il en se levant, vous allez nous suivre à Scotland Yard.

Comme Madame Mo ne bougeait pas, Bill Ballantine ajouta, prenant son air le plus menaçant :

— Allons, en route. Ou, s'il faut que je vous prenne sous le bras comme un paquet de linge sale.

En parlant, l'Ecossais étendait ses grandes mains, aussi larges que des roues de brouettes, pour ensuite les fermer et les ouvrir lentement, comme s'il écrasait quelque chose. Cette mimique parut impressionner beaucoup Madame Mo, car elle fit d'une voix basse :

— C'est bien, je parlerai. Que voulez-vous savoir ?

— Dites-nous tout d'abord qui est l'Ombre Jaune et où nous pourrons le trouver, fit Bob. Nous aimerions connaître l'endroit où se trouve Jack Star, si vous le connaissez.

La vieille diseuse de bonne aventure hésita, saisie sans doute par une dernière crainte, sinon par un scrupule. Finalement, elle se décida.

— Le véritable nom de l'Ombre Jaune, commença-t-elle, c'est M...

Elle n'en dit pas davantage, car il y eut un petit choc sourd. Elle sursauta et une expression d'intense douleur, à laquelle se mêlait un peu de surprise, se marqua sur ses traits ravagés par les ans. Ses lèvres s'arrondirent pour prononcer un nom, mais rien n'en sortit et elle s'écroula soudain en avant, d'une pièce, la face contre la table, pour ne plus bouger. Entre ses omoplates, un poignard était planté jusqu'à la garde.

Durant quelques secondes, Bob Morane et Ballantine étaient demeurés immobiles. Un peu oppressés, comme si un poids avait pesé sur leurs poitrines, ils scrutaient l'ombre de la pièce derrière le fauteuil de la malheureuse Madame Mo, cette ombre d'où devait avoir jailli l'arme mortelle et dont, lentement, une forme humaine se dégageait à présent. Aussitôt, les deux amis reconurent le Birman aux mâchoires chevalines qui les avait accueillis à leur arrivée. Dans son poing droit, l'homme tenait un long couteau à la lame brillante et, sur son visage sombre se lisait une froide détermination de tuer.

Lentement, sans quitter les visiteurs du regard, le Birman s'avancait. Morane ne lui laissa cependant pas le loisir d'approcher davantage. Sa main droite, creusée en forme de cuiller, cueillit la boule de cristal massif posée sur la table et, d'un mouvement circulaire du bras, il la propulsa, à la façon d'un boulet, vers l'agresseur. Cette action fut si rapide que l'homme au poignard n'eut pas le temps de se dérober. Atteint en pleine poitrine par la lourde masse de cristal, la respiration coupée, il poussa un hoquet, tandis que le bras armé du poignard lui retombait le long du corps. Ballantine ne lui laissa pas le temps de récupérer. Avec une souplesse que ne laissait pas supposer son énorme corps, il bondit par-dessus la table et, d'un terrible crochet du droit à la pointe du menton, mit définitivement le meurtrier hors de combat.

Comme Bill revenait vers lui, Bob souleva la tête de Madame Mo, mais la sorcière était bien morte.

— Allons, elle ne parlera plus, fit Bill. Ce coquin — il désignait le Birman — a fait mine de quitter la pièce, pour y pénétrer à nouveau, sans que nous nous en apercevions, par cette autre porte, située derrière Madame Mo. L'obscurité quasi totale régnant en cet endroit l'aura servi et il aura pu suivre notre conversation. Quand il comprit que Madame Mo, qu'il était sans doute chargé de surveiller, allait nous révéler l'identité de son maître, il l'a tuée en lui lançant un de ses couteaux.

— Cela a dû se passer de cette façon, approuva Bob. Le reste regarde le Yard. Nous allons prévenir Sir Archibald Baywatter, afin que ses hommes viennent perquisitionner dans cette maison. Ils ont l'expérience de ce genre d'opération et ne manqueront pas de découvrir des choses intéressantes.

Tout en parlant, Bob avait refermé les deux petites boîtes de plomb contenant les masques. Il en tendit une à Ballantine et empocha l'autre, en disant encore :

— Emportons ces babioles. Elles devront être étudiées avec soin par les experts de Scotland Yard, et j'ai dans l'idée que ladite étude nous réservera des surprises... Maintenant, ligotons notre lanceur de couteaux, puis tâchons de trouver un téléphone pour nous mettre sans retard en rapport avec Sir Archibald et...

Morane n'eut pas le loisir d'achever. Un cri avait retenti au-dehors, tout proche, déchirant le silence de la nuit comme un poignard déchire une peau de tambour trop tendue. Une sorte de plainte longuement modulée, à ce point lugubre qu'elle semblait n'avoir pu être poussée par aucun être vivant, bête ou homme. Presque aussitôt, un second cri éclata, semblable au premier, puis un troisième, un quatrième, tous venant d'une direction différente.

Ballantine et Morane échangèrent des regards inquiets.

— Qu'est-ce que c'était, à votre avis, commandant ? interrogea l'Ecossais.

Une terreur latente avait envahi les traits de Bob Morane.

— Ce que c'était, Bill ? fit-il d'une voix blanche. L'appel des *dacoïts* tout simplement.

Bob connaissait, pour avoir eu affaire à eux déjà, les redoutables tueurs indous dont la secte semblait, sous l'impulsion d'un nouveau maître, avoir pris récemment un regain d'activité. Les dacoïts, experts dans l'art de tuer, étaient des adversaires redoutables, car ils maniaient le poignard avec une incroyable dextérité, et leur âme ne connaissait ni la peur, ni la pitié. C'étaient des bêtes féroces enfermées dans des enveloppes humaines.

Serrant à la fois les poings et les mâchoires, Bob Morane avait réussi à reprendre tout son empire sur lui-même.

— J'aurais dû penser que, si l'Ombre Jaune et Lui ne font qu'une seule et même personne, il employait des dacoïts, murmura-t-il.

Ensuite, à haute voix, il reprit, à l'adresse de Bill :

— Ils sont tout autour de nous, et nous allons devoir fuir pour sauver nos vies. Les dacoïts ne plaisantent pas. Avant tout, éteignons la lumière.

Il fit jouer l'interrupteur de l'unique lampe posée sur la table, et l'obscurité se fit dans la pièce.

— Maintenant, reprit encore Morane, filons.

Il entendit Ballantine qui se dirigeait vers la porte.

— Non, pas par-là, Bill. Par la fenêtre.

Cette fenêtre devait donner sur le côté de la maison. Silencieusement, Bob l'ouvrit et tous deux prêtèrent l'oreille,

attentifs au moindre bruit. Comme rien ne se faisait entendre, ils s'enhardirent et enjambèrent l'appui de la croisée, pour prendre pied sur un terrain vague encombré de vieilles caisses et futailles. Longeant le mur, prêts à réagir à toute agression, ils s'avancèrent vers la rue. Ils allaient atteindre l'angle de la maison quand, venant de derrière un amoncellement de tonneaux démantibulés, une voix se fit entendre. Ce n'était qu'un chuchotement, mais Morane et son compagnon distinguèrent cependant nettement les mots prononcés : *Si vous voulez retrouver Jack Star, allez au numéro 92, Phalanx Street. 92, Phalanx Street.*

Ni Morane ni Ballantine n'eurent le temps de s'étonner. Il y eut un bruit de fuite et une ombre, quittant l'abri des tonneaux, fila vers le fond du terrain vague, où elle se perdit.

Avant de se demander s'ils allaient suivre ou non ce conseil qui venait de leur être donné, les deux amis devaient songer à sauver leurs vies. D'où ils se trouvaient à présent, ils pouvaient observer la rue, qui leur parut déserte.

— A la voiture ! murmura Bob. Si nous en avons encore le temps.

Les deux amis bondirent. En quelques enjambées, ils traversèrent le jardinet et débouchèrent dans la rue. A toute vitesse, ils se mirent à courir en direction de l'endroit où ils avaient abandonné la Jaguar. Ils atteignirent cette dernière sans que personne tentât de leur barrer le chemin. Aussitôt, Ballantine s'installa au volant et mit le contact. Le démarreur fonctionna, mais le moteur ne tourna pas. Bill fit une seconde tentative, sans plus de résultat.

L'Ecossais poussa une exclamation de colère.

— Quelqu'un a trafiqué mon engin ! Si je tenais celui qui...

Ballantine mit pied à terre et, soulevant le capot de la Jaguar se mit à farfouiller par-dessous.

« C'était trop beau, pensa Morane. J'aurais dû me douter que l'Ombre Jaune ne nous laisserait pas échapper aussi aisément. A présent, nous allons avoir à nous expliquer avec les dacoïts. J'ai froid dans le dos rien qu'en y songeant... »

VI

Il n'avait guère fallu bien de temps à Bill Ballantine pour découvrir l'origine de la panne.

— La pompe à essence ! rugit-il en émergeant de dessous le capot. L'ont fichue en l'air ! Massacrée à coups de marteau ! Ce ne sont pas des fignoleurs vos dacoïts, commandant.

— Peut-être pas en mécanique, reconnut Bob qui, à son tour, avait mis pied à terre. En ce qui concerne le maniement du couteau par contre, tu peux leur faire confiance. D'authentiques champions.

Avec mauvaise humeur, le géant referma le capot d'un coup sec.

— Qu'allons-nous faire, commandant ? interrogea-t-il. Nous avons peu de chances de trouver un taxi dans ce coin perdu.

— Les dacoïts ne nous laisseraient d'ailleurs pas le temps de le prendre, Bill. On ne les voit pas, mais ils sont autour de nous, inutile d'en douter. Attendons qu'ils se manifestent. De cette façon, nous pourrons les localiser et agir en conséquence.

Sans prononcer d'autres paroles, les deux amis demeurèrent auprès de la voiture, scrutant les ténèbres autour d'eux pour tenter d'y déceler d'éventuelles présences. Seuls, dans le silence, des halètements lointains de locomotives s'imposaient, et aussi les plaintes des oiseaux aquatiques, issus des marais proches.

— Vont-ils s'amener à la fin ? s'impatienta Bill Ballantine.

Un ricanement amer échappa à Morane.

— Quand on parle du loup, on en voit la queue, mon vieux Bill, Les voilà en effet qui s'amènent.

Devant eux, trois formes humaines venaient d'émerger des ténèbres et s'avançaient lentement, avec la sûreté de fauves marchant vers leurs proies.

— Ils ne sont que trois, fit Bill. Le combat ne sera pas trop inégal.

Morane s'était retourné, pour apercevoir un autre trio d'adversaires venant vers eux de l'autre extrémité de la rue.

— Ils sont six, Bill, et nous sommes sans armes. Eux possèdent des couteaux et savent s'en servir.

L'Ecossais hocha la tête.

— Vous avez raison, commandant. La retraite nous est coupée et, cette fois, si nous sortons vainqueurs de cette bataille...

— Ne nous désespérons pas, coupa Morane. Inutile d'accepter un combat trop inégal. Nous pouvons encore fuir.

— Fuir ? Mais comment, commandant ? Ces sacrifiants ferment les deux extrémités de la rue.

Tendant le menton vers la gauche, Bob désigna une palissade bordant un terrain vague.

— Un bond au-dessus de cette clôture et nous filerons à toute vapeur à travers les vieux dépôts du chemin de fer, en direction de la rivière Lea, que nous tenterons de franchir à la nage.

— Et si les dacoïts courent plus vite que nous, commandant ?

— Alors, il nous faudra défendre nos vies. Mais ce n'est plus le moment de discuter. Ils approchent. Je compte jusque trois et nous sautons... Un... deux... trois...

Comme s'ils étaient montés sur ressorts, les deux amis jaillirent littéralement vers la palissade, et cela au moment où les dacoïts n'étaient plus, devant et derrière, qu'à une vingtaine de mètres d'eux. D'une détente, ils accrochèrent le sommet de la clôture de planches, effectuèrent un rétablissement et se laissèrent choir de l'autre côté.

— Maintenant, Bill, sprintons, jeta Morane. Plus nous galoperons vite, plus nous aurons de chance de faire de vieux os !

Ils s'étaient mis à courir à travers les terrains vagues encombrés de matériaux de toutes sortes, véritable dépotoir où, pendant des années, les services du chemin de fer avaient entassé le matériel périmé. Cimetière de locomotives et de wagons frappés à mort, de tronçons de rails, de chaudières éventrées, de tuyauteries tordues et trouées, de palans bancaux,

de grues rouillées faisant songer à des squelettes géants et incongrus, squelettes de gargouilles, de tarasques, de dragons figés sur l'immensité grise de la nuit.

Bob et Ballantine couraient avec l'énergie du désespoir, Morane surtout, car il connaissait les dacoïts, et il savait n'avoir aucune pitié à attendre d'eux. Des êtres n'ayant plus rien d'humain, des robots de chair animés par le seul désir de tuer. Et, en face de ces monstres et de leurs couteaux, le Français et son compagnon n'avaient que leurs poings pour toutes armes.

Derrière eux, les fuyards entendaient les pas pressés de leurs ennemis lancés à leur poursuite.

— Ils gagnent sur nous, fit remarquer Ballantine qui, visiblement, s'essoufflait, handicapé par son poids.

L'endroit atteint par Morane et Bill se révélait moins encombré, les vieilles ferrailles se faisant plus rares.

Devant eux, passé une large zone dénudée, on apercevait la zone plombée des marécages où la lumière indirecte de la lune mettait des reflets de marcassite. Sur la gauche, une ligne de lumières indiquait la proximité de la rivière Lea.

— Nous allons faire mine de nous diriger vers le marais, dit Bob, puis nous nous cacherons et, pendant que les dacoïts chercheront à nous repérer, nous filerons en direction de la rivière.

Ils coururent encore sur une centaine de mètres puis, comme ils arrivaient à hauteur d'une haute pile de traverses de bois, Morane dit encore :

— Cachons-nous ici.

En hâte, ils contournèrent la pile de traverses et s'accroupirent derrière. Sous ses pieds, Morane sentit rouler de petits corps durs. Il tâta de la main et comprit aussitôt que Ballantine et lui se trouvaient sur un amas de gros écrous rouillés et abandonnés là depuis des années sans doute.

— Bourrons nos poches de ces écrous, souffla Bob à l'adresse de son compagnon. Nous pourrions en avoir besoin avant longtemps.

Mais, déjà, les dacoïts étaient parvenus à leur hauteur. Ils ne s'arrêtèrent cependant pas et disparurent au-delà des derniers amoncellements de ferrailles.

— Ils pensent que nous nous sommes dirigés vers les marais, murmura encore Morane. Quand ils ne nous apercevront pas, ils reviendront sur leurs pas. Faisons une ample provision de vieux écrous et filons.

A pleines poignées, ils remplirent les poches de leurs vestes. Ensuite, s'efforçant de faire le moins de bruit possible, ils reprirent leur course, mais cette fois en direction de la rivière.

L'avantage que le subterfuge de Morane venait de leur faire gagner devait être de courte durée. Bill, qui s'était retourné, ne tarda pas à faire la constatation suivante :

— Ils ont retrouvé notre piste, commandant. Les voilà.

De derrière un groupe de nuages, la lune était apparue et, à sa clarté, Morane, en se retournant à son tour, put apercevoir les silhouettes des six dacoïts lancés à leurs trousses.

— Plus vite ! jeta Bob. Nous devons avoir atteint la rivière avant qu'ils nous aient rejoints, sinon...

Ce « sinon » renfermait les pires menaces, car les deux fuyards savaient que leurs poursuivants portaient la mort avec eux. La mort, et rien d'autre.

Jamais Morane et Bill Ballantine n'avaient couru de cette façon, et sans doute étaient-ils en train, talonnés par la peur, de battre tous les records olympiques de plat. Cependant, les assassins professionnels lancés à leurs trousses couraient comme des guépards et, sans se retourner, les deux amis pouvaient aisément s'imaginer les six dacoïts qui, le couteau à la main, les yeux brillant de folie meurtrière, se rapprochaient à chaque foulée.

Bob tourna la tête et se rendit compte que deux de leurs poursuivants, ayant devancé les autres, ne se trouvaient plus qu'à une cinquantaine de mètres de Bill et de lui-même. La lumière de la lune, qui luisait haut à présent dans le ciel, faisait briller le blanc de leurs yeux et les lames des longs poignards qu'ils tenaient à la main.

— La rivière ! jeta encore Morane dans un souffle. Nous devons atteindre la rivière !

C'était un peu comme si cette rivière était leur seule voie de salut. Excellents nageurs tous deux, ils espéraient sans doute pouvoir distancer leurs poursuivants en fuyant à la nage. Rien

n'était moins sûr cependant car, si les dacoïts nageaient comme ils couraient.

La berge était toute proche maintenant et, dans leurs dos, Bob et son compagnon percevaient le souffle des deux premiers dacoïts. Soudain, Bill s'écria :

— Un canot à moteur ! Là...

Une embarcation taillée pour la vitesse et équipée d'un gros moteur hors-bord se trouvait en effet amarrée à la rive. Le tout était de savoir si ce dernier était en état de marche.

En une ruée ultime, Morane et l'Ecossais atteignirent le bord de la Lea à hauteur du canot.

— Essaye de faire démarrer le moteur, Bill ! tonna Morane. Je m'occupe de ces bandits !

Tandis que Ballantine sautait à bord, le Français faisait face aux deux dacoïts. Le premier d'entre eux n'était plus qu'à quelques mètres et, sous le feutre crasseux qui le coiffait, Morane put apercevoir un visage sombre, tordu par un rictus de haine découvrant des dents blanches comme celles d'un loup.

Rapidement, Bob plongea la main droite dans la poche de sa veste, pour l'en tirer presque aussi vite. Le dacoït allait l'atteindre et, déjà la lame courbe du poignard se levait, quand le bras de Morane décrivit une courbe brève. Sa main s'ouvrit et la poignée d'écrous, lancée avec force, cribla la face du scélérat. Déjà, celui-ci, sûr d'atteindre sa victime, clamait son triomphe. Mais son cri se changea en un hurlement de douleur. Lâchant son couteau, il porta les mains à son visage et se laissa tomber sur le sol en poussant des gémissements.

Derrière Morane, Bill s'évertuait à mettre le moteur en marche. Il y parvint à l'instant précis où le deuxième dacoït se précipitait sur le Français.

— Embarquez, commandant ! hurla Ballantine.

Bob n'en avait plus le temps cependant. S'il faisait volte-face, la lame meurtrière le frapperait immanquablement. Dans chaque main, il serrait une nouvelle poignée d'écrous. Il les lança en même temps sur son agresseur, mais celui-ci, ayant prévu son geste, put se dérober et, seuls, quelques écrous le touchèrent sur le côté du visage. Cela suffit cependant pour

freiner son élan, et Bob mit ce répit à profit pour sauter à son tour dans le canot.

— En route ! hurla-t-il.

Le géant n'avait pas attendu cet ordre pour agir. Tournant à fond la manette des gaz, il fit bondir l'embarcation en avant, et cela à l'instant précis où le second dacoït s'apprêtait à sauter à bord. Le canot s'étant dérobé, son pied ne trouva que le vide, et il tomba à l'eau. Les autres dacoïts avaient atteint la berge eux aussi, mais tout ce qu'ils pouvaient faire à présent, c'était brandir leurs poignards en hurlant des menaces, bien inoffensives, à l'intention des victimes qui leur échappaient.

Comme Ballantine dirigeait le canot vers le confluent encore lointain de la Lea et de la Tamise, Bob se mit à rire.

— Allons, Bill, fit-il d'une voix joyeuse, nous voilà tirés d'affaire cette fois encore. En route pour Phalanx Street, maintenant !

— Phalanx Street ! s'exclama Ballantine. A votre avis, n'en avons-nous pas fait assez pour cette nuit, commandant ?

— Sans doute, sans doute, fit Bob en hochant la tête. Mais l'existence de Jack Star dépend peut-être de notre intervention...

— Et si nous avertissons Scotland Yard ?

— Le temps que Sir Archibald mette une équipe en branle, fit remarquer Morane, et il sera trop tard. Star est peut-être encore vivant. Mais pour combien d'heures ? Nous devons agir vite. Très vite.

Pendant de longues secondes, l'Ecossais continua à piloter l'embarcation en silence.

— Commandant, interrogea-t-il enfin, avez-vous une idée de l'identité de la personne qui nous a murmuré cet avis, alors que nous sortions de la maison de Madame Mo ? Cette personne qui semblait tellement soucieuse de ne pas être reconnue.

Morane secoua la tête.

— Pas la moindre idée, Bill.

— Et si c'était un piège ? Si l'Ombre Jaune voulait nous attirer dans un traquenard ?

— Je ne le crois pas. Pourquoi aurait-il voulu nous tendre un piège alors que, précisément, les dacoïts nous entouraient ?

C'est un peu comme si l'on avait tout mis en œuvre pour capturer un fauve enfermé dans une cage. Et puis, même si l'Ombre Jaune voulait nous attirer dans un traquenard, comme tu dis, nous devons y aller. Nous ne pouvons laisser Jack Star aux mains de ses ennemis.

Le géant haussa les épaules.

— Vous avez raison, commandant. Quand on a commencé à jouer les preux chevaliers, il faut continuer jusqu'au bout, même si cela doit se terminer par un Roncevaux.

La navigation fut interrompue à hauteur de Grove Hall Park. Le canot fut amarré et les deux amis sautèrent sur le quai, pour se mettre à marcher vers la jonction de Bow Road et de High Street. Là, ils trouvèrent un taxi en maraude, mais quand Bob parla de Phalanx Street au chauffeur, ce dernier s'exclama :

— Phalanx Street ? Je me demande ce que deux gentlemen iraient faire de ce côté.

— Que va-t-on faire dans une rue où il y a des maisons ? fit Ballantine avec un gros rire. Sans doute veut-on aller dans une de ces maisons. Pas de cet avis, l'ami ?

— Bien sûr, répondit le chauffeur avec un hochement de tête. C'est que, justement, dans Phalanx Street...

— Il n'y a pas de maisons, sans doute ? dit encore l'Ecossais.

— Je n'ai pas dit ça, je n'ai pas dit ça. Il y a encore des maisons, bien entendu, mais vaudrait autant qu'il n'y en ait plus.

— Que voulez-vous dire exactement ? demanda Morane.

— Ben voilà, Phalanx Street, c'est du côté de Poplar, dans un quartier qui a durement été touché jadis, durant le Blitz, et qui n'a pas été reconstruit. Naturellement qu'il y a des maisons dans Phalanx Street, mais elles sont vides, du moins ce qui en reste.

— C'est quand même là que nous allons, dit Bill Ballantine. Si vous ne voulez pas nous y conduire, nous trouverons bien une autre boîte à savon dont le conducteur serait moins regardant.

— Je n'ai pas dit que je ne voulais pas vous mener à Phalanx Street, s'empressa de déclarer le chauffeur. Seulement, je vous déposerai à l'entrée de la rue. Il y a eu pas mal d'agressions ces derniers temps, et la compagnie nous interdit de nous aventurer dans des coins de ce genre.

Bob et Ballantine grimpèrent à bord du taxi qui, dix minutes plus tard, s'arrêtait à l'entrée d'un quartier désert, sur lequel régnait un silence de nécropole. Bien entendu, on avait tant bien que mal pansé les plaies et c'était à peine si, par endroits, les effets du Blitz se remarquaient encore à quelque palissade bordant des terrains vagues, à de rares pans de murs isolés, à des toits troués laissant apercevoir l'enchevêtrement des poutres. Dans l'ensemble, tout était propre, net. « Comme dans un cimetière désaffecté, mais entretenu malgré tout », pensa Bob.

Le chauffeur avait tendu le bras, pour dire :

— Phalanx Street commence là-bas, droit devant vous. Allez-y, mais j'aime autant être à ma place qu'à la vôtre, gentlemen. Pour rien au monde, je ne voudrais vous accompagner.

Morane et Ballantine avaient mis pied à terre et, tandis que Bob payait le prix de la course, l'Ecossais faisait remarquer à l'adresse du chauffeur :

— Bah, que peut-il bien nous arriver dans ce quartier désert ? C'est seulement là où il y a des hommes que le danger commence.

— Ouais, ouais, ricana l'autre. Le tout n'est pas de savoir qu'un quartier est désert, mais de savoir pourquoi il le demeure. Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Sur ces paroles sibyllines, le chauffeur embraya en marche arrière, fit tourner son taxi sur place et s'éloigna en direction des docks.

VII

— Le tout n'est pas de savoir qu'un quartier est désert, mais de savoir pourquoi il le demeure, singeait Bill Ballantine en grimaçant et en se balançant d'une jambe sur l'autre.

L'Ecossais et Morane s'étaient immobilisés à l'entrée de Phalanx Street qui, privée de lumière, n'avait rien de bien engageant avec ses ruines grossièrement camouflées, sa chaussée défoncée où, sous la lumière avare de la lune, des mares d'eau boueuse luisaient comme des plaques de plomb poli. Un brouillard, encore peu épais, se mettait à tomber, noyant d'un voile de mystère les contours des maisons abandonnées.

Afin de dissiper le début d'angoisse pesant sur son compagnon et lui-même, Morane s'était mis à rire.

— Il ne faut pas trop prendre à la lettre la remarque du chauffeur, Bill. C'est sans doute un amateur d'humour noir.

— Humour noir ou non, nous savons, nous, que quelque chose d'anormal se passe dans cette rue. Est-ce que nous y allons, commandant ?

— Bien sûr, Bill. Pas plus que toi, je n'ai envie de me mêler des affaires de l'Ombre Jaune. Ce que j'en fais, c'est pour sauver Jack Star d'une mort certaine, s'il en est temps encore... Allons-y.

Lentement, ils se mirent en marche au milieu de la chaussée, jetant des regards attentifs autour d'eux. Pourtant, la rue semblait réellement déserte et ce fut sans avoir fait la moindre mauvaise rencontre qu'ils en atteignirent le numéro 92. C'était une maison assez vaste, carrée et bâtie en retrait de la chaussée, dont un long mur de briques la séparait. Elle semblait en meilleur état que ses voisines, du moins d'après ce que l'obscurité permettait de juger, et des planches, clouées devant les fenêtres des étages, indiquaient qu'elle était inhabitée. Sur le mur, tout près de la porte massive, en chêne bardé de fer, le

numéro 92 était peint en blanc à même les briques. Les chiffres étaient certes un peu effacés par le temps, mais ils demeuraient cependant lisibles.

— Pas à douter, nous sommes arrivés, commandant, souffla Ballantine. Voyons si cette porte est aussi docile que le rocher fermant la caverne d'Ali-Baba.

Après avoir fait jouer le système de fermeture, qui se révéla bloqué, le colosse appuya sa lourde épaule au panneau et poussa de toutes ses forces. Il ne s'entêta cependant pas longtemps.

— Rien à faire, murmura-t-il, faudrait au moins un canon de marine pour l'enfoncer.

Se baissant, il jeta un coup d'œil par le trou de la serrure.

— Tout ce que je puis distinguer, fit-il au bout d'un moment, c'est une clef tournée de l'intérieur. Cette vieille bicoque ne doit donc pas être aussi vide qu'elle en a l'air.

— Sans doute, fit Morane, mais ce n'est pas une raison pour croire que nous serons les bienvenus si nous nous annonçons.

Montrant le faîte du mur, il continua :

— Nous allons passer par-là, Bill. Grimpe d'abord. Je vais te faire la courte échelle.

S'adossant à la muraille, le Français joignit les mains en coupe à hauteur de son ventre. Ballantine y posa un pied, se souleva, posa l'autre pied sur l'épaule de son compagnon, effectua un rétablissement et se retrouva à califourchon sur le mur. Se penchant à plat ventre, il tendit alors la main à Morane qui, sautant légèrement, l'agrippa. D'un seul effort, le géant l'attira à sa hauteur et Bob se trouva en un instant à cheval à côté de son ami. Sous eux s'étendait une cour entre les dalles de laquelle poussaient de mauvaises herbes, et même de petits arbustes. Sans même se consulter, ils se laissèrent glisser et, à demi dissimulés par la végétation folle, ils attendirent, tapis contre le mur.

D'où ils se trouvaient, ils pouvaient à leur aise détailler la maison, dont l'apparence était plus rébarbative encore que quand on la voyait de la rue. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient, elles aussi, solidement barricadées à l'aide de planches. Quant à la porte, à laquelle on accédait par un perron de cinq ou six marches, elle semblait également défier tous les assauts.

Comme aucune présence humaine ne se manifestait, ni à l'extérieur ni à l'intérieur de la maison, Bob tendit le menton vers celle-ci et murmura :

— Allons jeter un coup d'œil jusque-là.

Accroupis, se camouflant de leur mieux parmi les mauvaises herbes, les deux hommes atteignirent la bâisse, mais ils eurent beau en faire le tour, c'est en vain qu'ils cherchèrent un quelconque point de pénétration. Portes et fenêtres étaient closes, et aussi les soupiraux. Il eût bien sûr été possible d'enlever les planches fermant l'une ou l'autre croisée, mais cela n'aurait pu s'accomplir sans bruit.

Derrière la maison, Ballantine découvrit un tuyau de descente des eaux de pluie. Il était en fonte, solide, et fixé à la façade par des crampons de fer.

— Si nous grimpions par-là, proposa l'Ecossais. Une fois sur le toit, nous découvrirons bien une tabatière quelconque. Au pis-aller, nous pourrons déplacer quelques tuiles.

Morane ne réfléchit pas longtemps.

— Cela me paraît la seule solution, fit-il. Grimpe d'abord, Bill. Quand tu seras sur le toit, il te suffira de frapper trois petits coups sur le tuyau. Je grimperai alors à mon tour. En montant ensemble, nous risquerions de desceller les crampons.

Saisissant le tuyau à pleines mains et prenant légèrement appui sur la pointe des pieds contre la muraille, l'Ecossais se mit à grimper. Malgré son poids et sa masse, il possédait une assez grande agilité et il atteignit rapidement le toit. Couché à plat ventre dans le chéneau, il frappa à trois reprises sur le tuyau de fonte. Morane se hissa à son tour et, au bout de quelques minutes, il se trouva étendu auprès de Bill, au bord d'un toit en pente douce, aux vieilles tuiles recouvertes de mousse.

C'est alors qu'un bruit leur parvint. Un bruit venant de l'intérieur de la maison, et qui ressemblait vaguement à un cri humain.

Pendant de longues secondes, les deux amis étaient demeurés silencieux, l'oreille tendue. Comme le bruit ne se reproduisait pas, Ballantine prit la parole, à voix basse.

— J'ai pourtant bien eu l'impression d'entendre quelqu'un crier, commandant.

— Tais-toi, Bill, coupa Morane qui, l'oreille collée aux tuiles moussues, écoutait dans l'espoir d'ouïr un nouvel appel.

Cet espoir ne devait pas être longtemps déçu, car le bruit retentit à nouveau, plus net. Cette fois, il n'y avait pas à en douter : il s'agissait bien d'un cri humain. Un cri étouffé.

— On dirait que quelqu'un appelle au secours là-dedans, fit l'Ecossais.

— Ce doit être Star, jeta Morane. Il m'a semblé que cela venait de ce côté.

Oubliant toute prudence, Bob se dressa et se mit à courir le long du toit, risquant à tout instant de glisser sur les tuiles couvertes de mousse humide. Bill Ballantine, faisant montre de plus de prudence, le suivait en progressant à quatre pattes.

En quelques bonds, Morane avait atteint un endroit, à trois mètres environ de l'arête latérale du toit. C'était de là, croyait-il, que les appels venaient. Pourtant, il ne distinguait pas la moindre ouverture, ni lucarne, ni chatière ; seulement les tuiles moussues, sans le moindre interstice.

— J'ai bien cru pourtant que cela venait de ce côté, grommela le Français.

A cet instant, la voix étouffée de Bill lui parvint.

— Eh, commandant ! Je crois avoir trouvé quelque chose... Cela ressemble à une vieille cheminée.

Faisant volte-face, Bob marcha vers l'endroit où son ami était accroupi. Il allait l'atteindre, quand son pied glissa sur la mousse. Il tomba en avant, à plat ventre, et commença à glisser, la tête la première, le long de la déclivité, vers le vide. Soudain, il eut la sensation qu'un anneau de fer se refermait autour de sa cheville. C'était Bill qui, à la dernière seconde, l'avait saisi. Lentement, le colosse tira son compagnon à lui, et quelques instants plus tard, Morane avait retrouvé son équilibre.

— Merci, Bill, murmura-t-il. Sans toi, je faisais le plongeon. Pas moyen de se rattraper sur ces tuiles glissantes. Je te dois la vie.

Le géant se mit à rire tout bas.

— Comme si, entre nous, commandant, nous en étions à une dette de reconnaissance près. On s'est tant de fois sauvé la vie l'un l'autre... Mais regardez ce que j'ai découvert. On dirait

les restes d'une cheminée. J'ai failli trébucher dessus et faire le plongeon, moi aussi.

Tout en parlant, Bill Ballantine montrait à Morane un bâti carré, en briques, haut de vingt centimètres à peine et entourant une ouverture fermée par deux barreaux de fer formant croix et, un peu plus bas, par une fine toile métallique semblable à celle dont on se sert pour confectionner les moustiquaires.

— Cela ressemble assez à un tronçon de cheminée, en effet, constata Morane, mais je crois plutôt qu'il s'agit là d'une bouche d'aération. Jadis, il devait exister un auvent quelconque destiné à empêcher la pluie de pénétrer. Quant au grillage métallique, il a probablement été tendu à l'intention des rats, qui doivent abonder ici, car nous ne sommes pas bien loin des docks.

Bob demeura un instant pensif, puis il continua :

— Il n'y a pas à douter, les cris que nous avons entendus venaient de cette ouverture. Faudra descendre là-dedans, Bill.

— Descendre là-dedans ? Mais vous n'y pensez pas, commandant ! Vous, vous y réussirez peut-être, mais moi ! Autant vouloir faire passer un éléphant par le chas d'une aiguille.

Sans paraître avoir entendu cette remarque, Morane se pencha sur l'ouverture et saisit l'un des barreaux à pleines mains. De toutes ses forces, il tira, mais le ciment, quoique ancien, tenait bon et la pièce de métal ne bougea pas.

— Si tu essayais, Bill.

Le colosse glissa à son tour les bras dans l'ouverture, empoigna l'un des barreaux, banda ses muscles et opéra une violente traction. Tout d'abord, rien ne se passa puis, soudain, il y eut un craquement bref et le barreau se détacha. Ballantine le cala entre deux tuiles, de façon à ce qu'il ne puisse rouler le long du toit.

— Ouf ! fit-il. J'ai dû en mettre un coup. J'ai cru que mes tendons allaient céder. A l'autre maintenant.

Le second barreau subit le sort du premier. Tirant alors un solide canif de sa poche, Morane l'ouvrit et se mit à découper la toile métallique à ras de son support. Quand le passage fut libre, Bob se tourna vers son compagnon et dit simplement :

— Allons-y.

— Réellement, vous ne comptez pas descendre là-dedans, commandant ? s'inquiéta à nouveau Ballantine. On risque de s'y coincer et de rester bloqués.

— Si tu ne veux pas me suivre, fit Bob avec impatience, demeure ici et fais le guet. J'irai seul.

— Pas question, commandant. Je sais qu'il est impossible d'essayer de vous faire changer d'avis. Alors, comme je ne veux pas vous abandonner, tout ce qui me reste à faire, c'est vous suivre. Si, plus tard, on retrouve mon squelette coincé quelque part dans ce boyau, vous en serez responsable.

— Je passe devant, fit Morane. Et tâche de ne pas me dégringoler dessus. Je ne tiens pas à mourir écrasé.

En prononçant ces paroles, Bob se laissait glisser, les jambes en avant, dans le conduit. Les parois étaient constituées de briques assemblées grossièrement et entre lesquelles il était assez aisé de trouver prise. Tout en descendant, Morane prêtait l'oreille, mais en vain : les appels perçus tout à l'heure ne se faisaient plus entendre.

Bob était descendu de quelques mètres – deux ou trois peut-être – quand, à tâtons, il sentit une ouverture carrée, entrée d'un second conduit, horizontal celui-ci, qui venait s'embrancher au premier. Pendant un instant, il demeura perplexe. Devait-il continuer à descendre ou, au contraire, emprunter ce nouveau passage ? A ce moment, il sentit un choc à l'épaule. C'était Bill qui, continuant sa descente, venait de le heurter du pied. Saisissant à pleine main la cheville de son ami, Morane leva la tête et chuchota :

— Stop, Bill.

Le Français demeurait indécis, quand un bruit de voix humaine frappa ses oreilles. Il ne pouvait comprendre les paroles prononcées, mais il eut bientôt la certitude que les sons lui parvenaient par le boyau horizontal. C'était donc pour ce dernier qu'il fallait opter.

A nouveau, Bob leva la tête vers Ballantine.

— Bill, souffla-t-il encore, à ma hauteur s'ouvre une galerie horizontale, c'est celle-là qu'il nous faut emprunter. Continue à me suivre.

Après une série de contorsions, il réussit à s'y glisser, pour progresser lentement à plat ventre. Il avait à peine avancé de cinquante centimètres, quand la voix de Bill lui parvint :

— Commandant ! Commandant ! Pas moyen d'avancer. Ce maudit conduit est encore plus étroit que l'autre. Mes épaules sont bloquées.

Morane comprit que son compagnon ne pouvait tenter l'impossible. Ses propres épaules raclaient les parois, et Bill possédait une carrure plus large que la sienne, il s'en fallait de beaucoup.

Tournant la tête aussi fort qu'il le pouvait, Bob commanda, toujours à voix basse.

— Demeure où tu es, Bill. Je vais continuer seul. Attends-moi.

— Soyez prudent, commandant.

Continuant à ramper, Morane atteignit un endroit où le conduit formait un coude. Une fois ce dernier franchi, Bob distingua, devant lui, une vague clarté. Cette fois, il le sentait, le but n'était plus loin. Mais quel but ? Malgré sa certitude d'avancer en plein inconnu, Morane progressa encore, jusqu'à ce que l'étroite galerie fût obstruée par une nouvelle toile métallique, de derrière laquelle venait la lumière, à présent plus vive. En regardant à travers le fin treillage, Morane pouvait même distinguer la source de cette lumière : une vieille lampe à pétrole accrochée à un plafond. Le boyau débouchait dans une chambre, et cette chambre devait être occupée, puisqu'une lampe y était allumée.

Du bout des doigts, Morane tâta la toile métallique et sentit qu'elle résistait. Il voulut alors prendre le canif glissé dans la poche de sa veste, mais l'étroitesse du conduit rendait ce simple geste difficile. Après s'être meurtri le coude, déchiré la main contre la brique, il réussit finalement à s'emparer du canif. Avec les dents, il ouvrit la lame, et il allait s'en servir pour fendre la toile, quand un nouveau bruit de voix parvint jusqu'à lui, très proche à présent.

— Pitié, Monsieur Ming, pitié... Je vous en prie, Monsieur Ming... Je ne voulais pas... Je ne voulais pas.

Cette voix, Bob Morane la reconnut aussitôt. C'était celle de Jack Star.

VIII

« Monsieur Ming ! songea Bob. Je ne me trompais donc pas. L’Ombre Jaune et lui ne font donc bien qu’une seule et même personne ! »

A présent qu’aucun doute ne lui était plus permis sur l’identité du mystérieux personnage auquel, en voulant sauver Jack Star, il s’attaquait, le courage lui manquait. Déjà, précédemment, sa route avait croisé celle de ce Monsieur Ming et il savait de quel redoutable adversaire il s’agissait². Ce Ming était Satan incarné, et Bob ne pouvait songer à lui sans éprouver un frisson d’angoisse. Malgré cela, il ne tarda pas à retrouver toute sa froide volonté d’action. Si, pour sauver Star, il lui fallait affronter une seconde fois Ming, il le ferait, même s’il devait y laisser la vie. Là, tout près, un homme, un ami, se trouvait en danger de mort, et il fallait avant tout songer à le secourir.

Lentement, à l’aide de son canif, Morane se mit à découper la toile métallique. La lame crissait contre le fin fil de fer et, à chaque instant, Bob craignait que ce bruit, si faible fût-il, ne le trahît. Pourtant, il vint à bout de ce travail sans que rien se produisît. Quand la toile métallique fut rabattue, il risqua un coup d’œil par l’ouverture et vit, sous lui, une chambre carrée, sans fenêtre et à la porte soigneusement close. On n’apercevait aucun meuble et, un peu partout, le plâtre des murs s’écaillait, se soulevait en d’informes boursouflures, comme sous l’action de quelque lèpre minérale. A hauteur de plafond, l’humidité et la moisissure avaient laissé des traces verdâtres.

Tout cela, Morane l’avait enregistré en une fraction de seconde, car son attention avait été aussitôt attirée par cette forme humaine, étendue à même le plancher et recouverte d’une couverture. Seul, le visage émergeait, un visage pâle, torturé, dans lequel Bob reconnut celui de Jack Star. Le

²Lire : *La Couronne de Golconde*.

malheureux semblait dormir, car il avait les yeux fermés ; son subconscient lui avait sans doute dicté les mots entendus tout à l'heure.

Jack Star n'était cependant pas seul dans la pièce. Dans un coin, tout près de la porte, un homme se tenait accroupi contre la muraille et semblait dormir lui aussi. C'était un Chinois vêtu à l'européenne, mais dont les cheveux, plats et brillants, étaient relevés en chignon au-dessus du crâne.

Bob savait qu'en se laissant tomber dans la pièce, il risquait fort de réveiller cet homme, chargé assurément de surveiller Jack Star. Pourtant, il ne pouvait demeurer là. Il lui fallait agir. Laborieusement, il se tourna sur le dos et, sortant les bras du conduit, il accrocha le cadre de bois servant de support à la toile métallique. Se halant, poussant des jambes, il entreprit d'extraire son corps de la cheminée d'aération. Il y était presque parvenu, quand il sentit que le cadre cédait sous son poids. D'un sursaut, il se dégagea tout à fait, à l'instant précis où le cadre se détachait. Parmi une pluie de plâtras, Morane tomba dans la chambre. Il se reçut sur la pointe des pieds, roula en arrière et amortit sa chute à la façon des judokas. Déjà, le Chinois, réveillé, s'était mis sur pied et bondissait vers la porte, dans l'intention évidente de fuir, d'appeler à l'aide. Mais Bob, s'étant redressé, se précipitait lui aussi vers la porte, pour s'opposer à la fuite du gardien. Ce dernier comprit qu'il n'aurait pas le temps de sortir. Il fit face et, avec une rapidité inouïe, tira de dessous ses vêtements un couperet à lame courte et large, aiguisée comme un rasoir. Une arme qui, maniée par des mains expertes, devait provoquer de terribles blessures.

Devinant que son antagoniste possédait justement ces mains expertes, Morane recula d'un pas et, se baissant, s'empara de la couverture jetée sur le corps inanimé de Jack Star. Le Chinois dut deviner son dessein car, soudain, le couperet levé telle une hache, il se précipita à l'attaque. Vivement, avec le geste du pêcheur jetant son épervier, Morane lança la couverture, qui s'entortilla autour de l'agresseur, le paralysant momentanément. Sans attendre que le Chinois eût recouvré sa liberté de mouvements, le Français se baissa, empoigna les deux chevilles de son adversaire et tira vers le

haut. L'autre bascula et tomba à la renverse en lâchant son arme, tandis que son crâne sonnait contre le plancher.

Ce traitement énergique n'avait cependant pas encore mis le gardien définitivement hors de combat, car il se mit à crier d'une voix aiguë :

— A l'aide !... A l'aide !... On me...

Il n'en dit pas davantage. Morane avait bondi et, d'un coup du tranchant de la main sur la pomme d'Adam, il lui refoula les cris dans la gorge. Un solide crochet du droit mit fin à la bagarre. Aussitôt, Bob se précipita vers la porte et, après s'être assuré qu'elle était bien fermée de l'intérieur, il revint vers Jack Star. Bien que celui-ci eût les poignets et les chevilles liés, il semblait ne pas avoir trop souffert. Seules, plusieurs ecchymoses sur les joues et le front indiquaient qu'il avait été frappé, ce qui, dans le cas présent, pouvait être considéré comme un traitement de faveur.

Rapidement, Bob, à l'aide de son canif, coupa les liens de son ancien compagnon d'armes, qui n'avait toujours pas ouvert les yeux.

— Jack ! fit Morane à mi-voix. Jack ! C'est moi, Bob... Réveillez-vous, mon vieux.

Star ne tressaillit même pas. Pourtant, il vivait, car sa poitrine se soulevait lentement, régulièrement.

Empoignant Star par le bras, Morane le redressa et le secoua, doucement d'abord, puis plus violemment.

— Jack ! Mon vieux Jack ! C'est moi, Bob.

Pas la moindre réaction de la part du blessé. Cette fois, Morane perdit patience. A tout instant, on pouvait venir, et il lui était impossible de fuir en emportant Star sur son dos. Il y avait la porte, bien sûr, mais il devinait que le gardien mis hors de combat n'était pas seul dans la maison, que, dès qu'il aurait quitté cette pièce, d'autres séides de l'Ombre Jaune se dresseraient pour lui barrer la route.

Avec désespoir, Morane leva la tête vers l'ouverture béante du conduit d'aération, trois mètres plus haut. Seul, il parviendrait peut-être à l'atteindre, et encore, ce n'était pas certain. Mais, avec Jack Star sur le dos, il ne pouvait bien sûr pas être question d'accomplir une telle prouesse.

Tout à coup, Bob tressaillit et prêta l'oreille. De l'autre côté de la porte, un bruit de pas feutrés se faisait entendre, comme si quelqu'un gravissait un escalier. « On vient, pensa Morane. Il est normal que tout le raffut que j'ai fait, et aussi les cris du gardien, aient attiré du monde. Il faut décamper au plus vite... »

Se penchant à nouveau sur Jack Star, Morane le secoua en disant :

— Jack ! Réveillez-vous ! Réveillez-vous !

Cette fois, le blessé ouvrit les yeux et, quand il reconnut Morane, il laissa échapper une exclamation de surprise.

— Bob ! Vous ? Comment êtes-vous parvenu jusqu'ici ?

— Peu importe, jeta Morane. Il nous faut quitter ces lieux maudits sans retard.

— Quitter ces lieux ? fit Star d'une voix faible. Je ne demande pas mieux. Mais comment ?

— Là-haut, expliqua Bob, il y a un conduit d'aération. Vous monterez sur mes épaules et vous vous y glisserez. Ensuite, je grimperai à mon tour.

« C'est vite dit, pensa-t-il, mais comment ? S'il y avait seulement, dans cette chambre, un meuble quelconque sur lequel je puisse grimper... » Soudain, ses regards tombèrent sur la couverture qui, tout à l'heure, avait servi à maîtriser le Chinois, et il sourit... S'emparant de ladite couverture, il la déchira en quatre bandes qu'il tordit séparément et noua ensuite bout à bout. Il avait ainsi une corde grossière, longue de cinq mètres environ.

Bob revenait vers Star, quand des coups sourds ébranlèrent la porte, tandis que des appels retentissaient, en chinois.

— Il faut agir vite, dit le Français. Vous allez attacher ce lien autour de votre taille, Jack, et quand vous serez là-haut, dans le conduit, qui est fort étroit, vous vous y calerez de votre mieux. Alors, je n'aurai qu'à me hisser pour venir vous rejoindre.

Jack Star s'était redressé et, rapidement, Morane lui noua la corde improvisée autour des reins. Bob aida alors son ancien compagnon d'armes à se relever tout à fait ; puis il lui montra l'entrée du boyau en disant :

— Il faudra monter sur mes épaules, puis vous accrocher aux rebords du conduit et vous y enfourner. En aurez-vous la force ?

Un petit rire grinçant s'échappa d'entre les lèvres décolorées de Jack Star.

— Je ne suis même pas encore convalescent, Bob, et ces dernières heures ont été bien pénibles pour moi. Pourtant, j'en ai vu d'autres, et il s'agit pour le moment de sauver ma peau. Je trouverai l'énergie nécessaire.

Des coups de plus en plus furieux secouaient le battant, indiquant qu'il n'y avait plus un seul instant à perdre. Bob se plaça sous le trou et, avec son aide, Star parvint à se hisser sur ses épaules. Comment le blessé, dans l'état de faiblesse où il se trouvait, réussit-il à réaliser cet exploit ? Il serait difficile de le dire. Sans doute étaient-ce ces coups frappés à la porte, vraies menaces de torture et de mort, qui lui procuraient un regain de vigueur. Toujours est-il qu'il parvint à saisir le rebord du conduit d'aération. Une secousse ébranla Morane. Celui-ci comprit que Star prenait son élan. Ses pieds quittèrent les épaules de Bob et, à la première tentative, il réussit à glisser la tête et le buste dans l'ouverture. Pendant un instant, son équilibre demeura incertain, puis il s'immobilisa, les jambes seules pendant dans le vide, tout le poids du corps reposant sur les bras. Aurait-il la force nécessaire pour se retenir ?

Là-bas, derrière la porte, les coups avaient cessé, pour être remplacés par des poussées lourdes indiquant que l'on cherchait à enfoncer le battant. Au-dessus de lui, Morane vit se balancer les jambes de Jack Star, qui tentait de se soulever pour trouver un meilleur point d'appui. Durant d'interminables secondes, le blessé lutta ainsi, faisant appel à tout ce qui lui restait d'énergie. Finalement, il triompha et ses jambes disparurent complètement à l'intérieur du boyau. Quelques nouvelles secondes s'écoulèrent, puis la voix de Star parvint, assourdie, jusqu'à Morane :

— O.K., Bob, vous pouvez y aller.

Morane donna plusieurs tractions à la corde, qui tint bon. Alors, prenant appui des pieds contre la muraille, il se hissa

rapidement. Sa tête se trouvait à hauteur du conduit, quand la voix de Jack Star lui parvint à nouveau :

— Vite, Bob, je n'en puis plus !

Morane s'accrocha au rebord du conduit, en disant :

— Vous pouvez dénouer la corde et la tirer à vous, Jack. Ensuite, avancez pour me laisser de la place.

Une suite de raclements, de frôlements lui apprirent que Star s'insinuait plus avant dans le boyau, où il se glissa à son tour. Derrière eux, de violents craquements leur apprenaient que la porte était en train de céder.

Pendant quelques instants, Bob Morane et Jack Star demeurèrent immobiles, le bruit de leurs respirations haletantes se superposant aux craquements de la porte. Leurs fronts étaient couverts de sueur, mais ils ne savaient si c'était à cause de la chaleur régnant dans le boyau ou de l'angoisse qui les étreignait.

— Avançons, commanda Morane.

Rampant, ils se mirent à progresser le plus rapidement possible, et ils atteignirent bientôt le coude franchi précédemment par Morane. Quand Jack Star parvint presque à l'endroit où le conduit horizontal s'embranchait au tronçon vertical, il s'arrêta.

— Continuons, s'impatienta Bob Morane. Chaque seconde perdue diminue nos chances d'échapper à nos ennemis.

— Avancer, fit Star. Voudrais bien, mais il y a quelqu'un devant moi, qui bouche le passage...

Morane se souvint alors de Bill, qu'il avait laissé à peu près à cet endroit.

— C'est Jack Star qui m'accompagne, Bill, fit-il à haute voix. Il nous faut regagner le toit, fuir au plus vite.

La voix de l'Ecossais lui parvint, comme étouffée.

— Peux pas bouger, commandant. Suis bloqué.

— Comment cela, bloqué ?

— En vous attendant, j'ai voulu me retourner et je me suis coincé les épaules et les hanches. Impossible de me dégager.

D'où il se trouvait, Morane ne pouvait plus entendre ce qui se passait dans la chambre, mais il était fort probable que la porte avait cédé maintenant. Et, à cause de la maladresse de

Ballantine, ils se trouvaient immobilisés dans ce boyau, pris comme des rats dans un piège.

Une fureur incontrôlable s'empara de Morane.

— Tu dois bouger, Bill, cria-t-il. Tu dois bouger ! Tu m'entends ?

— Je voudrais bien, commandant, mais c'est impossible. Coincé ! Je suis coincé.

— Donne des secousses, de toutes tes forces.

— J'ai essayé, commandant, mais ça ne marche pas.

— Essaye encore ! Essaye, tonnerre !

Les hommes de l'Ombre Jaune devaient avoir pénétré dans la chambre maintenant. Avant longtemps, ils s'engageraient eux aussi dans le conduit d'aération.

— Tu dois te dégager, Bill, cria encore Morane, ou je viens te découper en tout petits morceaux, dont les rats se régaleront.

Pourtant, le colosse faisait de son mieux, Morane le savait. Il se démenait comme un démon dans sa prison de briques, ahanant, soufflant et transpirant, mais en vain.

— Je suis démolî, se plaignait-il. Ma peau est arrachée. Je saigne.

— Arrache-la toute, ta peau, perds-le jusqu'à la dernière goutte, ton sang, jeta Morane avec rage, mais dégage-toi.

A nouveau, Ballantine se secoua pour se libérer. Toujours vainement.

— Alors, ça bouge ? demanda Morane sur un ton d'impatience grandissante.

— Peux pas, commandant. Je suis démolî. Je saigne de partout... Venez me découper en petits morceaux, je ne l'aurai pas volé. Cela m'apprendra de vouloir jouer ainsi les hommes-serpents.

Bob Morane serra les mâchoires. Cette situation était ridicule. Il fallait que Bill réussisse à se dégager ! Il le fallait à tout prix ! Pourtant, Ballantine s'y évertuait de toutes ses forces et, s'il ne bougeait pas, c'est que cela lui était impossible. Alors, Morane décida d'user du seul moyen capable de mettre Ballantine hors de soi, de décupler ses forces.

— Bouge donc, sale Ecossais ! cria-t-il. C'est tout juste bon à se remplir de whisky jusqu'à devenir aussi gonflé qu'une outre.

C'est mou comme de la gomme, plus faiblard qu'un enfant nouveau-né. Mais bouge donc, sale Ecossais, que je puisse te flanquer une raclée quand nous serons sur le toit !

Un cri ressemblant à la fois au rugissement du lion et au barrissement de l'éléphant fit résonner les profondeurs du boyau. En même temps, on ouit un bruit semblable à celui que ferait un ours grizzly enfermé dans une cage trop étroite, et un grognement dans lequel se mêlaient rage et douleur se fit entendre.

— Je suis dégagé, commandant, fit Ballantine sur un ton plein de hargne. Regagnons le toit. J'aurai plaisir à vous faire rentrer vos insultes dans la gorge. Vous verrez si je suis mou comme de la gomme ! Je vous écraserai aussi sec qu'une vulgaire noix, tout commandant Morane que vous soyez !

— Calme-toi, Bill, calme-toi, dit Morane, et accepte mes excuses. Je savais que ces insultes te mettraient hors de toi et que la colère t'aiderait à te dégager. Bien sûr, je n'ai pas pensé un seul instant que tu étais un sale Ecossais, mou comme de la gomme et faiblard comme un enfant nouveau-né. Tu es juste le contraire de cela.

Il y eut un silence, puis le gros rire de Ballantine éclata.

— Pas à dire, commandant, vous m'avez bien eu ! J'ai marché comme un gosse colérique. Enfin, puisque cela a réussi.

— Gagnons le toit, jeta Morane, au plus vite.

Il fallut à peine quelques minutes pour que, Bob et Bill aidant Jack Star, les trois hommes parvinssent au-dehors. Quand ils émergèrent sur le toit, le brouillard, ténu tout à l'heure, s'était épaisse jusqu'à envelopper toutes choses d'une gaze d'un gris sale qui, par moments, se condensait en grosses gouttes d'eau mêlée de suie. Sous les fugitifs, la grande maison demeurait silencieuse, comme déserte, mais tous trois savaient qu'il n'en était rien, que le danger s'y cachait, sournois, telle une monstrueuse araignée au centre de sa toile.

IX

— Il faut retrouver le tube d'écoulement des eaux, fit Morane, rompant ainsi le silence qui s'était établi entre ses compagnons et lui.

Il tendit le bras vers la gauche et continua :

— C'est par-là mais, avec cette purée de pois, on n'y voit pas à beaucoup plus d'un mètre. Je vais tâcher de m'orienter. Suivez-moi avec mille précautions.

Il se mit à ramper sur les tuiles couvertes de mousse gluante et, silencieusement, Ballantine et Jack Star l'imitèrent. Ils devaient avancer fort lentement, car la surface du toit était glissante à l'extrême et, à tout moment, l'un d'eux pouvait être précipité dans le vide. Mais le chéneau fut néanmoins atteint sans accident. Une fois là, les trois hommes tentèrent de s'orienter. A cause de la brume, ils ne pouvaient cependant distinguer grand-chose, tout étant noyé sous des monceaux d'ouate grise.

— Vous vous y reconnaissiez, commandant ? interrogea Bill.

— Pas du tout, reconnut Morane. Mais, en principe, il n'y a qu'à suivre le bord du toit. Nous finirons bien par atteindre le tuyau. De toute façon, il faut trouver le moyen de descendre, sinon nous ne tarderons pas à être capturés... Quand nous aurons retrouvé le tuyau, nous nous laisserons glisser tout le long. En serez-vous capable, Jack ?

— Je ne sais... Peut-être..., répondit l'interpellé qui, en réalité, se sentait sur le point de perdre à nouveau connaissance.

Bob s'était remis à ramper le long du chéneau dans lequel, par temps de pluie, se déversaient les eaux coulant sur la pente du toit. Il fit ainsi cinq ou six mètres, jusqu'à ce que, au fond du chéneau, il sentit sous ses doigts une ouverture circulaire d'une dizaine de centimètres de diamètre environ. Le tuyau cherché était là, il n'y avait pas à douter. Se retournant vers ses compagnons, qui l'avaient suivi, Morane murmura :

— J'ai trouvé... Bill et vous, Jack, passerez les premiers pendant que je guetterai nos ennemis, qui doivent à présent cheminer dans le conduit d'aération. Si cela se présente bien, je m'arrangerai, avant de venir vous rejoindre, pour leur jouer un petit tour à ma façon.

— Je doute que M. Star puisse descendre par ses propres moyens, fit remarquer Bill. Il est trop faible et, à plusieurs reprises, j'ai dû lui prêter main-forte. Je propose de lui lier solidement les poignets. Il m'entourera alors la poitrine de ses bras, l'un passant par-dessus mon épaule droite, l'autre sous mon aisselle gauche, de façon à éviter qu'il ne m'étrangle. J'effectuerai la descente en le portant sur mon dos.

— Et si les crampons retenant le tuyau cèdent ? demanda Morane qui, pas un seul instant, ne crut l'Ecossais incapable de réussir un tel tour de force.

— Si les crampons cèdent ? fit le géant. Eh bien, M. Star et moi ferons le plongeon et, comme vous dites souvent, commandant, bonsoir la compagnie !

Il fut fait comme l'avait proposé Ballantine. A l'aide de sa cravate, Bob Morane lia soigneusement en croix les poignets de Star et, ce dernier ayant passé les bras autour du corps du géant, la descente commença. Bill, s'allongeant à plat ventre sur le chéneau, empoigna le rebord de celui-ci et, basculant les jambes dans le vide, saisit le tuyau de fonte. Jack Star l'aidait de son mieux, essayant de se changer le moins possible en poids mort.

Quand ses deux compagnons, l'un portant l'autre, eurent disparu sous lui, happés par le brouillard, Bob refit en sens inverse le chemin parcouru depuis leur sortie du conduit d'aération. Les talons fermement incrustés sous l'arête de deux tuiles, il attendit, accroupi, prêtant l'oreille. Une série de grincements sonores lui parvinrent. Il comprit que des hommes montaient vers lui, le long du boyau, et c'étaient leurs semelles, frottant contre la brique, qui produisaient ce bruit.

Morane sourit. « Pour qu'un liquide ne s'échappe pas d'une bouteille, que faut-il faire ? songea-t-il. Y mettre un bouchon, tout simplement. Voilà à quoi je vais m'employer... »

Très détendu, sûr de lui, Bob ne détachait pas ses regards du trou carré s'ouvrant à peine à cinquante centimètres de lui.

Bientôt, une faible lueur, sans doute celle d'une torche électrique, parvint jusqu'à lui. Quelque chose bougea dans l'ouverture, puis une tête d'homme apparut, des épaules ensuite. Aussitôt, Morane entra en action. Son poing droit frappa, touchant avec force le menton de l'homme. Il y eut un claquement sec et les épaules et la tête disparurent soudain dans le trou. Sous lui, Bob entendit un remue-ménage, des cris, des imprécations glapies en chinois.

« Voilà le bouchon mis sur la bouteille, pensa Morane. Mon lascar doit être K.O. et, en tombant, son corps se sera replié, obstruant le passage. Ceux qui sont en dessous auront bien de la peine à le dégager avant qu'il ait repris conscience et, quand j'ai frappé, j'ai mis toute la sauce afin d'envoyer mon homme pour un bon bout de temps dans le paradis des boxeurs... »

Satisfait du bon tour qu'il venait de jouer à leurs poursuivants, le Français redescendit le long du toit et, en rampant, regagna l'endroit où le tuyau de fonte débouchait dans le chéneau. Moins de cinq minutes plus tard, il rejoignait Bill Ballantine et Jack Star qui l'attendaient au bas de la muraille.

— Gagnons la rue, dit Morane. Sous peu nous aurons toute la bande sur le dos.

Ils allaient s'avancer en direction du mur franchi à l'aller, mais ils s'immobilisèrent. Venant d'un point situé entre cette muraille et eux, des éclats de voix retentissaient.

— La route nous est coupée, murmura Bob. Si nous voulons atteindre la rue, nous risquons de tomber sur un second groupe de poursuivants. Essayons de filer par-derrière.

Bill portant à demi Jack Star, qui sentait ses forces s'épuiser de plus en plus, les trois fugitifs gagnèrent le fond de la cour. Afin de ne pas se faire repérer au son, ils évitaient de courir et comme, d'autre part, le brouillard, en les dissimulant, les favorisait, ils n'eurent pas de peine à atteindre le mur opposé qui, ruiné, ne formait plus qu'un éboulis de briques, qu'ils franchirent aisément, pour déboucher dans ce qui leur parut être une suite de terrains vagues, envahis seulement par les mauvaises herbes.

— Nous allons pouvoir prendre de l'avance sur nos poursuivants, dit Ballantine. Cela ira, monsieur Star ?

— Je le crois, répondit le blessé d'une voix faible. Si vous me soutenez un peu, je pourrai courir ou, tout au moins, marcher très vite.

Pendant que ses compagnons échangeaient ces paroles, Morane frappait le sol à coups de talon.

— Cela rend un son creux, constata-t-il. Nous ne sommes pas sur des terrains vagues, mais sur l'emplacement d'anciens bâtiments rasés lors du Blitz. Les mauvaises herbes font illusion, car elles poussent partout. Il leur suffit d'un peu de terre amenée par le vent, de quelques fissures. En réalité, nous nous trouvons sur des caves et nous devons avancer avec précaution à cause des trous qui pourraient s'ouvrir sous nos pas.

Sur ces sages conseils, Morane, Bill Ballantine et Jack Star — ce dernier toujours soutenu par l'Ecossais — s'avancèrent lentement à travers les ruines. A cause du brouillard, ils marchaient presque en aveugles. Les avertissements de Bob devaient porter leurs fruits car, à tout moment, des trous noirs, aux bords déchiquetés, s'ouvraient devant eux et il leur fallait les contourner, pour reprendre ensuite leur route.

Ils ne devaient pas tarder à acquérir la certitude d'être poursuivis car, dans leurs dos, des appels, des cris étouffés montaient, indiquant que les hommes de l'Ombre Jaune se héraient afin de se communiquer les résultats de leurs recherches. Bientôt, connaissant parfaitement les lieux, ils retrouveraient la trace des fugitifs. En se retournant, ces derniers pouvaient d'ailleurs distinguer de vagues nébulosités, qui les renseignaient sur la position de leurs poursuivants, porteurs de torches électriques ou de fanaux.

Une ligne de murs bas, puis un sol pavé, indiquèrent à Bob et à ses compagnons qu'ils avaient quitté le champ de ruines et foulaien sans doute le sol d'une rue. Rapidement, Morane chercha à s'orienter. Au bout de quelques instants, il tendit le bras vers la droite.

— Fuyons de ce côté, dit-il. Je crois que c'est de cette direction que nous sommes venus. Pour être certains d'avancer en ligne droite et de ne pas quitter la rue, suivons la ligne des murs.

La fuite reprit mais, bientôt, les trois hommes se rendirent compte qu'ils avaient bien peu de chances d'échapper à leurs poursuivants. Non seulement ceux-ci, qui s'étaient séparés en plusieurs groupes, les pressaient de toutes parts, ainsi qu'en témoignait la lueur diffuse des lampes, mais Jack Star faiblissait de plus en plus. Il finit par s'arrêter, et Bill, qui n'avait cessé de le soutenir, sentit son corps mollir.

— Abandonnez-moi, murmura Star. Laissez-moi... Fuyez... Fuyez...

— Pas question, coupa Morane. Nous sommes venus ici pour vous sauver et nous ne nous en irons pas sans vous. Tâchons de nous mettre à l'abri quelque part afin que vous puissiez vous reposer un peu.

Sous un pan de mur en partie écroulé et formant auvent, ils trouvèrent le refuge cherché. Morane et Ballantine s'accroupirent, tandis que Jack Star s'allongeait sur le sol.

— Nous ne nous en tirerons pas, commandant, murmura Bill. Nos poursuivants se rapprochent et convergent vers nous — à chaque instant, leurs voix se font plus précises — et ils nous rejoindront avant peu. Ah ! s'il n'y avait pas M. Star. Mais il est si faible que je vais devoir le porter. Nous ne pouvons cependant pas l'abandonner.

Bob Morane ne répondit pas tout de suite. Il réfléchissait intensément.

— Il y aurait peut-être un moyen de s'en tirer, dit-il finalement, en relevant la tête. Les hommes de l'Ombre Jaune ignorent combien nous sommes exactement. Je propose que Jack et toi demeuriez cachés ici, sans bouger. Quand nos ennemis seront tout proches, je me découvrirai et me mettrai à courir, en faisant le plus de bruit possible, afin de les entraîner tous sur ma trace. Quand ils se seront éloignés, tu chargeras Jack sur tes épaules et tu t'empresseras de fuir ce quartier maudit. Si tu réussis, tu préviendras aussitôt Sir Archibald Baywatter, à Scotland Yard, pour qu'il envoie des équipes de policiers, avec autos radios et tout, de ce côté. Peut-être me retrouveront-ils encore vivant.

— Ou mort, s'ils vous retrouvent, commandant.

Le géant secoua la tête.

— Rien à faire, commandant. Je reste avec vous.

— Et moi, Bill, répondit Morane, je répète que je vais risquer le paquet, que tu sois d'accord ou pas. Tu feras ce que je te dis, un point c'est tout.

Ballantine n'insista pas. Toujours, à travers leurs aventures, Bob Morane avait pris la direction des opérations et, une fois encore, Bill le reconnaissait comme chef. Il demanda néanmoins :

— Et s'ils vous rejoignent, commandant, que se passera-t-il ?

Le Français se mit à rire silencieusement.

— Il me reste encore quelques poignées d'écrous, fit-il. C'est là une arme qui a fait ses preuves, tu le sais aussi bien que moi... Mais je crois qu'ils approchent. Bonne chance, Bill.

— Ne prononcez pas ce mot de « chance », commandant. Il porte malheur.

— Et toi, Bill, prononce tout ton saoul ce mot de « malheur », puisqu'il porte chance, répondit Morane qui, tout en étant un tantinet superstitieux, n'en avait pas moins la répartie facile.

Les voix des poursuivants retentissaient maintenant tout près et la lueur des lampes changeait le brouillard en une vapeur couleur d'or dans laquelle, bientôt, quelques silhouettes humaines se précisèrent.

Ce fut ce moment que Morane choisit pour bondir en avant, droit vers l'adversaire. Comme un boulet de canon, il passa parmi les hommes de l'Ombre Jaune, en bousculant plusieurs d'une poussée irrésistible. Quand il les eut dépassés, il se mit à courir, presque en aveugle, le long de la rue, dans la direction opposée à celle que ses compagnons à lui avaient tout à l'heure décidé de suivre.

Aussitôt, Bob entendit, derrière lui, le bruit d'une galopade effrénée. Il tourna la tête et comprit alors que la meute tout entière s'était lancée à ses trousses et que, s'il voulait lui échapper, il devait courir comme jamais encore il ne l'avait fait.

Pendant combien de temps Bob Morane avait-il fui ainsi, galopant semblait-il à travers un énorme paquet de coton ? Il lui eût été difficile de le dire. Transpirant, à bout de souffle, il en

était arrivé à ce moment où le temps paraît avoir perdu toute valeur, où les minutes semblent des heures, les heures des minutes. Un seul espoir demeurait en lui, c'était que Bill Ballantine et Jack Star aient pu s'échapper, pour prévenir à temps le Commissioner.

A plusieurs reprises déjà, le Français avait failli être rejoint mais, à la dernière seconde, par un subterfuge quelconque, il avait pu regagner le terrain perdu. C'était avec terreur qu'il envisageait le moment où ses ennemis le rejoindraient, non à cause du fait lui-même, mais parce que, derrière ces ennemis, il y avait ce Monsieur Ming, alias l'Ombre Jaune, un des seuls personnages qui, dans un passé encore assez récent, l'avait vraiment, lui, Bob Morane, réduit à merci. Et c'était à ce même homme, à ce démon incarné, à cet esprit du mal que Bob Morane avait sauvé la vie. Si Bob, en supposant une telle chose possible, devait regretter un jour une de ses bonnes actions, ce ne pourrait être que celle-là.

La meute glapissante de ses poursuivants toujours sur ses talons, Bob s'engagea dans une rue, au milieu de laquelle il continua à courir, en se demandant quand il réussirait enfin à sortir de ce quartier infernal, à travers lequel il tournait sans doute en rond, incapable qu'il était de s'orienter dans cette brume.

Soudain, il s'arrêta pile. Un mur vertical, haut de plusieurs mètres, se dressait devant lui.

— Une impasse ! murmura-t-il. Je me suis fourvoyé dans une impasse !

Ses poursuivants s'y étaient engagés, eux aussi, et à présent, il n'y avait plus moyen de rebrousser chemin. En hâte, Bob, longeant la muraille, chercha une issue. Quelques briques détachées, un soupirail, lui permettraient peut-être de se mettre hors de portée de ses ennemis. Tout à coup, comme il franchissait une grosse touffe d'herbes folles, le sol céda sous lui. Il tenta de se retenir, mais en vain. Dans un bruit de pierrailles, il tomba dans un trou noir, qui lui paraissait sans fond.

La chute ne dura cependant pas longtemps. Au bout de trois ou quatre mètres, il toucha la surface d'une eau nauséabonde,

dans laquelle il s'enfonça. Presque aussitôt, il revint à la surface et voulut se mettre à nager. Cela ne fut pas nécessaire cependant, car il avait pied, l'eau lui montant seulement jusque sous les aisselles.

« Il doit s'agir du gros tuyau collecteur d'un égout, pensa Bob. Une bombe aura crevé la voûte en explosant... Mais j'ai l'impression que les séides de Monsieur Ming ne sont plus loin à présent... »

Des voix retentissaient en effet au-dessus de sa tête, parlant chinois, langue que Morane connaissait assez pour comprendre que ses poursuivants s'étonnaient de sa brusque disparition.

« Pourvu qu'ils ne viennent pas jeter un coup d'œil dans ce trou, pensa encore Bob. Le mieux serait peut-être de m'éloigner. Je sens un léger courant. La Tamise n'est pas bien loin et, en suivant ce courant, j'ai sans doute beaucoup de chances d'y parvenir... »

Fendant de sa poitrine l'eau putride, il se mit à avancer dans ce qui lui semblait être un boyau large de deux mètres à peine. Quand il se fut un peu éloigné de l'ouverture par laquelle il était tombé, il leva les bras et ses mains rencontrèrent une voûte de pierres visqueuses.

Durant une demi-heure, Morane marcha ainsi. Le fond du boyau montait insensiblement, et bientôt, Bob n'eut plus de l'eau que jusqu'aux genoux, puis jusqu'aux chevilles. Un violent courant d'air frais et humide parvint jusqu'à lui, en même temps que des lambeaux de brouillard.

— La Tamise ! fit-il à mi-voix. J'ai atteint la Tamise !

Il ne se trompait pas mais, cependant, il dut bientôt déchanter, car il venait de se heurter à ce qui lui parut être des barreaux de fer. Certes, il avait bien atteint le fleuve, mais une solide grille l'en séparait.

Morane ne perdait pas facilement courage. Toutefois une brusque lassitude l'envahit devant ce nouveau coup du sort. Voilà qu'il croyait avoir échappé aux assassins lancés sur ses traces, et se trouvait finalement enfermé dans cet égout, sans la possibilité d'en sortir.

Un moment, Morane pensa appeler afin d'alerter quelque batelier, mais il pensa que ses cris pouvaient également attirer

l'attention de ses adversaires qui, assurément, devaient continuer à rôder dans les parages. D'ailleurs, à cause du brouillard, les navires devaient passer trop loin de la berge pour que ses appels fussent entendus.

« Pour le moment, songea Bob, c'est sans doute marée basse mais, avant longtemps, l'eau va monter et, si je ne parviens pas à me sortir d'ici, je risque fort d'être noyé. Je suis excellent nageur peut-être, mais pas poisson. »

Comme l'angoisse, voire la panique commençait à le gagner, Bob aspira plusieurs goulées d'air en s'efforçant de demeurer immobile, afin de retrouver son calme. Seul, du sang-froid pouvait le tirer du mauvais pas dans lequel il se débattait.

Avec soin, pour le peu que le lui permettaient les ténèbres presque totales, il examina la grille, la tâtant avec insistance, à la façon d'un aveugle. Les barreaux, carrés de section, avaient environ cinq centimètres d'épaisseur et Bill Ballantine lui-même, avec sa force herculéenne, ne serait sans doute pas parvenu à les ébranler. Quant à la serrure, elle était énorme et son pêne, glissé à fond dans la gâche, fait d'un bloc d'acier de dix centimètres de largeur sur trois d'épaisseur. Restait le sol. En s'accroupissant et en tâtonnant, Bob reconnut qu'il était couvert de larges pavés de grès réunis par du ciment et recouverts d'une couche de boue gluante. Le ciment cependant, rongé par les acides de l'égout, se révélait écaillé, friable.

— Si je parvenais à desceller quelques-uns de ces pavés, soliloqua le Français, peut-être réussirai-je à me glisser sous la grille. Mon canif m'aidera dans cette besogne.

Il tira le petit couteau pliant de sa poche et l'ouvrit. Aussitôt, il se mit à la besogne. Ce fut plus long, et surtout moins aisés qu'il ne l'avait cru. Il dut travailler pendant une heure pour parvenir à arracher le premier pavé, et cela non sans s'être écorché les doigts et arraché les ongles.

Les autres pavés furent plus faciles à déplacer et, en moins de dix minutes, il en eut descellé une dizaine, libérant un espace qui, en largeur tout au moins, pouvait lui livrer passage. Mais la hauteur de cet espace, elle, n'était guère suffisante. Pour parvenir à se glisser sous la grille, il fallait creuser davantage et, sous les pavés, il y avait une épaisse couche de béton, compacte

comme du métal et dans lequel la lame du canif, pourtant taillée dans l'acier le meilleur, ne mordait pas.

A nouveau, le découragement s'empara de Morane. Pendant qu'il travaillait, la marée avait monté et il avait à présent de l'eau jusqu'aux genoux. Une fureur, voisine du désespoir, fondit sur l'infortuné. Plié en deux, les mâchoires serrées, la sueur dégoulinant de son front, il se mit, le bras enfoncé sous l'eau, à piquer au hasard dans le béton, jusqu'au moment où sa lame se brisa net, au ras du manche. Et la marée continuait à monter, à monter...

— Je dois essayer de passer sous la grille, fit Bob à haute voix. C'est ma seule chance. Si je ne la tente pas immédiatement, il sera trop tard par la suite.

Il respira longuement et, se mettant à plat ventre dans l'eau noire, il glissa la tête sous la grille. La tête passa. Pour les épaules et le buste par contre, ce fut plus malaisé. Durant d'interminables secondes, Morane se contorsionna, se tortilla comme un serpent, déchirant ses vêtements, s'arrachant la peau du dos aux barreaux de métal rouillé. Par bonheur, sa longue expérience de la plongée sous-marine lui permettait de demeurer un temps assez long sous l'eau, sans respirer, et c'est ce qui le sauva. Après bien des efforts désespérés, il passa. Il se releva alors et, debout, de l'eau jusqu'à mi-cuisses, il demeura immobile, la bouche béante, respirant convulsivement pour absorber le plus possible de cet air nauséabond, chargé d'humidité et de suie, et qui lui paraissait cependant le plus salubre, le plus bienfaisant du monde.

Devant lui, Bob entendait mugir les sirènes de brumes, les trompes des remorqueurs, sans rien voir cependant à cause de la « purée de pois » qui, au ras de l'eau, se tassait comme de l'ouate.

La marée montait toujours, et Bob Morane comprit qu'il ne pouvait demeurer là. Le froid commençait à l'engourdir, et il lui fallait regagner la terre ferme au plus vite. Il avança de quelques pas. Le courant, assez violent en cet endroit, l'emporta et il se mit à nager avec une énergie voisine du désespoir.

X

« Me voilà, momentanément du moins, tiré des griffes des hommes de Ming, songeait Morane tout en tirant sa coupe le long du quai. Pourvu que Bill et Jack aient réussi à en faire autant ! »

En nageant, il essayait de scruter le brouillard autour de lui, mais c'était difficile, et il craignait que quelque embarcation le heurtât au passage, le mutilant d'un coup d'hélice. Rien de semblable ne paraissait devoir se produire cependant, car si les sirènes et les trompes continuaient à déchirer le silence de leurs voix sinistres, c'était assez loin, vers le large.

Pendant un temps qui demeurait incertain dans son esprit, Bob continua à nager, car il voulait s'éloigner le plus vite possible du quartier en ruine. Ce fut seulement quand le froid commença à l'engourdir qu'il songea à regagner la terre ferme. Suivant ses estimations, puisqu'il s'était laissé emporter par le courant, il devait se trouver quelque part du côté de Bugsbys Reach, non loin de l'embouchure de la Bow Creek.

Lentement, afin de ne pas s'épuiser davantage, il nagea vers la berge, passa entre deux grosses masses noires dans lesquelles il reconnut des péniches amarrées. Bientôt, après quelques nouvelles brasses, sa main rencontra une surface dure et rugueuse : le quai. Continuant à tâtonner, il ne tarda pas à trouver une série d'échelons de fer scellés à la muraille. Il se mit aussitôt à grimper et prit pied sur un large quai encombré de ballots, de caisses et de futailles de toutes sortes. A travers le brouillard, qui s'était légèrement dissipé semblait-il, on distinguait les silhouettes fantasmagoriques de grues et de palans. De-ci, de-là, des lampadaires allumés trouaient les ténèbres d'autant de taches de lumière faisant songer à de minuscules nébuleuses.

Afin de prendre sans retard du mouvement et chasser la torpeur due au froid, qui l'envahissait, Bob s'orienta

rapidement. A en juger par les quelques constatations qu'il pouvait faire, il se trouvait dans un endroit écarté des docks. A combien de distance du quartier désert qu'il venait de fuir ? Il n'eut pu le dire avec précision. En nageant, il n'avait pu cependant couvrir une bien grande distance.

Bob frissonna.

— Brrr, murmura-t-il. Serait temps de prendre un peu d'exercice de terrien. Avant tout, songeons à quitter les docks afin de trouver un taxi et gagner mon hôtel, où je pourrai me changer... J'aimerais savoir si Bill et Jack ont réussi eux aussi à se tirer d'affaire et à contacter Sir Archibald.

Il se mit en marche à travers le dédale formé par les amoncellements de caisses et de futailles, de ballots et de sacs, dans la direction où il croyait trouver la sortie des docks. Il marchait depuis quelques minutes à peine, quand il s'arrêta, prêtant l'oreille. Bientôt, il se rendit compte qu'il ne se trompait pas : plusieurs hommes venaient à sa rencontre, comme l'indiquait le bruit de leurs pas qui se rapprochait.

« Sans doute des ouvriers du port, pensa Morane, ou des veilleurs de nuit faisant leur ronde. Ils pourront m'indiquer le chemin à suivre pour sortir d'ici... »

Un mouvement d'instinctive prudence le fit se glisser à l'abri d'énormes barils dont l'odeur indiquait qu'ils contenaient du poisson séché ou en saumure. Les pas se rapprochaient et, bientôt, les promeneurs apparurent, très proches. Ils étaient deux et, comme ils passaient sous un lampadaire, Bob put, à travers le voile de brume, distinguer leurs traits. Il s'agissait d'Asiatiques qui, en marchant, regardaient avec attention autour d'eux, comme s'ils cherchaient quelque chose. Ils étaient misérablement vêtus et Morane entendit l'un d'eux dire, en *pidgin-english* :

— Si nous pouvions le retrouver, Monsieur Ming nous en serait reconnaissant. Mieux vaut être bien avec Monsieur Ming et, en outre, à ce que j'ai entendu dire, il paye bien ceux qui lui rendent service.

Les deux hommes avaient disparu depuis un moment déjà, happés par le *fog*, que Bob demeurait toujours à l'abri de ses barils.

— Ils sont à ma recherche, murmura-t-il. Les hommes de l’Ombre Jaune auront fait suivre le mot d’ordre de rechercher, le long de la Tamise et à travers les docks, un individu répondant à un signalement précis : le mien. Ce quartier regorge d’Asiatiques et aucun d’entre eux n’oseraient sans doute refuser son aide à ce mauvais génie de Ming... Il faut à tout prix que je m’éloigne au plus vite, que je trouve un taxi.

En se dissimulant de son mieux et en essayant d’amortir le bruit de ses pas, il reprit son chemin. Rapidement, il s’avéra que ces précautions n’étaient pas superflues car, à différentes reprises, il devait croiser sur sa route d’autres Asiatiques qui, tous avaient le même air inquisiteur que les deux premiers. A chaque rencontre cependant, Bob devait réussir à passer inaperçu, et il finit ainsi par sortir des docks.

Rasant les murs, il s’enfonça à travers des ruelles tortueuses et désertes à cette heure, où chaque maison, à travers le brouillard, semblait le fixer du regard torve de ses fenêtres. D’après ce que Morane supposait, il devait se trouver quelque part à l’est de Poplar et il considéra qu’en tournant carrément le dos à la Tamise il devait finir par atteindre une artère plus fréquentée, comme East India Dock Road ou Barking Road. Là, il trouverait aisément un taxi et serait tiré d’affaire.

Il ne devait cependant pas tarder à se rendre compte que le proverbe « Il y a loin de la coupe aux lèvres » était un exemple convaincant de la sagesse des peuples. D’autres Asiatiques, Indiens, Birmans et Chinois pour la plupart, et auxquels il ne dut d’échapper qu’en se dissimulant dans des coins d’ombre, croisèrent à plusieurs reprises son chemin, comme tout à l’heure dans les docks. Et Bob comprit que l’Ombre Jaune, ou ceux qui agissaient en son nom, avait fait tendre un véritable filet humain dans cette partie de l’East End. En Asie, Ming représentait une véritable puissance occulte, et il était fort possible, sinon certain que cette puissance s’étendait jusqu’en Occident.

Morane ne pouvait pas espérer échapper ainsi éternellement à ses ennemis. Les miracles cesseraient d’être des miracles s’ils étaient à répétition. L’inévitable se produisit. Comme il dépassait l’entrée d’une étroite ruelle, il tomba nez à

nez avec trois Chinois qui, à la description qu'on leur avait sans doute faite – description qui devait venir du gardien de Jack Star, qui seul avait vu Morane de très près – le reconnaissent aussitôt. Un cri fusa :

— C'est lui !

Déjà, Morane avait démarré, filant de toute la vitesse de ses jambes. Un peu partout, derrière lui, des appels retentissaient.

« Ils alertent leurs congénères, pensa Bob. Dans peu de temps, j'aurai toute une meute collée à mes talons. Au lieu de s'améliorer, comme je l'avais espéré, ma situation empire... »

En général, les Asiatiques, secs, maigres, résistants, sont d'excellents coureurs, et Bob ne doutait pas que, dans l'état de fatigue où il se trouvait, plusieurs d'entre eux n'auraient guère de peine à le rejoindre.

Sans ralentir, Bob tourna brusquement dans une rue adjacente. Il venait tout juste de s'y engager, quand un monstre aux yeux fulgurants se précipita sur lui. Il y eut un crissement strident de freins, mais Morane s'était déjà jeté de côté, contre la muraille. L'énorme limousine noire, une Rolls, s'était arrêtée à sa hauteur. La portière s'ouvrit et une voix que Morane connaissait – une voix de femme – murmura :

— Vite, commandant Morane ! Montez vite !

Il obéit et se tourna vers Tania Orloff, dont le visage ambré brillait doucement dans la pénombre. La jeune métisse ne lui laissa cependant pas le temps de s'étonner.

— Couchez-vous sur le plancher, commanda-t-elle. Vite ! Il y va de votre vie.

Une fois encore il obéit et quand, plié en chien de fusil, se faisant le plus petit possible à cause de l'exiguïté de la place dont il disposait, il se fut glissé sous le tableau de bord, il sentit que l'on jetait un manteau sur lui.

L'auto s'était remise à rouler doucement mais, bientôt, elle s'arrêta à nouveau. Bob entendit Tania Orloff demander à quelqu'un, sans doute par la vitre baissée :

— L'avez-vous retrouvé ?

Une voix d'homme, d'un Indien sans doute, ou d'un Birman, répondit :

— Pas encore, mensahib. Nous avons failli le rejoindre, mais il a réussi à nous échapper. Ce chien est très habile.

— Continuez à chercher, dit encore Tania. Et songez à la récompense.

La voiture démarra, pour rouler de plus en plus vite.

— Surtout, fit la jeune fille à voix basse, à l'adresse de Morane, ne bougez pas avant que je vous le dise. Tant que nous n'aurons pas quitté ce quartier, votre existence sera menacée.

— Vous pouvez vous relever, commandant Morane. Tout danger est écarté maintenant.

Bob rejeta le manteau sous lequel il commençait à étouffer et se redressa. Il se tourna aussitôt vers Miss Orloff, qui lui présentait seulement son fin profil, taillé semblait-il par un orfèvre.

— Ah ça, interrogea Morane, que signifie ?...

Tania ne tourna pas la tête et ses lèvres bougèrent à peine quand elle dit, très simplement :

— Je suis la nièce de Monsieur Ming, commandant Morane.

Bob sursauta, le souffle coupé, comme si l'on venait de le frapper violemment en pleine poitrine.

— La nièce de Monsieur Ming ! fit-il en écho.

Beaucoup de choses s'éclairaient pour lui. Il connaissait à présent l'identité de ce mystérieux informateur qui lorsque, en compagnie de Bill, il sortit de l'antre de feu Madame Mo, lui avait murmuré l'adresse de Phalanx Street. Il allait demander de nouvelles explications, mais la jeune femme prévint son désir.

— Mon père était Russe, et ma mère Chinoise. Ma mère était la sœur de Ming et, quand mon père mourut, ce fut Ming qui prit soin de nous. Ses bontés furent sans égales. Il nous combla de richesses et me permit de faire mes études ici, en Angleterre, dans les plus grandes écoles. Mon oncle est colossalement riche et ma mère et moi menions un train de princesses. Lorsque maman mourut, elle me fit jurer de toujours témoigner une reconnaissance aveugle à mon oncle, auquel elle me confia. Voilà pourquoi je le suivis dans la voie qu'il s'était tracée, me rendant sa complice. Mais, à présent, je suis à bout. Les crimes de l'Ombre Jaune me font horreur. Voilà pourquoi je vous ai porté secours.

— La nuit où nous nous sommes rencontrés pour la première fois, interrogea Morane, vous me suiviez ?

— Oui... Ming avait appris votre arrivée à Londres. Il vous connaissait et savait que vous pouviez vous révéler un adversaire redoutable. Comme il ignorait les raisons de votre présence en Angleterre, il me chargea de vous surveiller. Malheureusement – ou, plutôt, heureusement – le hasard fit que nous liâmes connaissance dans les circonstances que vous savez.

— Est-ce vous également qui, cette nuit, à la maison de Madame Mo, m'avez soufflé l'adresse de la maison où Jack Star se trouvait enfermé ?

— C'est moi. Continuant à vous suivre sur les ordres de mon oncle, je vous avais filé jusque Parrot Street. Je savais Jack Star en danger, car il constituait une menace pour Ming, et je voulais éviter qu'un nouveau crime soit commis. Voilà pourquoi, à votre sortie de la maison de Madame Mo, je vous ai donné, sans me découvrir, l'adresse de Phalanx Street.

— Et les dacoïts, ils étaient avec vous ?

Tout en continuant à regarder droit devant elle, Tania Orloff secoua la tête.

— Non, expliqua-t-elle. Madame Mo était une créature de Ming, mais celui-ci se méfiait d'elle, car il la savait faible, craintive. Il avait donc chargé une équipe de ses maudits dacoïts de la surveiller nuit et jour. C'est à ces dacoïts que vous eûtes affaire.

— Et comment se fait-il que, voilà quelques minutes à peine, vous vous soyez à nouveau trouvée sur mon chemin, Miss Orloff. Est-ce seulement un bienheureux hasard ?

— Pas tout à fait. Je vous avais suivi à Phalanx Street pour connaître la suite des événements, et vous prêter main-forte en cas de besoin. J'ai rencontré les hommes qui vous poursuivaient et ils m'ont appris votre fuite et celle de vos compagnons. Le lieutenant de Ming, qui commandait ces hommes, a fait courir le mot d'ordre, à travers tout le quartier des docks, de vous traquer. Faisant mine de surveiller les opérations, j'ai donc erré moi aussi dans ce quartier, espérant vous rencontrer avant qu'il soit trop tard.

— Et vous m'avez retrouvé juste à temps, fit Bob d'une voix joyeuse. Une fois, je vous ai sauvée, et vous venez de me rendre la pareille. Nous sommes donc quittes. J'aimerais cependant vous poser encore quelques questions.

La jeune femme se départit cette fois de son immobilité. Elle tourna légèrement la tête vers son interlocuteur et fit, tout en continuant à conduire :

— Posez ces questions, commandant Morane. Je verrai si je puis y répondre.

— Tout d'abord, demanda Morane, j'aimerais savoir pourquoi Jack Star, s'il présentait une menace pour l'Ombre Jaune, n'a pas été exécuté aussitôt.

— Simplement parce que mon oncle était occupé cette nuit. Il comptait interroger Star lui-même, dès demain matin, pour savoir ce qu'il avait raconté à la police. Voilà pourquoi votre ami a été, momentanément, enfermé dans le repaire de Phalanx Street. Il est probable, sinon certain, que mon oncle l'aurait fait exécuter ensuite. Cette explication vous suffit-elle, commandant Morane ?

De la tête, Bob eut un signe de tête affirmatif.

— Elle me suffit, dit-il. Seconde question : Avez-vous une idée quelconque des buts que poursuit Monsieur Ming en agissant comme il le fait ?

— Une idée ? Plus ou moins. Il part du principe que la civilisation occidentale, qui a maintenant envahi le reste du monde, est mauvaise, et qu'elle conduit l'humanité à sa perte. Il veut donc détruire cette civilisation et, pour cela, ne comptant pas sur la bonne volonté des hommes, il agit par la terreur.

Bob demeura silencieux. Il comprenait pourquoi l'Ombre Jaune avait exigé la destruction du Centre de Recherches Atomiques de Harwell : parce que ce centre représente cette civilisation qu'il hait.

— A votre avis, interrogea encore Morane, Ming travaille-t-il pour le compte d'une puissance quelconque, dont il serait l'agent exécuteur ?

— Certainement pas. Mon oncle n'est pas de ceux-là qui acceptent des maîtres. Son intelligence, son savoir sont grands,

et sa fortune immense. Il peut, à lui seul, mener une guerre sourde à l'humanité.

— Je connais les capacités de votre oncle, Miss Tania, dit Bob. C'est un être prodigieux, et aussi effrayant, car il est tourné vers le mal.

Avec des gestes précis, Miss Orloff arrêta la voiture au bord du trottoir. Elle tourna vers Morane un visage bouleversé, où brillaient des larmes.

— J'aime mon oncle, commandant Morane, dit-elle, car il est mon second père, mais il me fait horreur aussi, à cause de ses crimes. Il n'y a que deux moyens de l'empêcher d'en perpétrer de nouveaux : lui faire entendre raison, ou le détruire.

La jeune fille s'arrêta de parler, visiblement en proie à un grand trouble. Elle ne tarda pas à reprendre cependant :

— Le détruire ! Je ne puis me résoudre à contribuer à cette destruction. Reste à lui faire entendre raison, et un seul homme peut y parvenir : vous, commandant Morane.

Le Français sursauta.

— Moi ? Pourquoi moi ?

— Vous lui avez un jour sauvé la vie, alors qu'il était sur le point de vous tuer. En outre, vous êtes le seul qui ait été capable de lui tenir tête. Deux raisons pour lesquelles il vous vénère.

Morane ouvrit la bouche pour parler, mais Tania Orloff l'en empêcha.

— Laissez-moi continuer, dit-elle. Cette nuit encore, Ming doit se rendre dans une fumerie de Limehouse, pour y prendre sa ration quotidienne d'opium. Cette fumerie est située dans Jamaïca Street, dans le sous-sol d'une boutique d'antiquités tenue par un certain Tsin-Le. Vous vous y présenterez en affirmant venir de la part de Ma-Ling. C'est le nom d'un gros traîquant d'opium de Hong-Kong, ami de Tsin-Le. Vous frapperez trois coups espacés, puis trois coups rapprochés. On vous introduira aussitôt dans la fumerie et vous vous arrangerez pour parvenir jusqu'à mon oncle. Faites attention, car il est sérieusement gardé. Quand vous serez en présence de Ming, vous essayerez de lui faire entendre raison. Si vous ne réussissez pas, personne ne réussira.

Le front barré d'une ride horizontale, Bob demeura un long moment muet. Il savait qu'en suivant les suggestions de la jeune femme, il irait se jeter tout droit dans la gueule du loup. Pourtant, il devinait que l'Ombre Jaune ne pourrait être aisément vaincu et qu'il y aurait de nouvelles victimes. S'il y avait une chance quelconque d'obtenir une solution pacifique à ce conflit opposant Ming à l'humanité, il fallait la tenter.

— C'est parfait, Miss Tania, dit finalement Morane. J'irai rue de la Jamaïque pour essayer de rencontrer votre oncle. Promettez-moi cependant que, si j'y trouve la mort, vous avertirez aussitôt Scotland Yard et direz tout ce que vous savez sur l'Ombre Jaune.

La jeune femme hésita.

— Promettez, insista Bob.

Et, soudain, Tania se décida.

— Je vous le promets, dit-elle. Si vous ne revenez pas, j'avertirai Scotland Yard. A présent, il faut vous sécher, car vous êtes trempé. Je vais allumer à fond le chauffage de la voiture, jusqu'à ce que vos vêtements soient secs.

Elle fit ce qu'elle disait et, aussitôt, Bob Morane sentit un souffle torride monter à l'assaut de son corps.

— J'aimerais vous poser une dernière question, Miss Tania. Savez-vous si Jack Star et mon autre ami ont réussi à fuir ?

— S'ils avaient été capturés, ou tués, je le saurais, commandant Morane.

— Donc, enchaîna Bob, ils doivent être sains et saufs.

Cette quasi-assurance lui donna un regain de confiance et ce fut avec un courage nouveau qu'il envisagea sa prochaine entrevue avec le terrible, le redoutable, le démoniaque Monsieur Ming.

XI

La boutique de Tsin-Le, « Antiquités Chinoises », s'ouvrait dans une cour à laquelle on accédait en suivant un long couloir aux murs suintants qui, lui-même, débouchait dans Jamaïca Street, en plein quartier pouilleux de Limehouse. Quand Bob eut frappé le signal convenu à la porte, un Chinois sans âge bien défini vint ouvrir, écartant avec méfiance un battant qui, on le devinait, était retenu par une chaîne.

— Monsieur n'est pas un habitué, constata le Chinois.

— C'est juste, répondit Morane, mais je viens de la part de Ma-Ling.

L'Asiatique salua avec déférence.

— Les Honorables amis de Ma-Ling sont les bienvenus, dit-il.

Il ouvrit la porte et fit pénétrer Morane dans la boutique, à travers laquelle il le guida pour le mener à une sorte d'entrepôt encombré de toutes sortes d'objets hétéroclites : vieilles poteries, meubles dépareillés, palanquins déglingués, bronzes tordus, jades mutilés... Le mur du fond pivota, en même temps que les objets qui y étaient appuyés, découvrant un escalier de pierre éclairé par une seule lampe à pétrole en cuivre. Le Chinois – Tsin-Le sans doute – invita Morane à s'y engager et referma l'entrée secrète derrière lui.

Le Français descendit une trentaine de marches et déboucha dans une petite pièce carrée, aux murs tendus de rouge. Un second Chinois, porteur d'une robe de soie brodée de dragons – sans doute pour sacrifier au pittoresque – s'inclina devant lui et demanda :

— Que puis-je pour l'Honorable visiteur ?

— Je viens de la part de Ma-Ling, répondit Bob. Je voudrais fumer.

A nouveau, le Chinois s'inclina, pour dire :

— Les amis de Ma-Ling sont chez eux dans le temple de la Noire Déesse.

Il conduisit Bob à travers une grande salle où, allongés sur des nattes, une dizaine d'hommes fumaient l'opium. Plusieurs chats, sans doute intoxiqués eux aussi, se glissaient entre les fumeurs.

Parvenu au fond de la salle, le guide poussa un panneau de bois rouge, et Bob et lui débouchèrent dans un étroit corridor, de chaque côté duquel s'ouvraient plusieurs portes surmontées d'une imposte mobile d'aération. Le Chinois ouvrit une de ces portes et introduisit Morane dans un petit studio aux murs tendus de soieries brodées de dragons et de pagodes, au sol recouvert d'un épais tapis. Seuls, un divan bas et une petite table d'ébène incrusté d'ivoire et supportant un nécessaire de fumeur, meublaient cette pièce.

Le guide chinois s'inclina à nouveau devant Morane. Du menton, il désigna le nécessaire de fumeur, pour demander :

— Faut-il préparer la pipe, ou notre Honorable visiteur préfère-t-il la préparer lui-même ?

— Je la préparerai, dit Bob.

Quand le Chinois se fut retiré, Morane s'assit sur le divan, alluma la petite lampe posée sur la table et se prépara une pipe. Il ne fumait pas l'opium, bien entendu, mais il lui fallait simuler afin de donner le change au cas où quelqu'un pénétrerait dans la pièce. Sa pipe préparée, il s'allongea et se mit à se demander pourquoi il était venu là. N'était-il pas étrange que l'Ombre Jaune fréquentât un lieu « public » comme l'antre de Tsin-Le. Pourtant, il ne croyait pas que Miss Orloff lui eût menti. Pourquoi l'aurait-elle fait d'ailleurs ? En outre, Morane connaissait trop les habitudes des fumeurs de *chandoo* pour ignorer qu'ils avaient besoin d'une ambiance propice pour savourer entièrement les délices mortels de la pâte brune.

Les minutes s'écoulèrent, longues dans cette atmosphère confinée de caveau où stagnait l'odeur âcre de l'opium. Au bout d'un temps indéterminé, des pas retentirent dans le couloir, et Bob reconnut la voix du Chinois qui l'avait conduit tout à l'heure et auquel répondait une autre voix aux accents étranges. Une

voix douce, suave, une voix de miel auquel semblaient pourtant mêlés tous les poisons de la terre.

« Ming ! pensa Morane. C'est lui, Ming !... »

En même temps, il frissonnait, tout comme si Satan en personne se fût trouvé là, tout près, de l'autre côté de la porte.

Bob devina que l'on introduisait l'Ombre Jaune dans le studio d'en face. Ensuite, les pas du guide chinois décrurent dans le couloir, indiquant qu'il regagnait la salle commune.

Pendant quelques minutes, Morane demeura en attente. Ensuite, comme aucun bruit ne lui parvenait plus, il se glissa dans le couloir et, sans hésiter, fit irruption dans le studio situé vis-à-vis du sien.

Sur le divan, un étrange personnage se trouvait assis. C'était un Mongol qui, debout, devait mesurer près de deux mètres. Il était maigre et portait un costume noir, très strict, au col fermé de clergyman. Ses longs bras, prodigieusement musclés s'il fallait en juger par la façon dont ils tendaient les manches du vêtement, devaient posséder une force prodigieuse, ainsi que les mains énormes, avec des doigts pareils à des griffes d'acier. Une de ces mains cependant – la droite – paraissait bizarrement figée, comme faite de matière morte, fossilisée.

Le visage de l'étrange personnage retenait surtout l'attention. Un visage en forme de lune, à la peau jaune, légèrement verdâtre et prolongé par un crâne volumineux, complètement rasé. Entre les pommettes saillant à l'extrême, le nez était large, épaté. La bouche elle, aux lèvres fines mais parfaitement dessinées, s'ouvrait sur des dents solides, pointues, ressemblant davantage à celles d'une bête carnassière qu'à celles d'un homme. Les yeux non plus n'avaient rien d'humain. Sous les paupières obliques, ils étaient semblables à deux pièces d'or ou, encore, à deux topazes opaques. Des yeux minéraux, sertis dans des os et de la chair bien vivants, mais qui cependant paraissaient morts. Des yeux presque sans regards, d'où émanait cependant une étrange puissance hypnotique.

Quand Bob Morane avait pénétré dans la pièce, Monsieur Ming avait levé les yeux sur lui. Sur son visage, aucune surprise ne s'était inscrite.

— Le commandant Morane ! fit la voix douce. Je savais que, tôt ou tard, nous nous retrouverions en présence l'un de l'autre.

— Je n'en étais pas si certain, répondit Morane, du moins pas avant d'apprendre que l'Ombre Jaune et vous formiez une seule et même personne. Quand je vous ai laissé, là-bas, dans le temple de Siva, près de Phâli, en Inde, avec une main tranchée, je ne croyais pas que vous survivriez à cette horrible blessure³.

— En cautérisant et en pansant ma blessure, n'avez-vous pas tout fait pour que je survive ? Par la suite, les bonzes m'ont recueilli et m'ont soigné... Oui, ne vous étonnez pas, ils m'ont recueilli et m'ont soigné, et cela en dépit du fait que je venais de profaner leur temple. En Extrême-Orient, on pardonne tout à Monsieur Ming, car tout le monde le craint et l'on sait qu'il vaut mieux collaborer avec lui que le combattre.

Désignant la main droite du Mongol, Bob fit remarquer :

— Il me semble, Ming, que vous avez retrouvé une nouvelle main.

L'Ombre Jaune leva son énorme dextre, dont les doigts se refermèrent avec un léger bruit métallique.

— Une main d'acier, recouverte d'une fine pellicule de plastique couleur de peau humaine, expliqua-t-il. Peut-être ne le savez-vous pas, commandant Morane, mais, entre autres choses, je suis docteur en médecine, et chirurgien fort habile. Ce sont mes propres nerfs qui commandent cette main. Un vrai travail d'horlogerie auquel mes experts se sont livrés. Mais parlons de vous. Comment avez-vous établi une corrélation entre l'Ombre Jaune et votre vieil ami Monsieur Ming ?

— Souvenez-vous de ce petit masque d'argent que vous m'avez donné, dans le temple de Siva, en affirmant qu'il me serait utile un jour, ce qui n'a d'ailleurs pas tardé à se vérifier. Ce masque portait une série de caractères étranges gravés sur son front. A mon retour en France, je le déposai au fond d'un tiroir et l'oubliai ... Voilà quelques jours, lorsque Jack Star, grièvement blessé, vint me trouver à mon hôtel, il avait ces caractères inscrits sur le front. Tout d'abord, je ne les reconnus pas. Un peu plus tard cependant, quand je vis la réclame de

³Lire : *La Couronne de Golconde*.

Madame Mo concernant le Masque Sacré du Tibet, je compris. Bien entendu, l'amulette de la vieille sorcière ne portait pas les caractères magiques, mais l'original, demeuré à Paris, les porte, lui. Naturellement, ma curiosité fut aussitôt éveillée et je me rendis chez cette Madame Mo. Quand j'eus affaire aux dacoïts, je commençai à comprendre que l'Ombre Jaune et vous ne faisiez qu'un. Qui en effet, mieux que vous, aurait pu incarner ce personnage mystérieux et redoutable devant lequel se brisent les efforts de toutes les polices d'Occident.

— Vous devriez dire « du monde », corrigea Ming, car mon action s'étend également en Orient et en Afrique, là où des peuples comme la Chine et le Japon par exemple, qui possèdent cependant de riches traditions, s'évertuent à singler votre horrible civilisation occidentale, que je hais et que je veux détruire.

Monsieur Ming s'interrompit et, pendant qu'il demeurait silencieux, Morane pouvait l'observer à son aise. Il remarqua que les yeux jaunes paraissaient plus vides que jamais, qu'un souffle pénible soulevait la poitrine étroite, que des tressaillements parcouraient la grande carcasse du Mongol. Bob comprit alors que Ming se trouvait en état de *nghien*, que l'opium lui manquait.

L'Ombre Jaune avait repris la parole.

— Naturellement, je ne vous demanderai pas comment vous êtes parvenu jusqu'à moi, car il est probable que vous ne me répondriez pas. Ce que j'aimerais savoir, c'est la raison de votre venue. Me tuer ? Je ne le pense pas, car vous n'êtes pas un assassin, commandant Morane.

— En effet, répondit Bob. Je suis là simplement pour vous demander d'arrêter cette guerre que vous avez déclarée à l'Humanité. Plus de meurtres, plus de menaces. Vous êtes intelligent, Ming, et riche. Prodigieusement intelligent et prodigieusement riche. Trouvez l'emploi de cette intelligence et de cette richesse ailleurs que dans le meurtre et la haine.

D'un geste de sa main postiche, l'Ombre Jaune intima à Morane l'ordre de se taire.

— Ne vous avancez pas plus loin sur cette voie, commandant Morane. Vous prêcheriez dans un désert. La

civilisation occidentale s'est détournée de la nature ; elle foule aux pieds toutes les lois morales. Aujourd'hui, on estime davantage un homme possédant des autos, des yachts, qu'un sage ou un philosophe cherchant la vérité pour assurer au monde une vie meilleure. Une existence mécanique, matérielle, sur laquelle pèsent de grandes menaces, comme celle de l'atome, voilà tout ce que votre civilisation offre à l'Homme. Et je veux détruire cette civilisation afin que tous les Humains puissent, dans l'avenir, goûter une vie paisible dans ce beau jardin qu'est notre planète.

Après ce que lui avait dit déjà Tania Orloff, les paroles de l'Ombre Jaune n'étonnèrent pas Morane. Pour être juste avec lui-même, il n'était pas sans reconnaître la justesse des griefs de Ming envers la civilisation. A cette civilisation, il avait lui aussi bien des choses à reprocher, comme le massacre aveugle des espèces animales, l'emploi des armes modernes, dispensatrices de morts collectives auprès desquelles les grandes épidémies de jadis faisaient figure de simples divertissements. Mais, à côté de cela, bien des choses plaident en faveur de la même civilisation occidentale : la suppression de l'esclavage, les lois sociales équitables, la liberté de parole, la lutte contre la maladie.

— Vous ne dites rien, commandant Morane, insista Monsieur Ming. Néanmoins, vous me paraissez ébranlé. Un peu comme si, mes buts vous étant apparus, vous voyiez sous un autre jour cette guerre souterraine qui est la mienne. J'ai pris ce nom d'Ombre Jaune, parce que l'ombre représente le combat féroce que je livre pour arriver à mes fins, combat auquel succédera le jaune de la lumière... Vous êtes venu ici pour me faire une proposition, commandant Morane. Je vais vous en faire une autre : joignez-vous à moi. Ensemble, nous mènerons à bien ce combat pour la vérité.

Mais Morane secoua la tête.

— Non, Ming, dit-il d'une voix forte. Un combat pour la vérité ne se mène pas avec les armes que vous employez, ne se mène pas par la terreur. Vous voulez lutter pour le bien avec les armes du démon. Tout ce que vous venez de me dire n'est qu'un prétexte pour user de toutes les forces mauvaises qui

sommeillent en vous. Satan ne se fera jamais ermite, Monsieur Ming.

A ces paroles fermes, le grand Mongol ne broncha pas.

— Dois-je comprendre, commandant Morane, que vous refusez ma proposition ?

— Je refuse, en effet, et aussi catégoriquement que vous avez refusé la mienne.

Le visage de Ming marqua soudain l'ennui, la contrariété.

— Votre refus me peine, commandant Morane. Depuis ce jour où vous m'avez sauvé la vie, là-bas dans le temple de Siva, je vous considérais comme un ami. Vais-je devoir, à présent, vous traiter en ennemi ? Ah ! si seulement, je pouvais être assuré de votre neutralité !

Morane secoua la tête.

— Rien à faire, Ming. Si vous aviez mené votre lutte en usant de douceur, de persuasion, peut-être vous aurais-je suivi, épaulé. Au contraire, vos armes sont le meurtre, la violence, et je vous combattrai jusqu'à mon dernier souffle.

Cette fois, l'Ombre Jaune se mit à rire. Un petit rire bas, grinçant, réellement démoniaque.

— Dans ce cas, commandant Morane, fit-il, j'ai bien peur que vous ne sortiez pas d'ici vivant. Vous êtes un rude lutteur, mais je puis vous tuer avec mes seules mains, vous le savez.

Bob sourit.

— Jadis, vous m'avez vaincu, en effet, Ming. Pas question aujourd'hui cependant. Vous gardez l'esprit clair, certes, mais votre corps ne suivrait pas, parce que vous êtes en état de *nghien*, c'est-à-dire plus faible qu'un enfant.

Le Mongol continuait à rire.

— Je suis en état de *nghien*, peut-être, commandant Morane, reconnut-il. Cela n'empêche pas que vous êtes en mon pouvoir. Retournez-vous, et vous saurez que l'Ombre Jaune n'est jamais pris au dépourvu.

XII

Aux dernières paroles de Monsieur Ming, Bob Morane avait senti une grande méfiance s'emparer de lui. N'était-ce pas une traîtrise du Mongol ? Ce dernier, s'il se retournait, n'en profiterait-il pas pour l'assaillir par-derrière ? L'Ombre Jaune dut comprendre cette hésitation, car il dit encore :

— Ne craignez rien en ce qui me concerne, commandant Morane. Retournez-vous simplement.

Lentement, Bob pivota sur ses talons, pour regarder vers la porte. Entre cette porte et lui, un monstrueux Chinois se dressait. Il était aussi grand que Ming, mais, sous ses vêtements, la graisse recouvrant ses muscles formaient d'énormes bourrelets. Son crâne était rasé et sa face bestiale, ses oreilles recroquevillées indiquaient le lutteur de profession.

— Je vous présente Yen, mon garde du corps préféré, commandant Morane, dit Ming. Sa force égale la mienne.

« Mais pas son intelligence, tant s'en faut, songea Morane. Des muscles, des os et de la graisse à revendre, mais un cerveau comme un pois chiche... »

La jambe gauche en avant, les pieds en équerre, Bob attendait l'attaque de Yen. Elle vint soudain. Avec une rapidité que Morane n'eût pas prêtée à cette masse, Yen bondit et lui décocha un coup de poing à assommer un éléphant. Le Français ne put l'éviter tout à fait et, touché à l'épaule, recula jusqu'au mur. Cependant, bien que légèrement étourdi, il évita la seconde charge du colosse, tourna autour de lui « en danseuse » et lui assena quelques coups précis et secs. Yen voulut frapper encore ; il découvrit sa mâchoire et reçut un crochet du droit qui claqua comme un coup de fusil. A l'aveuglette, il plongea dans les jambes de Morane qui, perdant l'équilibre, roula à terre. Etouffé sous la masse de son adversaire, Bob tenta de se dégager, tandis que les deux pattes de gorille du Chinois se nouaient autour de son cou. Une des mains de Bob saisit un des

doigts, l'auriculaire, qui lui broyaient la nuque, le tordit en même temps que, des jambes, il amorçait un ciseau japonais. Yen poussa un gémissement de douleur, lâcha prise et roula de côté. De toutes ses forces, Morane le frappa, du bout de sa main droite tendue, au plexus solaire. Aussitôt, il se releva. Yen se redressa lui aussi, mais avec peine, chercha Bob du regard et se fit cueillir par un redoutable *hiji-até*⁴ à la pointe du menton. Définitivement hors de combat, il retourna à terre, où il ne bougea plus.

En chancelant, Bob Morane s'appuya au mur pour souffler un peu. Il vit alors deux hommes, sans doute des Birmans, qui se tenaient debout dans l'encadrement de la porte. Le plus grand d'entre eux braquait un revolver.

— Vous tourner face au mur, commanda-t-il à l'adresse de Morane.

Bob obéit car, après les fatigues de la nuit, le combat contre Yen l'avait complètement épuisé. Tout de suite, il entendit bouger derrière lui et reçut un coup dans la nuque. Il glissa le long de la muraille, essaya de se raccrocher, mais un grand voile noir descendit devant ses yeux et il s'écroula inanimé.

Quand Bob reprit ses esprits, il se trouvait toujours dans le même studio, mais on l'avait assis contre le mur, les poignets liés. Allongé sur le divan, Monsieur Ming fumait son opium avec une expression de béatitude absente. Yen se tenait debout dans un coin et passait une main fébrile sur sa mâchoire massacrée. Les deux Birmans avaient disparu. Bob secoua la tête pour balayer sa torpeur.

— Lui reprendre connaissance, fit Yen d'une étrange petite voix d'enfant, peu en rapport avec la masse monstrueuse de son corps.

Il s'approcha du Français et le gifla à toute volée.

— Tu ne serais pas si courageux si j'avais les mains libres, montagne de lard ambulante, dit Bob avec colère et mépris.

La voix de Monsieur Ming se fit entendre.

⁴Un des plus redoutables coups de Karaté, qui se porte avec le coude.

— Vous n'aurez pas les mains libres, commandant Morane. Vous êtes un adversaire trop dangereux. Beaucoup trop dangereux.

— Qu'allez-vous faire de moi, Ming ?

Le Mongol déposa sa pipe et hocha la tête.

— Que peut-on faire d'un adversaire dangereux ? interrogea-t-il. Comme vous ne voulez pas être mon allié, je ne vous laisserai pas continuer à être mon ennemi. Cette nuit, vous avez donné trop de fil à retordre à mes dacoïts. Vous ne leur en donnerez plus désormais.

Au-dehors, et bien que l'on fût dans un sous-sol, on entendit des bruits de sirènes, qui se rapprochaient sans cesse, pour se taire quand elles furent tout près, ce qui semblait indiquer que le but de la descente de police était bien la boutique de Tsin-Le. Bob se demandait ce que cela signifiait. Sir Archibald Baywatter avait-il, de son côté, découvert une piste menant, elle aussi, à la fumerie ?

— Vous voyez, Ming, dit Morane, qu'il ne faut jamais chanter trop vite victoire. Si j'ai les mains liées, les gens du Yard ne sont pas manchots, eux.

— Croyez-vous que l'on me prendra si facilement ? répondit l'Ombre Jaune. En admettant même que la police trouve l'entrée de la fumerie, ce qui n'est pas encore certain, il existe une seconde sortie qui aboutit, en prenant le chemin des égouts, à un kilomètre d'ici. Tout à l'heure, je quitterai Londres. Mon dispositif d'attaque est mis au point à présent, et je puis le diriger d'un quelconque coin perdu de Grande-Bretagne, ou d'ailleurs.

Le Chinois qui, tout à l'heure, avait conduit Morane à travers la fumerie, pénétra dans la pièce.

— La police fouille le magasin, en haut, fit-il.

— Nous avons entendu les sirènes, dit Ming. Mes hommes et moi allons fuir par le chemin des égouts.

Se tournant vers Bob, il continua :

— Nous allons vous emmener avec nous, mais vous ne nous accompagnerez pas jusqu'au bout du voyage. Nous vous abandonnerons en chemin, dans une salle située en dessous du niveau de l'eau. Il n'y a qu'à ouvrir une vanne. Vous

comprenez... J'ouvrirai cette vanne légèrement, de façon à ce que l'eau des égouts monte lentement, très lentement. D'abord à vos chevilles, ensuite à vos mollets, à vos genoux, à vos cuisses...

Monsieur Ming s'interrompit, mais son silence, après les paroles qu'il venait de prononcer, en disait davantage qu'un long discours.

— Vous avez dit tout à l'heure que j'étais un adversaire dangereux, jeta Bob avec un haussement d'épaules, mais vous semblez ignorer que je puis vivre sous l'eau pendant un temps indéterminé.

En lui-même cependant, il considérait la situation comme désespérée. Si l'Ombre Jaune mettait réellement ses menaces à exécution, il lui restait peu de chances d'échapper à la mort.

Pendant que Bob Morane et Ming échangeaient les propos qui précèdent, Yen s'affairait à rouler l'épais tapis, sous lequel il y avait une trappe qui, soulevée, ne découvrit tout d'abord qu'une cavité peu profonde, remplie d'eau de suintement et où passaient des tuyaux reliés entre eux par des robinets. A première vue, ce n'était là qu'une fosse pour le contrôle du service des eaux, mais, en réalité, toute la cavité tournait latéralement, découvrant un étroit escalier de pierre qui s'enfonçait presque à la verticale dans le sol.

Le premier, Ming s'engagea dans le passage, suivi de Yen qui poussait devant lui Morane, dont les mains demeuraient attachées. Les deux Birmans venaient ensuite. Au-dessus de leurs têtes, le dispositif de camouflage reprit immédiatement sa place.

Eclairés par une torche électrique, Monsieur Ming, Yen, les Birmans et leur prisonnier débouchèrent sur une étroite corniche surplombant un canal souterrain de dérivation. Au bout d'une centaine de mètres, l'Ombre Jaune s'arrêta.

— Vous êtes arrivé, dit-il à l'adresse de Morane.

Dans la muraille, une large corniche s'ouvrait, permettant d'accéder à la trappe d'ouverture d'un puits aux parois garnies d'échelons de fer. Ming obligea Morane à descendre et le suivit. Ils prirent bientôt pied dans une salle carrée, large de trois mètres sur trois et aux murs suintants. Le Mongol poussa Bob contre l'un des murs, le força à lever ses mains liées au-dessus

de sa tête et les fixa à un anneau scellé dans la pierre, non loin de l'échelle. Ensuite, il saisit un levier sortant d'une fente pratiquée dans la paroi et l'abaissa. Immédiatement, Bob Morane entendit l'eau qui glougloutait.

— Ce ne sera pas gai de mourir ici, dit Ming de sa voix douce, tout en remontant les échelons de fer. Sans lumière, sans air, avec cette eau boueuse qui vous monte le long du corps. Il doit y avoir des rats aussi. Triste fin pour le brave, l'indomptable commandant Morane !

Bob ne répondit pas, car il n'avait pas envie de répondre. Au-dessus de lui, Monsieur Ming referma l'entrée du puits et, dans l'obscurité, Bob sentit l'eau clapoter autour de ses pieds. Rarement, il s'était trouvé dans une situation aussi désespérée et il s'efforçait de l'envisager avec tout son sang-froid. Selon toute évidence, on l'avait enfermé dans une salle servant à contrôler le trop-plein des canalisations, et il ne possédait qu'une chance minime d'en sortir, à moins de réussir à dénouer les liens retenant ses poignets fixés à l'anneau scellé dans le mur. Ce fut à cette besogne qu'il s'attela tout d'abord, mais il eut beau s'acharner durant de longues minutes, les nœuds ne lâchèrent pas. Il se mit alors à tirer de toute sa force et de tout son poids sur les liens pour tenter de desserrer l'anneau, mais celui-ci tint bon. Morane sentait le sang couler le long de ses poignets entamés par les cordes. L'eau lui arrivait déjà aux genoux et montait le long de ses cuisses, lentement, mais sûrement.

Tout à coup, Bob sursauta animé par l'espoir, car il lui semblait que l'on tentait de soulever la plaque métallique fermant le puits. Il ne se trompait pas ; un faisceau de lumière jaillit soudain et une voix, celle de Tania Orloff, demanda :

— Etes-vous là, commandant Morane ?

— Je suis là, répondit Bob. Je suppose que, cette fois encore, vous venez me sauver.

La jeune femme descendait lentement l'échelle.

— Je viens vous sauver, en effet. Je n'agis cependant pas de mon propre chef. C'est mon oncle qui m'envoie.

— Votre oncle ? Mais c'est lui-même qui, il y a une demi-heure à peine, m'a enfermé ici, me condamnant à une mort atroce.

— Il y a été obligé à cause des hommes. En aucun moment, il ne peut faire preuve de faiblesse. Il règne par la crainte et doit continuer à régner par la crainte. En réalité, il ne peut s'empêcher de se souvenir que, jadis, vous lui avez sauvé la vie.

— La reconnaissance est son péché mignon, je le sais, fit Morane. Devant vous, qui êtes sa nièce, il a pu se débarrasser de sa cuirasse de bourreau impitoyable et il vous a chargée de venir me délivrer à l'insu de ses complices.

— A condition que vous me promettiez de ne plus jamais agir contre lui.

Bob haussa les épaules.

— Je ne puis vous faire pareille promesse, et vous le savez bien. Votre oncle est une mauvaise bête, qu'il faut abattre à tout prix. Maintenant, fuyez et laissez-moi mourir en paix.

Tania Orloff se tenait sur le dernier barreau de l'échelle, à ras de l'eau. Elle parut hésiter un instant puis, soudain, se décida.

— Tant pis, dit-elle, je fais comme si vous m'aviez promis. Vous serez parjure malgré vous, voilà tout.

Elle tira un couteau de sa poche et, tendant le bras, trancha les liens du prisonnier. Dix secondes plus tard, tous deux se retrouvaient en haut du puits, sur l'étroite corniche surplombant le canal de dérivation. La jeune fille prit la main de Morane et dit encore :

— Maintenant, je vais vous faire sortir d'ici et vous mener jusqu'à votre hôtel. Ensuite, tout comme mon oncle, j'espère ne plus entendre parler de vous.

Elle s'interrompit, puis reprit, d'une voix plus basse :

— J'espère ne plus entendre parler de vous, mais pas pour les mêmes raisons que mon oncle. Je ne veux plus que vous courriez les mêmes dangers que cette nuit. Jamais... C'est pour cette raison que tout à l'heure, après vous avoir quitté, j'ai prévenu la police.

Alors, Morane ne put s'empêcher de serrer la petite main fraîche glissée dans la sienne.

XIII

— Eh bien, commissaire, conclut Bob Morane, vous n'ignorez plus rien — du moins de ce que je sais — au sujet de Monsieur Ming, alias l'Ombre Jaune. Je vous ai dit comment je l'avais rencontré aux Indes, où nous recherchions tous deux le fabuleux trésor des sultans de Golconde, et comment je lui sauvai la vie. Je vous ai dit également comment Ming me remit le petit masque d'argent au front orné des caractères cabalistiques que vous connaissez et comment, une première fois, ce talisman me servit. Je vous ai rapporté aussi, par le détail, les événements de cette nuit, et la façon dont l'Ombre Jaune a pu s'échapper de la fumerie de Tsin-Le. Je ne crois pas avoir autre chose à vous dire.

Bob Morane, Sir Archibald Baywatter, le chef du Yard, Bill Ballantine et Jack Star se trouvaient réunis dans la chambre d'hôpital de ce dernier. Depuis le retour de Star qui, en compagnie de Ballantine avait, grâce au dévouement de Morane, réussi à échapper aux séides de Ming, cette chambre était sévèrement gardée par des détectives et des policiers, et il n'y avait plus à craindre une nouvelle tentative d'enlèvement.

Lorsque Morane eut fini de parler, le Commissioner se tourna vers Star, pour demander :

— Et vous, monsieur Star, allez-vous nous dire enfin pourquoi l'Ombre Jaune vous en voulait à ce point ?

Jack Star reposait sur son lit, pâle, certes, mais étant de constitution robuste, il ne semblait pourtant pas avoir trop souffert de ses pénibles aventures des dernières heures.

— Après la guerre, expliqua le blessé, comme l'action me manquait, je partis pour l'Asie, où je me livrai à certaines occupations qui, sans être réellement criminelles n'en demeurent pas moins légèrement en marge de la loi. Une de ces activités était le trafic de statues arrachées aux temples abandonnés dans la jungle, et qui, vendues aux riches

collectionneurs d'Europe et des Etats-Unis, rapportent des bénéfices substantiels.

» Voilà deux ans environ, un gros antiquaire de Londres, dont je tairai le nom, m'apprit l'existence de ruines fort anciennes situées non loin des sources de l'Iraouaddi, à proximité de la frontière indo-birmane. Ces ruines étaient, paraît-il, riches en images sculptées de Nagas, ces démons-serpents de la mythologie brahmanique. Avant d'organiser une expédition, je partis donc seul, avec un guide et quelques mulets, pour les montagnes qui se dressent entre le Haut-Iraouaddi et la rivière Chindwin. Là, je découvris non seulement les ruines en question, mais un gigantesque repaire, mi-forteresse, mi-palais, perché comme un nid d'aigle au sommet d'un pic, et qui servait de quartier général à Monsieur Ming. Je fus capturé et mené devant le redoutable personnage, qui me condamna à mort. Mais Ming était si certain de me tenir en son pouvoir qu'avant de me faire exécuter, il me révéla ses plans terroristes. Il me fit également les honneurs de son repaire, me présentant à son équipe de savants, me faisant visiter ses laboratoires et sa petite usine atomique. Certes, Ming veut détruire la civilisation occidentale mais, se justifiant du faux principe suivant lequel tous les moyens sont bons pour arriver à ses fins, il n'hésite pas à se servir des mêmes armes que l'adversaire.

» En me dévoilant ses plans, Monsieur Ming devait pourtant pécher par excès de confiance. A la suite de circonstances qu'il serait trop long de rapporter ici, je réussis à fuir, échappant à toutes les poursuites. Sous un nom d'emprunt, j'allai me cacher en Afrique, puis en Amérique du Sud. Voilà quelques jours, croyant la menace conjurée, je regagnai Londres où, je l'ignorais, se trouvait Ming. Notre ennemi possède des services de renseignements fort bien organisés, et je fus aussitôt repéré. Par les journaux, j'avais incidemment appris la présence du commandant Morane à Londres. Me sentant traqué et connaissant sa réputation, je décidai de lui demander du secours, de lui conter mon aventure. Hélas, comme je me rendais nuitamment auprès de lui, je fus attaqué par les dacoïts de Ming, qui me laissèrent pour mort sur le pavé. En dépit de

ma blessure, je réussis néanmoins à me traîner jusqu'à l'hôtel « Montaguë ». Vous connaissez la suite.

Quand Jack Star se fut tu, Sir Archibald demeura longuement soucieux. Ensuite, son visage s'éclaira.

— Notre ennemi nous a échappé, constata-t-il. Néanmoins, nous pouvons considérer ces dernières heures comme fructueuses. Hier encore, nous ignorions l'identité exacte de l'Ombre Jaune. Aujourd'hui, nous sommes renseignés à ce sujet. Plusieurs de ses repaires sont connus, donc devenus inutilisables. J'ai remis déjà les Masques Sacrés du Tibet à nos laboratoires et, avant longtemps, nous saurons de façon précise ce qui se cache sous cette histoire de talismans... Non, nous ne pouvons être mécontents des résultats...

Le chef du Yard se tourna vers Bob et continua :

— Ces premiers succès, c'est à vous que nous les devons, commandant Morane. Comme vous le voyez, j'ai été bien inspiré en vous demandant de collaborer avec mes services.

— Je ne suis pas seul à mériter vos félicitations, commissaire, dit Morane. Bill et Jack sont pour quelque chose dans les résultats acquis...

Il allait ajouter : « Et Miss Tania Orloff aussi », mais il s'abstint. Jusqu'ici, il n'avait pas parlé de la jeune femme au Commissioner, et il préférait continuer à se taire.

— Je compte demeurer quelque temps encore à Londres, commissaire, continua le Français. Si jamais l'Ombre Jaune refaisait parler de lui et si je pouvais encore vous être utile à quelque chose, n'hésitez pas à faire appel à moi. Ming m'a épargné cette nuit, mais je continue à penser néanmoins que c'est un être dangereux, prêt à tous les crimes pour satisfaire sa folie de rénovateur du monde, et qu'il faut le vaincre à tout prix.

Les quelques jours qui suivirent l'entretien qui vient d'être rapporté ne furent marqués par aucun incident. Les services de Scotland Yard avaient étudié les deux petits masques pris chez Madame Mo par Morane et Bill Ballantine, et on avait constaté que chacun de ces masques renfermait une certaine quantité d'isotopes radioactifs, ce qui expliquait leur stockage dans des boîtes de plomb. Une rapide enquête avait permis d'apprendre que, depuis un certain temps, un nombre assez important de

femmes et d'hommes, atteints de leucémie, avaient dû être hospitalisés. Tous étaient porteurs, ou possédaient un Masque Sacré du Tibet. Maintenant que l'on connaissait les propriétés néfastes des masques, les desseins de Ming apparaissaient clairement. Usant de la crédulité humaine, il écoulait ainsi, grâce à Madame Mo et à des créatures de son espèce, les talismans mortels, dont l'action grossissait la vague de terrorisme que l'Ombre Jaune faisait déferler sur le monde moderne. Bien entendu, ces découvertes au sujet des Masques Sacrés furent communiquées sans retard à toutes les polices afin que ceux qui en assuraient la diffusion fussent aussitôt mis hors d'état de nuire.

Cette dernière découverte devait ancrer Morane dans la certitude qu'il était urgent d'éliminer le terrible Mongol. Mais comment ? Suivant l'affirmation du satanique personnage lui-même, il avait quitté Londres, et Bob n'avait aucune idée de l'endroit où il pouvait avoir trouvé refuge. Un matin cependant, alors qu'il s'habillait, le timbre du téléphone placé sur sa table de nuit vibra. Bob décrocha, et la standardiste de l'hôtel dit aussitôt :

— On vous demande au téléphone, monsieur Morane.
— Passez-moi la communication, répondit Bob.
Il y eut un déclic et quelqu'un — une femme — demanda :
— C'est bien le commandant Morane ?
— En personne ! dit le Français.

Il avait sursauté, ayant reconnu la voix de Tania Orloff.

— Je vais être fort brève, continua la métisse. Il — vous savez de qui je veux parler — prépare un vaste plan d'empoisonnement des populations : pollution des eaux, bonbons empoisonnés jetés dans la rue à l'intention des enfants, limonades rendues radioactives... Il faut à tout prix l'empêcher de mettre ce plan monstrueux à exécution !

— Pour cela, fit remarquer Morane, il faudrait savoir où Il se trouve.

— Je le sais... Au nord de l'Ecosse, dans les landes vallonnées de la côte, à proximité du cap Wrath, il y a le petit village de Dunwick. Un port de pêche en grande partie abandonné et habité encore par quelques familles de marins,

mi-naufrageurs, mi-contrebandiers. C'est non loin de Dunwick qu'il se cache, au fond de souterrains, vestiges d'importantes carrières de plâtre aujourd'hui complètement abandonnées. Ces carrières lui appartiennent, car Il les a fait acheter par un prête-nom. Naturellement, toutes les entrées de ces mines sont gardées, sauf une, que je suis seule à connaître. Pour y parvenir, il faut, en quittant Dunwick par l'ouest, suivre le chemin qui longe la falaise et qui, au bout d'un kilomètre, se creuse et s'incurve vers l'intérieur des terres. Vous longerez ce chemin jusqu'au moment où vous apercevrez une vieille ferme, à laquelle on a donné le nom de « Ferme Rouge » à cause de la couleur de ses portes et de ses châssis de fenêtres. Au fond de la grange, sous un vieux tas de fagots pourris, vous trouverez une trappe. Un grossier escalier vous mènera à une galerie qu'il vous suffira de suivre. A un moment donné, cette galerie sera bouchée. Il vous sera aisé d'ouvrir le passage : je l'ai obstrué volontairement afin que personne ne puisse, après moi, découvrir cette entrée secrète. A partir de là, le chemin qui mène jusqu'à Lui sera marqué par de petites croix que j'ai tracées au charbon de bois sur les madriers de soutènement. Allez là-bas, et tuez-le avant que de nouvelles victimes innocentes soient immolées... Avez-vous bien retenu tout ce que je vous ai dit ?

— J'ai bien retenu. Une chose encore : puis-je avertir Scotland Yard ?

— Vous le pouvez. Avant, j'aurais répugné à livrer mon oncle à la police, mais il faut à présent tout mettre en œuvre pour l'empêcher de nuire encore. Prenez garde à vous. Adieu, commandant Morane.

— Attendez !... Je...

La communication avait été coupée. Bob raccrocha le combiné et demeura songeur. La voix de Bill Ballantine, qui avait pénétré dans la chambre sans qu'il s'en fût rendu compte, le fit sursauter.

— Que se passe-t-il, commandant ?

— Ce qui se passe, Bill ? On vient de m'indiquer l'endroit où se cache Ming, tout simplement. Je dois m'y rendre pour le tuer.

— Un piège, commandant.

Mais Morane eut un signe de tête négatif.

— Non, pas un piège. La personne qui vient de me téléphoner est Miss Orloff. A plusieurs reprises, elle m'a sauvé la vie, et elle ne possède aucune raison de me tromper. Nous allons partir pour Dunwick. Ainsi tu pourras revoir ta vieille Ecosse plus tôt que tu ne le pensais. A moins que tu préfères ne pas m'accompagner dans cette expédition.

Ballantine se mit à rire.

— Vous voulez plaisanter, commandant ? Pour rien au monde, je ne voudrais manquer cette partie de plaisir.

Et, en lui-même, le colosse songeait : « D'ailleurs, il faudra bien que quelqu'un se charge de Ming. Comme je connais mon commandant Morane, il ne se décidera jamais à tuer quelqu'un sans être en état de légitime défense. Moi si... Une vermine comme l'Ombre Jaune doit être écrasée sans pitié ».

— Eh bien, en route donc pour Dunwick ! s'était exclamé Bob. Mais, avant tout, prenons quelques petits arrangements avec notre vieil ami Archibald Baywatter !

XIV

Seul, un œil exercé eût put reconnaître Bob Morane et Bill Ballantine dans ces deux excursionnistes qui, ce matin-là, quittèrent Dunwick à pied, pour emprunter le chemin qui longe la mer, en direction de l'ouest. Morane, auquel on avait décoloré les cheveux, était devenu un beau blond et une moustache de même couleur, fournie et aux pointes un peu tombantes lui conférait un air très britannique. De la teinture noire et une fausse barbe, noire également et fort bien ajustée, touffe de poils par touffe de poils, par les experts maquilleurs du Yard, changeaient Bill en une sorte de gorille à face rougeaude. Les deux hommes portaient des musettes et, dans leurs ceintures, sous leurs vestes de campeurs, ils avaient glissé chacun un solide pistolet automatique.

Bob et son ami marchaient d'un pas soutenu, sans paraître avoir de but bien précis, et le détachement qu'ils affichaient avait quelque chose d'admirable si l'on considérait la mission dangereuse qu'ils allaient accomplir. Certes, les escouades de Sir Archibald Baywatter eussent pu faire irruption en force dans les carrières souterraines, mais une telle façon d'agir aurait probablement donné l'alerte et Ming aurait eu, une fois de plus, le temps de fuir. Au contraire, deux hommes décidés comme l'étaient Morane et Ballantine avaient des chances de réussir là où une armée tout entière aurait échoué. D'ailleurs, un peu partout dans la région, des détectives du Yard, camouflés en arpenteurs des services Ponts et Chaussées, étaient postés, prêts à intervenir en force au premier appel lancé par l'émetteur à ondes courtes logé dans la musette de Ballantine.

Après avoir longé, sur une distance d'un kilomètre environ, le chemin côtier serpentant au sommet d'une haute falaise plongeant à pic dans la mer, les deux amis trouvèrent effectivement, comme l'avait décrit Miss Orloff, le tournant

après lequel, entre deux chaînes de collines basses, le chemin se prolongeant vers l'intérieur des terres.

Bientôt, sur la gauche, dans le creux d'un vallon, la « Ferme Rouge » apparut. Elle était composée de deux corps de bâtiments fort délabrés et disposés de part et d'autre d'une cour, d'un côté la maison d'habitation, de l'autre les étables et la grange.

Lentement, affichant toujours la même indifférence que précédemment, Bob et Bill se dirigèrent vers la ferme. Quand ils pénétrèrent dans la cour, ils se rendirent compte que son nom de « Ferme Rouge » n'était certes plus de mise, car la peinture des portes et des fenêtres sans vitres s'en était en grande partie allée depuis longtemps, et ce qui en restait avait tourné au brun sale.

Avec soin, les deux amis inspectèrent les parages, mais ceux-ci, comme la ferme, d'ailleurs, semblait vide de toute présence humaine. Traversant la cour, ils s'avancèrent vers la grange, dont Ballantine fit glisser la porte coulissante. A l'intérieur du vaste bâtiment, tout tombait en ruine. Le toit s'était en partie effondré et des toiles d'araignées pendaient partout. Contre le mur du fond, Bob ne tarda pas à repérer le vieux tas de fagots. Il le désigna de la main en disant :

— Au travail, Bill. Si les renseignements donnés par Tania Orloff continuent à se vérifier, il doit y avoir une trappe là-dessous.

Ils se mirent à la besogne, rejetant les fagots vers le centre de la grange et, bientôt, ils en eurent déblayé une grande partie. Comme il faisait sombre en cet endroit malgré le jour tombant par les ouvertures du toit, Bob alluma une torche électrique et en promena le faisceau sur le sol. La trappe était bien là, recouverte de poussière et de déchets de bois pourri.

Les deux amis échangèrent un regard triomphant.

— A vous l'honneur, commandant, dit Ballantine. Sans se faire prier davantage, Morane saisit un gros anneau de fer et tira. La trappe se souleva, découvrant une ouverture carrée, noire comme l'entrée des gouffres infernaux.

— On y va, commandant ? interrogea Bill.

— Et comment ! fit Morane. Maintenant que la bouteille est ouverte, il faut en boire le vin.

Ils s'engagèrent, Morane en tête, sur un grossier escalier s'enfonçant dans les profondeurs du sol, pour aboutir rapidement à un étroit couloir descendant en pente douce. Bob et son compagnon avaient visité bien des souterrains déjà, au cours de leurs existences aventureuses, aussi ne s'émurent-ils pas outre mesure, lors de leur progression, de la fuite pressée de tout le petit peuple des ténèbres : blattes, mille-pattes, cloportes, iules, rats, chauves-souris – que leur intrusion et les rayons de leurs torches électriques débusquaient.

Durant une dizaine de minutes, les deux amis continuèrent à longer ainsi l'étroit couloir. Finalement, celui-ci se rétrécit de plus en plus, et ils durent marcher accroupis. Puis, tout à coup, le passage fut fermé par un éboulis.

— Miss Orloff a déclaré avoir obstrué elle-même ce passage afin de dissimuler l'entrée de la galerie, dit Morane. Mettons-nous au travail.

Unissant leurs efforts, Bob et Ballantine déplacèrent quelques blocs, peu volumineux et, bientôt, ils purent continuer leur route. Cette fois cependant, le décor changeait. Le nouveau tunnel était taillé dans une pierre blanche, friable : du gypse, dont on tire le plâtre. Tous les dix mètres, de grosses poutres disposées par trois, pour former des portiques, soutenaient la voûte. De temps à autre, un tunnel venait s'embrancher à celui que Bob et Ballantine suivaient mais, à chaque croisement cependant, une petite croix tracée sur une poutre indiquait la route à suivre.

Pendant une demi-heure, ils marchèrent ainsi, sans qu'aucune présence humaine se manifestât.

— L'antre de l'Ombre Jaune ne m'a pas l'air fort habité, fit remarquer Ballantine à voix basse, et j'ai l'impression que, si cela continue, nous allons faire chou blanc.

Mais Morane, posant la main sur le bras de son ami, lui intima l'ordre de se taire. Il désigna alors l'extrémité de la galerie qu'ils suivaient et murmura :

— Regarde, Bill. Là-bas...

Dans la direction indiquée par Morane, une vive clarté brillait.

— De la lumière ! souffla Ballantine. Après tout, ce trou à rats est peut-être plus habité que nous ne le supposons.

— On le dirait, en effet. Eteignons nos lampes et allons jeter un coup d'œil.

Au bout de quelques minutes à peine d'une progression lente, ils atteignirent l'extrémité de la galerie, qui débouchait dans une vaste salle, haute de vingt mètres peut-être et d'un diamètre triple environ. Complètement taillée dans le gypse, elle était ronde et, sur son pourtour, d'autres galeries débouchaient. Un peu partout, accrochées aux parois, de nombreuses lampes électriques brûlaient. Au loin, on entendait un léger ronronnement, produit peut-être par la dynamo fournissant le courant nécessaire à l'alimentation des lampes.

Mais ce qui attira surtout l'attention de Bob Morane et de Bill Ballantine, ce fut cette maison bâtie au centre de la salle. Une maison comme toutes les autres, coquette. Un véritable cottage anglais, dont les fenêtres étaient éclairées.

L'Ecossais tourna vers Morane des regards où se lisait une surprise intense.

— Ça par exemple, commandant ! Une vraie maison dans ce trou ? Que signifie ? On se croirait au théâtre.

— Allons voir, dit Bob. C'est la seule façon d'en avoir le cœur net.

Avec Bill marchant derrière lui, il s'avança vers la maison. Comme ils en atteignaient la porte, qui était ouverte, une voix retentit, venant de l'intérieur :

— Entrez, commandant Morane ! Mais entrez donc ! Je vous attendais.

Cette voix basse, douce comme celle d'un chat qui ronronne avant de sortir ses griffes, c'était celle de Monsieur Ming.

Après un instant de légitime étonnement, Bob Morane et Bill Ballantine, tirant leurs pistolets automatiques, pénétrèrent dans la maison et débouchèrent dans un bref corridor d'entrée, au fond duquel s'ouvrait une porte. Une seule.

— Entrez... Mais entrez donc..., répéta la voix suave de Monsieur Ming.

D'un coup de pied, Bob ouvrit la porte, pour accéder au seuil d'un vaste bureau meublé à l'orientale. Derrière une grande table d'ébène incrusté d'ivoire et de nacre, l'Ombre Jaune était assis, sa main droite postiche posée devant lui comme une arme. Sur la bouche au dessin trop précis, dans les terribles yeux d'or, il y avait un étrange sourire.

— Entrez donc, mes amis... Mais entrez donc.

Braquant leurs automatiques, Morane et Bill pénétrèrent dans le bureau. Sans paraître se rendre compte de la menace, Ming demanda :

— Etes-vous ici en ami, ou en ennemi, commandant Morane ?

Bien que Ming fût seul et apparemment désarmé, Bob se sentait mal à l'aise. Il y avait quelque chose d'insolite dans ce repaire désert, où Ming paraissait abandonné. Du coin de l'œil, le Français surveillait la porte, s'attendant à tout instant à voir surgir une troupe de dacoïts, mais rien de semblable cependant ne semblait devoir se passer.

— Non, Ming, je ne suis pas ici en ami, déclara Morane. Je suis ici pour vous tuer, au contraire.

Cette prise de position ne parut pas émouvoir l'Ombre Jaune.

— Je ne sais comment vous avez appris l'existence de ce refuge, commandant Morane, mais je savais que vous alliez venir me rendre visite, car mes espions vous ont suivis depuis Londres jusqu'à Dunwick. Je vous attendais donc.

— Dans ce cas, pourquoi êtes-vous seul ? interrogea Ballantine.

— Pourquoi ne le serais-je pas ? Vous ne me faites pas peur... Monsieur Ming n'a-t-il pas la réputation d'être immortel ? Rien ne m'empêchera d'être un jour le maître du monde.

Morane comprit qu'il était inutile de tergiverser davantage. Il était venu là pour abattre ce monstre, et toute parole devenait inutile. Pourtant, au moment de presser la détente, il se sentait comme frappé d'impuissance. Ming était là, devant lui, sans armes et jamais, dans ce cas, lui, Bob Morane, ne pourrait faire

feu. Pourtant, deux détonations éclatèrent. C'était Bill qui, comprenant les scrupules de son ami, avait agi à sa place.

Touché en pleine poitrine par les deux projectiles, l'Ombre Jaune se dressa. Il demeura un instant immobile, la main gauche crispée sur sa tunique de clergyman comme pour empêcher la vie de s'échapper. Et, soudain, il se mit à hurler :

— Vous avez ruiné mon œuvre, mais vous allez périr avec moi, ensevelis sous des tonnes de roc !

Brusquement, la main d'acier frappa la table, avec une telle violence qu'elle se détacha et roula sur le sol, aux pieds de Ballantine. Celui-ci, se baissant, s'en empara et la glissa dans la large poche de sa veste en disant :

— Voici un bien beau souvenir. Puisque Monsieur Ming est mort, gardons ce trophée en mémoire de lui.

Le Mongol s'était écroulé, la face en avant et, c'est à ce moment précis que le sol trembla, tandis que des grondements montaient au loin, s'approchant avec la vitesse de la foudre. Bob comprit alors qu'avant de mourir Ming avait déclenché un dispositif électrique commandant des mines disposées un peu partout dans le repaire.

— Fuyons ! hurla-t-il. Tout va sauter !

Ils se précipitèrent hors de l'étrange maison pour se rendre compte que les murs de la salle s'effondraient, dans des nuages de poussière blanche, tandis que le sol continuait à trembler.

De la main, Ballantine désigna une galerie dont l'entrée demeurait accessible.

— Par-là, commandant ! cria-t-il. C'est notre seule chance !

Ils bondirent en avant avec l'impression que, tout autour d'eux, le monde s'écroulait. Ils avaient allumé leurs torches électriques et s'engageaient dans la galerie en courant, flagellés par la pierraille qui tombait en pluie. Comme dans un rêve, ils couraient, sans rien voir, sans rien entendre, la poussière de plâtre leur entrant dans le nez, dans la bouche, et les faisant tousser. Derrière eux, la galerie semblait se replier sur elle-même, à la façon d'un accordéon. Une seule chose comptait pour eux : gagner l'éboulement de vitesse. Mais ils ne savaient même pas où ils allaient, si à un moment donné, bientôt, le

tunnel n'allait pas se fermer en une impasse qui leur servirait de tombeau.

Et, tout à coup, Morane désigna un point devant eux :

— Là-bas ! La lumière du jour !

Une ultime ruée, et ils s'arrêtèrent net au bord d'un gouffre avec, devant eux, l'immensité de la mer et du ciel : la galerie se terminait net, débouchant au flanc des falaises à pic.

Le bruit de l'éboulement se rapprochait sans cesse. Bob montra la surface calme de la mer, vingt mètres plus bas.

— Saute, Bill ! Saute !

Ils plongèrent et, avant même qu'ils aient touché l'eau, une fumée blanche jaillit de l'ouverture, tandis que d'énormes blocs de gypse étaient projetés au loin, comme hors de la bouche d'un canon.

Bob Morane et Bill Ballantine étaient d'excellents plongeurs et, comme c'était marée haute, ils purent remonter à la surface sans avoir touché le fond.

Cinq minutes plus tard, un bateau de pêche recueillait les deux amis et, tandis qu'ils faisaient route vers Dunwick, Bob Morane ne put s'empêcher de regarder la falaise avec angoisse comme si, à l'entrée de la galerie effondrée, allait apparaître la sinistre silhouette de l'Ombre Jaune.

Bill Ballantine dut deviner les pensées qui assaillaient son compagnon.

— Soyez sans crainte, commandant, dit-il, Ming est bien mort. Je suis un excellent tireur, vous le savez, et je ne l'ai pas manqué. Voilà d'ailleurs la preuve que vous n'avez pas rêvé.

Le géant tira de sa poche la main d'acier et la posa sur son genou, pareille à un gros crabe pâle. Il se mit à rire.

— Voilà tout ce qui reste de l'Ombre Jaune, conclut-il. Il avait voulu faire trembler le monde, mais le monde s'est écroulé sur lui.

Bien sûr, Monsieur Ming était mort, Bob ne pouvait plus en douter. Si les balles de Ballantine ne l'avaient pas tué sur le coup, il était maintenant enseveli sous des dizaines de milliers de tonnes de roc. Pourtant, Morane se posait une dernière question : « Un homme pourra-t-il jamais tuer Satan ? »

Puisque Bill avait tué l’Ombre Jaune, il était donc cet homme-là.
L’homme qui a tué Satan.